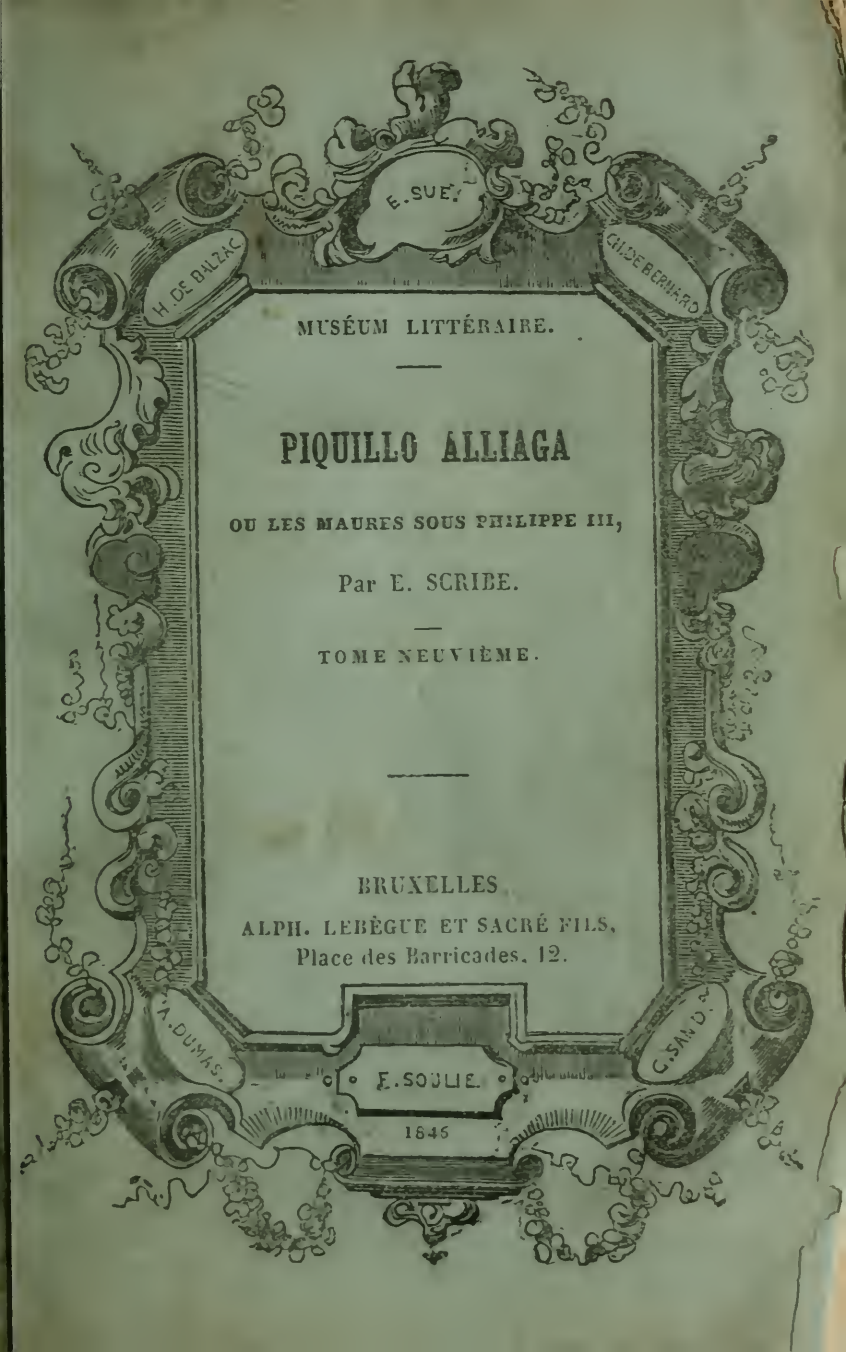


MUSÉUM LITTÉRAIRE.

# PIQUILLO ALLIAGA

OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III,

Par E. SCRIBE.

TOME NEUVIÈME.

BRUXELLES
ALPH. LEBÈGUE ET SACRÉ FILS,
Place des Barricades, 12.

Lebegue
0491
Sablé

# PIQUILLO ALLIAGA

OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III.

# PIQUILLO ALLIAGA

OU

## LES MAURES SOUS PHILIPPE III,

Par EUGÈNE SCRIBE.

---

TOME NEUVIÈME.

---

BRUXELLES,

ALPH. LEBÈGUE ET SACRÉ FILS,

IMPRIMEURS-ÉDITEURS.

1846

# PIQUILLO ALLIAGA

## OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III.

### La popularité.

—

Le lendemain, l'archevêque devait prêcher, et à peine quelques rares auditeurs, quelques-unes de ses pénitentes dévouées, assistèrent à cette solennité, qui, d'ordinaire, attirait un si grand concours de fidèles. Ribeira, habitué à la foule et aux murmures approbatifs, sentit un vif dépit en contemplant du haut de sa chaire cette enceinte presque déserte, cette église silencieuse et veuve de ses admirateurs.

Les blessures les plus cruelles sont celles de l'amour-propre, et l'orgueil irascible du prélat lui conseilla une prompte vengeance. Comme pour jeter un défi à tous ses adversaires, il redoubla de fermeté ou

plutôt d'entêtement; il entama hardiment le procès et en pressa la conclusion. A cette nouvelle, le mécontentement redoubla, et de sourds murmures éclatèrent.

On n'osait encore se prononcer ouvertement; le respect qu'on avait eu si longtemps pour Ribeira arrêtait l'indignation prête à éclater; mais il s'agissait, après tout, des fueros de la Navarre, de leurs droits les plus chers, et qu'ils fussent menacés par l'Eglise ou par le trône, leur devoir était de les défendre dès qu'ils étaient en danger. Des groupes séditieux se formaient dans les rues, aux environs du palais de l'inquisition, et cette fois le carrosse du prélat fut accueilli par les cris de : *Vivent les fueros! A bas qui ose y porter atteinte!*

Ribeira ne pouvait croire que de pareilles manifestations s'adressassent à lui, et mettant la tête à la portière, il jeta sur la populace un regard méprisant et hautain, qui porta l'exaspération de la foule au dernier degré. Le défi était accepté, la lutte était désormais entre le peuple et l'inquisition, et l'archevêque, qui la veille encore était adoré, ne comprenant point qu'une popularité comme la sienne pût disparaître du jour au lendemain, voulut faire courber devant lui par la crainte ceux que l'admiration tenait naguère à ses genoux.

Le roi, la cour et la ville de Pampelune apprirent avec un sentiment de douleur, de surprise et d'indignation, que l'inquisition venait de rendre son jugement, et que Yézid et Aïxa étaient condamnés à être brûlés dans la principale place de Valence, le dimanche suivant, c'est-à-dire dans trois jours.

Quand nous disons que l'indignation fut générale,

entendons-nous. Ce n'était point en faveur d'Yézid et d'Aïxa qu'elle s'élevait; le peuple consentait à leur supplice, et le demandait même à grands cris; mais il voulait que leur arrêt fût prononcé et exécuté par lui.

Les priviléges de la Navarre, violés aujourd'hui par l'archevêque, pouvaient l'être demain par le roi ou par ses ministres, qui s'appuieraient de l'exemple et de l'autorité de l'Eglise. C'était donc une chose grave, et il n'y avait pas que la populace qui l'entendît ainsi.

Alliaga l'avait fait aisément comprendre au grand justicier de la Navarre et aux gens du roi composant le tribunal de Pampelune, lesquels avaient réclamé auprès de l'inquisition, et l'inquisition, représentée par Ribeira, n'avait eu nul égard à leurs remontrances.

L'administration judiciaire était donc, ainsi que le peuple, indignée contre l'archevêque. La cour ne l'était pas moins; car un homme qui ne respectait rien, pas même la maîtresse du roi, pouvait fort bien, lorsque la fantaisie lui en prendrait, s'attaquer aussi aux grands seigneurs, aux dames de la cour, et dès que la protection et la faveur ne servaient plus à rien, cela devenait intolérable.

Quant au roi, à la fois effrayé et furieux qu'on eût osé, malgré lui, juger et condamner au bûcher la duchesse de Santarem, il ne pouvait écouter plus longtemps les conseils de la modération, et, comme les gens faibles, qui sont toujours extrêmes dans leurs premières résolutions, il voulait faire entrer dans la ville de Pampelune un régiment, deux régiments, et même plus, commandés par Fernand d'Albayda, atta-

quer l'inquisition, l'incendier comme le couvent des Annonciades, et enlever Aïxa.

Alliaga, aussi inquiet et non moins malheureux que le roi, avait grand'peine à lui rappeler que Sa Majesté avait, dernièrement encore, juré de respecter les fueros de Navarre, qu'elle allait les violer à son tour et imiter l'archevêque, en faisant entrer des troupes à Pampelune; qu'aux premiers soldats que l'on verrait paraître, le peuple qui était pour le roi, se soulèverait contre lui et ferait cause commune avec le grand inquisiteur. Enfin, il lui affirma, ce qu'il tenait de Fernand d'Albayda, à qui il en avait déjà parlé, qu'il était sûr de ses soldats pour toute autre entreprise, mais qu'il ne pouvait répondre de leur obéissance dès qu'il s'agirait d'attaquer l'inquisition.

Fernand savait par lui-même que la discipline militaire et l'influence des chefs devenaient bientôt nulles à la voix toute-puissante de don Ribeira.

C'était donc au peuple seul à combattre et à vaincre. Il fallait le laisser faire... en l'aidant un peu.

Le peuple, bien mené, est capable de tout. En exaltant les têtes, on pouvait les aider à se révolter, à attaquer l'inquisition de vive force et à main armée. Cela s'était déjà vu autrefois en Aragon, sous Philippe II lui-même, dans l'affaire d'Antonio Pérès, et ce qu'avaient fait les bourgeois de Saragosse, ceux de Pampelune pouvaient bien le faire.

Dans le désordre d'une attaque ou d'un assaut et à la faveur de l'émeute, Alliaga, qui ne quittait point le palais de l'inquisition et qui en connaissait tous les détours, devait pouvoir aisément délivrer Yézid et Aïxa. Une fois hors de Pampelune, ils étaient sauvés;

Fernand, suivi de Fidalgo d'Estremos et de quelques soldats dévoués, répondait de leur salut et les conduirait en lieu sûr.

De cette manière, ni le roi ni ses ministres ne se seraient mêlés de cette affaire et n'y auraient paru en rien; mais on devait se hâter de se mettre à l'œuvre, les moments étaient précieux; on n'avait devant soi que trois jours.

Le barbier Gongarello, qui était revenu, sous la protection d'Alliaga et avec l'autorisation du roi, dans la ville de Pampelune, si longtemps habitée par lui, fut chargé de revoir toutes ses anciennes connaissances, ses anciennes pratiques, ses anciens voisins, de les aider à s'indigner et à être furieux. Pour cela, il ne fallait que parler, et Gongarello était là dans son centre; c'était un allié utile.

Pedralvi courait tous les bons endroits, les cabarets et les hôtelleries; il n'eut garde d'oublier l'hôte du *Soleil-d'or*, et retrouva, à sa grande satisfaction, son ancien patron Pérès Ginès de Hila, assis au même comptoir, et coiffé du même bonnet de coton qu'autrefois. Depuis quinze ans et plus, le digne aubergiste n'avait point changé de place; seulement, lui autrefois si maigre, avait pris un embonpoint considérable, et sa fortune aussi.

— A boire! s'écria Pedralvi d'une voix de gentilhomme qui a de quoi payer; j'espère que le seigneur Ginès de Hila me fera l'honneur de trinquer avec moi, dit-il à l'hôtelier, qui venait de faire monter de la cave plusieurs bouteilles.

Celui-ci s'inclina et se plaça vis-à-vis de son hôte.

— Le vin est-il bon?

— C'est du benicarlo tout pur.

— Non, dit Pedralvi en le goûtant, prenons-en un autre. Celui-ci est de votre première cave à droite, où vous placez votre provision du vin du cru.

— Que voulez-vous dire, seigneur cavalier? s'écria l'hôtelier tout déconcerté; c'est du vrai benicarlo.

— Du tout. Vrai vin de Pampelune, vin de treille; cette belle treille en berceau que vous avez dans votre jardin, et sous laquelle on vous surprit un soir avec Giuseppa, votre voisine.

L'hôtelier, de plus en plus interdit, voulut balbutier quelques mots, que Pedralvi ne lui laissa pas achever; il déboucha une autre bouteille en disant :

— Voyons celui-ci.

— C'est du val de penas, murmura l'aubergiste.

— Fabriqué à Pampelune, répondit son convive. Seulement, nous y avons mis du sureau qui croît sur la montagne Saint-Christophe, pour le colorer un peu.

— Mais, seigneur cavalier...

— C'est ainsi que vous le faites.

— Je vous atteste par la Vierge et les saints que jamais, au grand jamais...

— J'en ai fait avec vous, répondit froidement Pedralvi.

L'hôtelier, le regarda d'un air inquiet et effrayé, et le jeune homme s'écria en riant :

— Eh quoi! seigneur Ginès de Hila, vous ne reconnaissez pas un ancien serviteur, un ancien ami qui s'est élevé dans vos cuisines?... Pedralvi!

— Le petit Pedralvi, s'écria l'hôtelier, qui revient grand seigneur!

— Le tout est de bien commencer.

— Maraquita, apporte-nous une bouteille de vin de Xérès de la frontera de ma petite armoire.

— J'allais vous en demander. Je vois que c'est toujours là le bon endroit, et cette bouteille-là ne saurait arriver plus à propos, dit Pedralvi en la débouchant, car il s'agit ici de boire à notre amitié et à nos fueros. Vive l'amitié!

L'hôtelier trinqua avec empressement.

— Vivent nos fueros!... les fueros de Navarre!

L'hôtelier ne dit mot et se contenta de boire en silence.

— Eh quoi! mon maître, vous autrefois si beau et si entraînant au milieu de l'émeute; vous qui avez travaillé avec tant d'ardeur à la défense de nos droits et priviléges, les verrez-vous attaquer avec indifférence, et n'êtes-vous pas prêt à vous lever, vous et vos gens, pour les maintenir?

— Non, dit froidement le maître du *Soleil-d'Or*, je n'ai point oublié cette émeute qui eut un si grand succès.

— Et vous craignez cette fois d'échouer ?

— Je craindrais de réussir. C'est assez de triomphes comme cela. Je me rappelle les jours et les nuits qu'il m'a fallu passer à porter la hallebarde.

— Qu'importe! vous avez maintenu vos droits.

— Ce maintien-là m'a coûté cher. Je me souviens encore de l'état dans lequel j'ai trouvé ma maison à mon retour. J'aurais eu vingt soldats du roi à loger, et l'ordonnance ne m'en donnait qu'un seul, que jamais on n'aurait vu un pareil pillage. Imaginez-vous...

— Je le sais, dit Pedralvi, j'y étais.

— Et vous voulez que je me remette encore dans les révolutions! A d'autres, seigneur Pedralvi! Quand je n'avais rien, j'étais pour le changement; aujourd'hui que j'ai fait fortune, je suis pour l'ordre, le gouvernement et monseigneur l'archevêque.

— Mais vos libertés?

— On y tient quand on n'a que ça; mais je suis, grâce au ciel, assez riche pour m'en passer. C'est ce que nous disions ce matin avec mon compère et voisin Truxillo le tailleur, chez qui je déjeunais, et qui m'a donné une olla podrida délicieuse.

— Le seigneur Truxillo a donc fait aussi fortune?

— Comme tous les tailleurs qui sont honnêtes! une immense fortune. Il est devenu fabricant de draps et a une centaine d'ouvriers.

— Et il partage vos principes?

— Nous avons bu ensemble à la santé de monseigneur Ribeira le saint inquisiteur.

Pedralvi ne put obtenir autre chose de son ancien patron. Il rapporta cette conversation à Alliaga et alla s'adresser à d'autres bourgeois qui eussent leur fortune à faire. Il en trouva beaucoup.

Le lendemain Ginès de Hila et son compère Truxillo reçurent de l'inquisition une condamnation à dix réaux d'amende, au profit des couvents et hospices de la ville, pour avoir mangé, l'un et l'autre, une olla podrida un saint jour du vendredi. Cette ordonnance portait la signature de don Juan de Ribeira, le grand inquisiteur.

Les deux compères, peu édifiés cette fois du pieux rigorisme et de la sainteté de l'archevêque, ne craignirent pas d'en témoigner à voix haute leur mécontentement; et le soir même un ordre leur arriva venant

du saint-office, qui leur prescrivait de fermer, l'un ses ateliers, et l'autre son hôtellerie pendant trois jours, vu les propos scandaleux et impies qu'ils avaient osé tenir sur Son Excellence don Juan de Ribeira, le flambeau de la foi et la lumière de la sainte inquisition.

Pour cette fois il fut impossible à l'hôtelier et à son voisin de ne pas joindre leur indignation à celle de la ville entière, et de ne pas déclamer, comme tout le monde, contre le pouvoir arbitraire et abusif que s'arrogeait l'archevêque de Valence. Il fallait absolument s'y opposer et y mettre un terme; non-seulement défendre ses libertés, mais en exiger de plus grandes encore, et notamment une loi spéciale contre la fermeture des boutiques. Telles étaient les plaintes chaleureuses exhalées par les deux voisins, au milieu des groupes déjà disposés à la révolte.

De plus, les ateliers du tailleur fermés pendant trois jours jetaient sur le pavé de Pampelune une centaine d'ouvriers que Truxillo ne payait plus, et qui n'avaient rien à faire qu'à parcourir les rues et à grossir les rangs des mécontents. Il en était de même des nombreuses pratiques du *Soleil-d'Or*, qui, ne pouvant s'établir et causer, suivant leur usage, dans les salles de l'hôtellerie, se promenaient ou formaient des groupes et faisaient leurs réflexions en plein air.

Le résultat était facile à prévoir. Le premier des trois jours qui précédaient le supplice, le peuple s'était contenté de murmurer, de se rassembler et de crier sous les fenêtres de l'inquisition :

— Vivent les fueros!

Le soir, l'agitation avait augmenté. Les groupes

étaient devenus plus nombreux, plus compactes, plus menaçants. Les familiers du saint-office qui avaient voulu les dissiper avaient été repoussés par la foule, injuriés, bafoués, couverts de boue, et étaient rentrés avec peine dans le palais de l'inquisition, laissant sur le champ de bataille des chapeaux et des manteaux noirs. Le peuple avait porté au bout de grandes perches ces trophées de sa victoire.

La nuit avait été assez tranquille, mais le lendemain l'orage gronda avec plus de violence. Pedralvi et ses compagnons arrivèrent sur la grande place au moment où, par l'ordre de Ribeira, on élevait le bûcher pour la cérémonie du lendemain. Les débris en furent dispersés; et Pedralvi s'écria :

— A bas l'inquisition! mort aux inquisiteurs!

Jamais ces cris audacieux n'avaient été proférés dans les remparts de Pampelune, et la foule hésita un instant. Mais les compagnons de Pedralvi les firent retentir de nouveau, sans que la foudre les frappât, sans que le ciel même s'obscurcît, et la multitude, enhardie par leur exemple, s'écria :

— A bas l'inquisition! mort aux inquisiteurs!

Une fois que les échos de Pampelune eurent répété ce cri, une fois que les oreilles espagnoles y furent habituées, il ne parut pas plus difficile à prononcer qu'un autre, et retentit bientôt dans toutes les rues de la ville. A ces blasphèmes de la populace, les bourgeois épouvantés, redoutant la colère céleste, qui était probable, et celle de l'inquisiteur, qui était certaine, fermèrent leurs boutiques, se rassemblèrent en tumulte à l'hôtel de ville, et, après une longue et orageuse délibération, nommèrent une députation composée des notables bourgeois et commerçants,

que l'on chargea de présenter une dernière requête au grand inquisiteur.

Celui-ci, malgré son pieux entêtement, commençait, non pas à avoir peur, mais à s'inquiéter sérieusement de la tournure que prenaient les choses. Il avait cru être en proie à un mauvais rêve, quand il avait entendu, sous ses fenêtres, les premières manifestations populaires; mais quand ces cris insensés, incroyables, invraisemblables : *A bas l'inquisition! mort aux inquisiteurs!* étaient parvenus jusqu'à lui, il avait bondi d'étonnement et d'horreur, comme si l'ordre de la nature allait être interverti, comme si l'univers bouleversé allait retomber dans le chaos!

Il avait rassemblé à la hâte les principaux membres de l'inquisition, sans en excepter Alliaga. Son front hautain respirait toujours l'orgueil et l'audace; mais au fond du cœur il était moins rassuré qu'il n'affectait de l'être, et quoiqu'il eût réuni le saint tribunal pour aviser, disait-il, à des moyens victorieux et décisifs contre l'hérésie et la révolte, il n'eût peut-être pas demandé mieux que de transiger avec elles.

C'est dans ce moment que les notables se présentèrent au palais du saint office. Leur supplique fut apportée au grand inquisiteur dans la salle du conseil, pendant que la députation attendait la réponse dans la chapelle de Saint-Dominique.

— Mes frères, dit gravement Ribeira après avoir lu la requête, je tiens avant tout, et je l'ai assez prouvé, à signaler mon zèle pour la foi catholique et mon devouement à l'inquisition; mais ces pieux sentiments ne m'empêchent point de déplorer les désordres qui viennent d'éclater dans cette ville et d'aviser aux moyens d'en arrêter le cours; car notre mission

est de forcer les aveugles à voir, les sourds à entendre, et ceux qui s'égarent à rentrer dans le bon chemin.

Il s'arrêta, jeta un coup d'œil sur ses collègues, qui le regardaient avec étonnement, et continua d'une voix adoucie et d'un ton paterne :

— Voici une humble supplique; elle nous est adressée, non par cette populace impie que je méprise et que nous châtierons dès que nous en aurons le loisir, mais elle nous est présentée par la partie saine de la population, par des bourgeois estimables, par les notables commerçants de cette ville, dont je dois vous lire les noms honorables.

Et parmi ceux-là figuraient, en première ligne, Pérès Ginès de Hija, l'hôtelier du Soleil-d'Or, et Truxillo, le tailleur marchand de draps.

— Ils persistent à prétendre, continua Ribeira en haussant les épaules avec dédain, que leurs fueros leur donnaient à eux seuls le droit de juger les coupables que nous venons de condamner.

— Je le nie! s'écrièrent plusieurs inquisiteurs.

— Et moi aussi! répéta fièrement Ribeira, et je le nierai toujours; mais enfin, et vous allez voir que leur réclamation est presque une reconnaissance de nos droits, ils demandent que les coupables soient livrés et remis entre leurs mains.

Alliaga tressaillit.

— Ils demandent que si le jugement leur a été enlevé, l'exécution, du moins, leur en soit confiée. Ils ont renversé le bûcher que j'avais donné ordre d'élever, parce qu'il attestait trop hautement la violation de leurs droits, à laquelle ils ne consentiront jamais. Si les coupables périssent par le feu, le châtiment sera

reconnu aux yeux de tous venant de l'inquisition; s'ils périssent par la potence, c'est la justice civile, c'est le peuple qui aura puni.

En un mot, mes frères, voici à quoi se résume la question : Nous avons jugé les coupables, ils demandent à les frapper. Nous voulions qu'ils fussent brûlés, ils désirent qu'ils soient pendus; c'est la seule satisfaction qu'ils exigent, et il me semble que nous ne pouvons la leur refuser. Ils faut savoir faire des sacrifices à la tranquillité et au bonheur publics.

Un murmure approbatif suivit la fin de ce discours.

Alliaga sentit une sueur froide couler sur son front. Tout était perdu, le peuple et l'inquisition étaient réconciliés. Devant ce double pouvoir tout autre devait se briser. Il comprenait trop bien, d'ailleurs, qu'Aïxa et Yézid, livrés aux mains du peuple, n'en sortiraient pas vivants, qu'on ne pourrait ni raisonner ni arrêter sa fureur, exaltée encore par la joie du triomphe, et que dans quelques instants peut-être tout serait fini avant même qu'il eût pu s'entendre avec le roi et Fernand d'Albayda.

Il n'y avait pas à hésiter, il fallait tout risquer.

Il prit son parti sur-le-champ, et avant de laisser à la discussion le temps de s'établir, il se leva et s'écria avec chaleur qu'il ne consentirait jamais, pour sa part, à une transaction pareille, à un acte de faiblesse et de lâcheté qui déshonorerait à jamais l'inquisition et mettrait en discussion tous ses droits.

A cette brusque sortie, chacun s'émut, et Ribeira jeta sur Alliaga un regard courroucé; mais sans se laisser intimider par ce regard, Alliaga continua :

— Oui, monseigneur, moi qu'on a accusé de vouloir trahir les droits et priviléges de l'inquisition, je

déclare que je suis décidé à les défendre contre tous, fût-ce contre vous-même, que je respecte et que j'admire! Quoi! vous, notre chef, notre lumière, notre flambeau dans le sentier de la foi, vous nous disiez vous-même, il y a quelques jours, ici, dans cette enceinte : Quiconque consent à fléchir sur un point, sur un point seul, quelque minime qu'il soit en apparence, porte un coup mortel à l'ordre de Saint-Dominique et à ses institutions...

— Permettez!... s'écria le prélat déconcerté.

— Vous l'avez dit, monseigneur, continua Alliaga avec véhémence; vous avez dit ces mémorables paroles, que chacun de nous se rappelle, et que je regarderai, que je citerai désormais comme article de foi : « Nous avons juré au pied des autels de maintenir les droits de ce saint tribunal, et nous devons, au prix même de nos jours, les transmettre *intacts.* »

— Mais cependant, mon frère... balbutia Ribeira, dont l'embarras redoublait.

— Vous l'avez dit, monseigneur, poursuivit Alliaga avec plus de chaleur encore; vous avez dit : *intacts!* ce mot sacramentel et sublime qui renferme tout; *intacts!* et vous voulez laisser au peuple de Pampelune le droit d'exécuter nos jugements!

— C'est vrai, murmurèrent plusieurs inquisiteurs.

— Si nous n'osons les exécuter, nous n'avions donc pas le droit de les rendre; c'est le reconnaître, c'est en convenir.

— C'est vrai, répétèrent les autres membres du tribunal.

— Et quand les lois du saint-office commandent que tout hérétique soit puni par le feu, par le feu, emblème terrestre de la flamme éternelle qui doit pu-

rifier son âme; quand la règle de notre ordre, écrite par saint Dominique lui-même, nous offre ce texte précis et formel, il n'est donné à personne, pas même à nous, de changer la loi sainte. Qui l'oserait tenter commettrait lui-même un sacrilége dont il serait responsable aux yeux de Dieu et de ce tribunal, devant lequel je ne craindrais pas moi-même de l'accuser.

Les inquisiteurs, fiers à la fois et flattés d'une audace dont aucun d'eux n'eût été capable, ne purent retenir un nouveau murmure d'approbation, et Ribeira tressaillit, car il savait qu'Alliaga était homme à exécuter sa menace.

— A Dieu ne plaise, continua celui-ci, que j'interprète ainsi les pieuses intentions du saint archevêque qui nous préside, ou que je veuille traiter d'hérésie une erreur qu'il reconnaît mieux que moi, et que ses hautes lumières lui avaient déjà signalée.

— C'est vrai! c'est vrai! s'empressa de murmurer le prélat en cherchant vainement à dissimuler la colère qu'il ressentait, colère d'autant plus violente que son adversaire, plus fin et plus adroit que lui, le battait par ses propres armes. Il sentait bien que l'indignation d'Alliaga n'était pas réelle; que celui-ci avait l'intention de le pousser dans un précipice où devaient se briser sa popularité et son pouvoir; mais comment s'arrêter sur la pente où lui-même s'était placé? Il tenta cependant un dernier effort.

— Je reconnais, dit-il, que nous ne devons nous dessaisir d'aucun de nos priviléges; et fidèle à la règle prescrite par notre saint fondateur, je maintiendrai les bûchers de l'inquisition.

— Très-bien! dirent les inquisiteurs.

— Mais, pour ne pas donner à l'effervescence populaire l'occasion de se manifester de nouveau, pour épargner à la multitude des impiétés et des crimes qu'il nous faudrait punir, je vous proposerai, mes frères, un nouveau parti qui obtiendra, je l'espère, votre assentiment.

L'attention de l'assemblée redoubla.

— Je me range de l'avis du frère Luis Alliaga, continua Ribeira avec un air de déférence. Je pense, comme lui, que nous devons exécuter nous-mêmes nos jugements, non pas demain, mais aujourd'hui.

— Comment cela? demanda Alliaga avec inquiétude.

—En faisant sur-le-champ élever les bûchers dans la cour de l'inquisition; en livrant les criminels aux flammes pendant que nous réciterons sur eux les prières qui doivent les racheter de la damnation éternelle.

— Je n'y vois ni obstacle ni inconvénient, dit un des inquisiteurs.

— J'en vois de très-grands, répondit Alliaga. D'ordinaire c'est le criminel, ce n'est point le juge qui se cache; il répond de ses actes à la face du ciel et des hommes! L'inquisition tremble donc en Espagne? L'inquisition a donc rendu un jugement inique et infâme, puisqu'elle se dérobe à tous les yeux pour le faire exécuter? c'est ce qu'on dira de nous, mes frères, et c'est ce qui n'est pas! Le saint inquisiteur lui-même est trop convaincu de la justice de ses arrêts pour les désavouer.

— Non certes, je ne les désavoue pas et je m'en glorifie, reprit le prélat avec aigreur.

— C'est précisement ce que je dis. On se glorifie

au grand jour et non pas à l'ombre. Nous sommes tous prêts à paraître demain sous la bannière de Saint-Dominique, conduisant nous-mêmes vers le bûcher la sainte procession qui doit traverser la ville, et notre chef, j'en suis persuadé, ne voudra céder à personne le droit de marcher à notre tête.

— Ah! s'écria Ribeira avec dépit, vous voudriez bien m'enlever cet honneur?

— Je le réclame, si vous le refusez.

— Vous êtes donc bien tranquille sur ce peuple, mon frère?

— Vous en avez donc bien peur, monseigneur?

A ce mot, toute prudence abandonna le prélat, et n'écoutant plus que sa colère, que sa vanité blessée, son orgueil humilié, il s'écria :

—A demain l'auto-da-fé! demain le bûcher s'élèvera sur la grande place de Pampelune; demain aux yeux de tous, les portes de ce palais s'ouvriront, et, tenant la bannière de Saint-Dominique, je traverserai seul, s'il le faut, tout ce peuple que je brave et qu'un mot de moi fera tomber à mes pieds! A demain donc, mes frères.

— A demain, dit Alliaga en s'inclinant avec respect.

Alliaga, en sortant de la salle du conseil, rencontra dans la chapelle de Saint-Dominique la députation des notables de Pampelune, au nombre desquels brillaient l'hôtelier et son compère, attendant toujours la réponse de Ribeira.

Il la leur donna en peu de mots.

Le grand inquisiteur, décidé à défendre les droits du saint-office, ne consentait à aucune concession. Il refusait tout, n'accordait rien, et déclarait que le ju-

gement prononcé par lui serait exécuté le lendemain.

Quelques heures après, cette nouvelle était déjà répandue dans toute la ville; Ginès de Hila et Truxillo étaient maintenant partisans déclarés des fueros et péroraient sur la place du marché; Pedralvi, Gongarello et leurs affidés parcouraient les autres quartiers. L'exaspération était au comble, et, sans savoir encore au juste ce qu'il voulait faire, le peuple était décidé à demander et à obtenir satisfaction pour ses droits méconnus et violés.

De son côté, Ribeira s'apprêtait à la défense : tous les familiers du saint-office, tous les alguazils de la ville avaient été rassemblés par ses ordres. Le palais même de l'inquisition renfermait un grand amas de piques, de hallebardes et même d'escopettes, et le peuple n'avait pas d'armes.

Ce n'était pas là ce qui inquiétait Alliaga. Il savait bien que le peuple saurait s'en faire, et qu'une fois déchaîné il aurait bon marché de tous les alguazils de Pampelune, fussent-ils quatre fois plus nombreux.

La grande difficulté, c'était que le peuple osât s'attaquer à la procession, à l'inquisition et surtout à la bannière de Saint-Dominique. Il avait tellement l'habitude de se prosterner sur son passage, qu'il n'oserait jamais se lever contre elle. Il fallait l'entraîner et lui donner la première impulsion; c'est de là que tout dépendait.

Gongarello, qui, placé sur une borne, pérorait volontiers, n'était bon que pour la tribune et non pour l'action; Pedralvi et quelques amis qui l'entouraient étaient insuffisants pour commencer le mouvement; en s'élançant seuls au milieu de la multitude, ils trahissaient leur faiblesse et leur petit nombre, et se

seraient fait bien vite entourer et arrêter. Où leur trouver des alliés intrépides, autres que les bourgeois de Pampelune, des auxiliaires sans préjugés et sans peur, que n'effrayeraient ni les robes noires de l'inquisition ni l'étendard de Saint-Dominique? C'était là ce que cherchait Alliaga, car dans la singulière position où il se trouvait placé, ce qu'il craignait le plus, c'était de ne pas être attaqué le lendemain. Tout était perdu si le peuple respectait le pieux cortége dont il devait faire partie. Son seul espoir était dans la fureur de la multitude, dans le désordre et les dangers qui devaient en résulter pour lui, et à la faveur desquels il pourrait tenter de délivrer Yézid et Aïxa.

Seul et renfermé dans sa cellule, qui donnait sur les jardins de l'inquisition, il rêvait aux événements du lendemain, qu'il avait préparés de son mieux et dont l'issue lui paraissait encore bien douteuse. Ses yeux s'étaient arrêtés sur un moine de haute stature qui se promenait avec impatience dans une allée du jardin et semblait attendre quelqu'un; circonstance en elle-même fort indifférente et qui méritait peu d'exciter son attention, mais la figure de ce moine ne lui était pas inconnue.

---

## La veille d'une émeute.

C'était une physionomie assez originale pour qu'on ne l'oubliât pas, et après quelques instants de recherches, Alliaga se rappela cette espèce de bête brute, cet Indien à moitié Espagnol, Acalpuco, qui, au village d'Aïgador, faisait l'office de frère rédempteur,

et déchirait à coups de lanière, ceux que Ribeira avait résolu de convertir.

L'archevêque de Valence l'avait sans doute amené avec lui et l'avait attaché à l'inquisition. Acalpuco était monté en grade ainsi que son patron. Ce qui étonnait Alliaga, qui connaissait son caractère, c'est qu'il restât seul à se promener dans le jardin, quand les cloches de saint Dominique avaient appelé depuis longtemps tous les autres moines au réfectoire.

Il en découvrit bientôt le motif.

Un cavalier, enveloppé d'un manteau, s'avança mystérieusement, et de sa cellule ou plutôt de l'observatoire où il voyait sans être vu, Alliaga reconnut cette fois, sur-le-champ, M. de Latorre, l'ancien valet de chambre du roi, qui parla au frère Acalpuco, lui remit un petit papier et disparut.

Quel rapport M. de Latorre avait-il avec ce moine dévoué à Ribeira? Il pouvait être important de s'en assurer. Alliaga sortit à l'instant de sa cellule et se trouva sur le passage d'Acalpuco, qui revenait du jardin et se rendait dans les appartements du grand inquisiteur.

— Un mot, mon frère, lui dit Alliaga en découvrant le capuchon du moine et en s'assurant bien qu'il ne s'était pas trompé. Me reconnaissez-vous?

— Est-il possible! le seigneur Piquillo!

— Moi-même, à qui vous avez rendu autrefois d'importants services que je n'ai point oubliés, quand vous trompiez pour moi et moyennant quelques réaux, le curé Romeiro et monseigneur Ribeira!

— Silence! dit le moine avec un air d'effroi.

Alliaga vit avec plaisir qu'il était toujours aussi poltron.

— Je serais perdu si l'on entendait ce que vous dites là, car monseigneur le grand inquisiteur a toute confiance en moi.

— Quand vos rapports sont-ils devenus si intimes?

— Depuis un événement qui a suivi notre départ, un malheur qui devait vous atteindre, et qui, je ne sais comment, est retombé sur monseigneur, lequel, touché de mon désespoir, et voulant aussi s'assurer à jamais ma discrétion, m'a donné une bonne place, près de lui, à l'inquisition.

— Laquelle?

— Tortionnaire.

— C'est-à-dire, bourreau!

— Ils appellent cela ici tortionnaire.

— On t'emploie dans la question ordinaire et extraordinaire?

— Je m'en tire assez bien. Il est vrai que j'ai commencé depuis longtemps. J'ai fait mes études en province au couvent d'Aïgador, à l'œuvre de la rédemption.

— Je le sais.

— Il fallait cela avant d'exercer dans la capitale.

— Tu as encore d'autres emplois : tu reçois des messages pour le compte du grand inquisiteur.

— Qui vous a dit cela? s'écria Acalpuco en pâlissant.

— M. de Latorre vient de te remettre un billet.

— Silence! alors.

— Tu sais que je suis discret, je te l'ai prouvé. Tu vas me donner cette lettre.

— A vous! jamais!

— Je suis frey Luis Alliaga, confesseur du roi, et je

te fais arrêter à l'instant comme coupable d'entretenir des correspondances avec un ancien valet de chambre de Sa Majesté chassé par moi pour crime de trahison.

Acalpuco commença à trembler.

— Monseigneur Ribeira lui-même ne pourrait te sauver; et d'ailleurs il ne le voudra pas dès qu'il apprendra par moi que tu l'as trahi autrefois pour quelques misérables réaux.

— J'ai eu tort, c'est vrai, dit le moine avec componction et repentir; cela n'en valait pas la peine.

— Je le conçois. Mais aujourd'hui que je suis plus riche, si je t'offrais mieux?

— Que voulez-vous dire?

— Que gagnes-tu au service de Ribeira?

— Vingt-cinq ducats.

— Tu en auras cinquante de supplément si tu me sers en même temps.

— Deux maîtres à la fois, c'est bien de l'ouvrage. Qu'est-ce que j'aurais à faire à votre service?

— Rien.

— C'est faisable!

— Rien, qu'à te taire; que personne ne puisse soupçonner ce qui se passera entre nous.

— C'est ce que je demande.

— Tu acceptes donc?

— Qu'ordonnnez-vous, maître?

— Cette lettre que tu as reçue, je la veux!

— La voilà.

— Et voici d'avance cinquante ducats. A quelle heure M. de Latorre viendra-t-il chercher la réponse?

— Ce soir, à neuf heures, dans ce jardin.

— Très-bien. Tu viendras prendre la mienne, une demie-heure avant.

Acalpuco s'éloigna, et Alliaga, remonté dans son oratoire, s'empressa d'ouvrir ce billet. Il ne portait pas de suscription, mais il était adressé à Ribeira; il n'était pas signé, mais Alliaga en reconnut l'écriture, qu'il avait vue souvent. Elle était de la comtesse d'Altamira. La comtesse n'était donc pas morte, comme le bruit en avait couru, et ce mystère annonçait déjà quelque nouvelle trame.

Voici, du reste, ce que disait ce billet :

« Monseigneur,

» Pour échapper aux piéges et à la vengeance de mes ennemis, qui sont aussi les vôtres, je n'ai point démenti le bruit de ma mort. Le domestique de confiance qui vous remettra ce billet connaît seul le secret de ma retraite, et sur un mot de Votre Excellence, je serai prête à me rendre près d'elle. D'ici là, je dois vous prévenir que le peuple, excité par un nommé Pedralvi et quelques autres agents de frey Luis Alliaga, confesseur du roi, veut, à la faveur d'une émeute, vous enlever, demain, les prisonniers que vous avez si justement condamnés au bûcher, et dont la perte assurera le triomphe de l'Espagne et le nôtre. Pour déjouer leurs desseins, je puis vous indiquer un homme de tête et de cœur sur lequel vous pourrez compter. Il y a dans les prisons de l'inquisition un capitaine de navire, le commandant du *San-Lucar*, qui moyennant une piastre par tête, fera entrer ce soir dans Pampelune deux cents de ses compagnons et plus, s'il le faut, déguisés en marchands ou en bourgeois. Ils sont cachés à la montagne avec Barbastro, son lieutenant, dans les gorges de la Savora, attendant ses

ordres, et paraîtront à sa voix. Profitez, monseigneur, de cet avis important, et n'y voyez que mon dévouement pour Votre Excellence, ainsi que mon zèle pour la foi, dont vous êtes le défenseur.

Alliaga relut deux fois, bien attentivement, cet écrit et se dit :

— Nos ennemis nous envoient, eux-mêmes, les auxiliaires dont j'avais besoin.

Il se fit ouvrir le cachot où, quelques jours auparavant, il avait fait enfermer Juan-Baptista.

A la vue de son ancienne connaissance, le bandit frémit et crut son dernier moment arrivé. Sa blessure, quoique dangereuse, n'était pas mortelle, mais il comprit qu'on ne lui laisserait pas le temps de la cicatriser et qu'on venait le chercher pour le conduire à l'échafaud. Quel fut donc son étonnement lorsque Alliaga plaça devant lui une plume, de l'encre et du papier, et lui dit :

— Ecris!

Il n'y avait rien à répondre. Alliaga dicta et le capitaine écrivit :

« Mes chers et dignes compagnons, demain je dois être conduit au bûcher... »

— Ah! c'est demain! dit le capitaine en s'interrompant.

Alliaga ne lui répondit pas, mais il fit un signe de la main de continuer.

Le capitaine obéit.

« Demain je dois être conduit en grande procession sur la place de Pampelune, et il y a peu d'espoir,

cette fois, que j'en échappe; cela dépend cependant de vous. »

Le capitaine s'arrêta encore, contemplant d'un air étonné et curieux Alliaga, qui, gardant le même silence, lui renouvela du geste l'ordre de continuer.

« Vous autres, qui ne craignez ni Dieu ni diable, pouvez seuls me venir en aide et me délivrer. Il s'agit seulement pour cela de vous introduire ce soir dans la ville déguisés en bourgeois, et demain d'attaquer et de disperser la procession, qui ne sera composée que de moines, d'alguazils et de familiers du saint-office. »

Le capitaine s'efforçait vainement de s'expliquer une pareille épître; désespérant d'y parvenir, il y renonça et acheva d'écrire le *post-scriptum* suivant :

« Comme, malgré l'amitié qui nous lie, vous n'êtes pas des gens à vous exposer pour rien, le porteur, en qui vous pouvez avoir toute confiance, vous remettra d'avance une piastre par tête, ce qui fait deux cents, et autant demain soir après le succès de l'expédition. »

— C'est donc sérieux? dit le capitaine en laissant tomber ses bras de surprise.

— Signe, lui dit froidement Alliaga.

— Quoi! vraiment, s'écria le bandit, en signant effrontément Juan-Baptista, capitaine du *San-Lucar;* quoi! c'est toi, Piquillo, qui consens à me délivrer! Tu es donc bien généreux ou tu as bien besoin de moi? Tant mieux, j'en serais enchanté; car, quoique ennemis, on se rend justice et on s'estime.

Alliaga, sans lui répondre, plia la lettre, la cacheta et la plaça devant le bandit pour qu'il y mît l'adresse.

— Ah! s'écria le bandit, je comprends enfin; vous

voulez connaître ainsi la retraite de mes compagnons et me forcer à vous les livrer. Deux cents gaillards, dont le voisinage redoutable inquiète la sainte-hermandad!

Alliaga haussa les épaules, et Juan-Baptista continua tranquillement :

— C'est une affaire comme une autre. Voyons, parlons franchement. Je ne demande pas mieux que de vous les vendre tous jusqu'au dernier, cela dépend du prix. Que me donnerez-vous pour vous désigner le lieu de leur retraite?

Alliaga, le regardant avec mépris, lui montra du doigt la lettre et lui dicta l'adresse suivante :

« Au senor Barbastro , lieutenant de marine, dans les gorges de Savora, aux environs de Pampelune. »

Cette fois, toute la pénétration de Juan-Baptista fut en défaut; et tout en écrivant, il ne put que répé-

— Je t'estime, Piquillo! c'est plus fort que moi! je t'estime! sans compter que tu as commencé avec moi, ça ne s'oublie pas! et depuis nous avons, chacun de notre côté, fait bien du chemin... tu as fait le plus beau!... j'en conviens.

Sans écouter plus longtemps le capitaine, et sans daigner lui répondre un seul mot, Alliaga prit la lettre et sortit. La porte du cachot se referma sur le fils de la Géronima, sur le descendant des ducs de Santarem, qui, plongé de nouveau dans l'obscurité, resta livré à ses réflexions morales et autres.

La lettre du capitaine fut remise à Pedralvi, qui, bien armé et muni d'une bourse de deux cents piastres, sortit de Pampelune le soir même, et se rendit aux gorges de Savora, pour s'entendre avec le nouveau corps d'armée qu'il allait prendre à sa solde.

Huit heures sonnèrent au couvent de Saint-Dominique. Une demi-heure après, Acalpuco était à la porte de son nouveau maître. Celui-ci lui donna ses instructions, non par écrit, mais de vive voix, les lui fit répéter deux fois, et descendit après avec lui dans les jardins de l'inquisition.

Acalpuco se plaça près du bosquet où il était le matin, et immobile attendit M. de Latorre. Alliaga s'était caché dans l'épaisseur du massif, à deux pas de son nouveau serviteur, et tenait dirigé contre lui un pistolet, que celui-ci ne pouvait voir, attendu l'obscurité, mais il croyait toujours sentir le canon effleurer ses reins.

A neuf heures précises, une petite porte en bois noir, garnie de lames de fer, s'ouvrit non loin du massif, et M. de Latorre parut enveloppé de son manteau. En deux pas il fut près d'Acalpuco.

— Eh bien! quelle nouvelle?

— Le grand inquisiteur a reçu la lettre de votre maîtresse, répondit le moine d'une voix un peu tremblante. Il m'a dit de vous dire qu'il ferait usage du bon avis qu'on lui donne.

— Très-bien.

— Qu'il ne répond point par écrit parce que dans sa position il ne le peut pas.

— Je comprends.

— Mais que demain soir, à pareil le heure, il attendra madame la comtesse.

— Je le lui dirai.

— C'est moi qui serai chargé de la recevoir ici et de la conduire chez monseigneur.

— A merveille. Bonne nuit, frère Acalpuco.

— Bonne nuit, seigneur de Latorre.

Le valet de chambre s'éloigna. La porte des jardins se referma sur lui, et Acalpuco, à peine encore revenu de son émotion, se retourna vers le massif, et dit à demi-voix :

— Est-ce bien, mon maître ?

— Oui. Retire-toi maintenant, et songe à tes promesses, sinon je n'oublierai pas les miennes.

Une heure plus tard, toutes les lumières étaient éteintes dans le palais de l'inquisition, et chacun se préparait aux grands événements du lendemain.

---

## Une procession.

La journée s'annonça sombre et triste. Pas un rayon de soleil; le ciel était couvert de nuages épais; bientôt la pluie commença à tomber et ne cessa point de toute la matinée. C'était une circonstance fâcheuse pour Alliaga et pour ses amis, qui avaient besoin d'un grand concours du monde, et la foule hésite à sortir de chez elle quand il fait mauvais. Les plus belles émeutes se font par le beau temps.

Pendant la nuit, et par les soins de l'inquisiteur, le bûcher s'était élevé sur la grande place de Pampelune; un triple rang de soldats de la Sainte-Hermandad en défendait les approches, et permettait aux gens du saint tribunal de s'occuper des apprêts du supplice. Acalpuco était à son poste et donnait ses ordres comme premier tortionnaire, c'est-à-dire bourreau du saint-office. Il avait déjà commencé à allumer le bûcher, qui, vu la pluie continuelle, avait grand'peine à s'enflammer.

Toutes les cloches de Pampelune sonnaient à grande volée. Le peuple, malgré le mauvais temps, commençait à se répandre dans les rues, mais chacun se regardait en silence et avec crainte; il semblait que l'approche du moment fatal eût glacé tous les courages et paralysé les bruyantes résolutions de la veille.

Alliaga, quoique saisi d'une angoisse mortelle, était animé et soutenu par les dangers mêmes qu'il allait courir, par les chances de l'entreprise dont il était l'âme et le chef; puis son parti était pris; il savait bien qu'il délivrerait Aïxa et Yézid ou qu'il mourrait avec eux. Le plus à plaindre de tous était le malheureux roi, à qui il n'était pas permis d'agir, et qui, en proie aux douleurs et aux appréhensions les plus vives, ne pouvait influer en rien sur les événements et se voyait forcé de les attendre. Retiré dans l'endroit le plus reculé de son palais, à genoux dans son oratoire, il tremblait et priait pour la duchesse de Santarem, et lorsque, le matin, Alliaga entra chez lui, il crut voir un ange sauveur; il n'espérait pas encore de nouvelles, mais il voulait du moins parler de la duchesse de Santarem, de son amour et de ses craintes pour elle.

— Courage, sire, courage; il y a bon espoir, nous délivrerons Aïxa, je vous le promets.

— Et par quels moyens?

— Votre Majesté peut s'en rapporter à nous. Les projets du grand inquisiteur seront déjoués.

— A la bonne heure; mais en respectant l'inquisition, entendez-vous bien?

— Oui, sire.

— Pas d'éclat, pas de scandale.

— Nous y tâcherons, sire, la procession va se mettre en marche; je cours au milieu du danger.

— Et moi je vais prier, dit le monarque.

— Et il retourna à son oratoire.

Cependant midi venait de sonner à toutes les paroisses de la ville. Le peuple, rassemblé depuis longtemps devant le palais de l'inquisition, s'animait, s'exaltait par ses discours, par ses cris, et plus encore par sa masse elle-même Un grand rassemblement se croit toujours la majorité, et la majorité a toujours raison.

— Oui, criait-on, puisqu'ils ne veulent écouter aucun accommodement, nous ne devons pas céder.

— On doit nous livrer les prisonniers, nous les aurons!

— On ne les conduira pas au bûcher!

— Certainement, nous ne devons pas les laisser brûler; ce serait reconnaître la juridiction ecclésiastique!

— Et d'après la juridiction civile, ils doivent être attachés au gibet.

— Oui, et par nous! C'est notre doit! notre privilége!

— Vivent nos libertés!

— Et puisqu'ils ont établi un bûcher sur la grande place...

— En es-tu sûr?

— Je l'ai vu.

— Nous irons le voir aussi, n'est-ce pas, ma commère?

— Certainement, c'est ce bûcher-là qui est pour nous une injure.

— C'est un affront pour toute la ville de Pampelune.

— Et nous devrions, à notre tour, élever ici deux potences, en face le palais de l'inquisition, pour les narguer,

— C'est une idée!

— Afin que Ribeira les voie en sortant.

— Est-ce que tu crois qu'il sortira, lui et la procession?

— Cela se pourrait bien.

— Il n'osera pas! il n'osera jamais, j'en suis certain; la preuve, c'est que midi va sonner et les portes de l'inquisition ne sont pas seulement ouvertes.

— Et elles ne s'ouvriront pas. Ils ont peur de nous; ils savent bien ce qu'est le peuple de Pampelune. Ce n'est pas à lui qu'il faut s'attaquer.

— Oui, oui, ce n'est pas nous qu'il faut braver, répéta la foule, nous ne sommes pas endurants! qu'ils viennent, s'ils l'osent! qu'ils viennent.

En ce moment, les deux grandes portes du palais s'ouvrirent. Le grand inquisiteur, don Juan de Ribeira, archevêque de Valence, parut dans tout l'éclat et la majesté de ses habits pontificaux. Les principaux membres du saint-office le précédaient et le suivaient. Alliaga était à ses côtés. Devant eux marchaient la croix sainte, des miliers de cierges, des flambeaux, des prêtres récitant des prières, et au-dessus de leurs têtes se balançait la bannière de Saint-Dominique.

A cette vue, par un mouvement involontaire, instantané, aussi rapide que la pensée, tout le peuple se précipita à genoux et baissa la tête : un silence profond avait succédé au tumulte et le respect aux menaces.

Ribeira promena sur la foule prosternée un regard

d'orgueil et de mépris, lui jeta sa bénédiction, et, lançant à Alliaga un coup d'œil de triomphe, fit signe au cortége de continuer sa marche.

Derrière eux s'avançaient les deux prisonniers, dont il était impossible de distinguer les traits, car ils étaient couverts du carracha et du san-bénito, qui cachaient leur taille et leur figure. Aïxa et Yézid étaient chacun entre deux moines aux formes vigoureuses et athlétiques qui veillaient sur les prisonniers et en répondaient corps pour corps. La marche était terminée par un détachement nombreux de familiers du saint-office, armés de piques, de hallebardes et de pertuisanes.

Le peuple s'était relevé après le départ de Ribeira, et encore sous l'impression du respect, il continua à garder le silence à la vue de ces armes qui, de loin, avaient un aspect d'autant plus redoutable, qu'on ne voyait pas les soldats qui les portaient.

Le seul mouvement qui se fit dans la foule fut produit par les curieux, qui abandonnèrent la place de l'inquisition, et coururent par des rues détournées pour apercevoir de nouveau le cortége sur un autre point.

A la vue de ce premier échec, Alliaga avait pâli, mais il avait cherché à cacher son trouble aux yeux de l'inquisiteur, qui l'observait. Le cortége continua sa marche solennelle. Partout le même calme, partout un morne silence. On voyait bien sur chaque visage un air d'indignation et de colère, mais de colère concentrée, qui n'osait se manifester. Alliaga n'apercevait aucune figure de connaissance; seulement, au coin de la rue de la Taconnera, il aperçut Gongarello, monté sur une borne. Ses traits respiraient un air

séditieux; mais au moment où le cortége passa, il ôta brusquement son chapeau, et tout en s'inclinant, il murmura entre ses dents :

— Les lâches! pas un seul n'ose se prononcer!

Le pauvre Gongarello n'était pas seul à penser ainsi; ses voisins étaient comme lui indignés, et tous, au passage du cortége, saluaient et baissaient les yeux.

Alliaga pouvait se soutenir à peine; il sentait ses genoux fléchir. Encore une rue, et on allait arriver à la place où s'élevait le bûcher. Il délibérait en lui-même si, la croix à la main, il ne fallait pas s'élancer au milieu du peuple, l'appeler à la révolte et se mettre à sa tête. Il s'était arrêté à ce parti et allait l'exécuter, lorsqu'à l'entrée de la rue le cortége fut entravé un instant par un homme du peuple qui traînait une petite charrette de légumes et qui n'avait pu se ranger assez tôt. Les alguazils et les familiers du saint-office voulurent le forcer à presser le pas, il tomba; sa charrette renversée intercepta le passage et fit refluer une partie du cortége, parmi lequel commença à se mêler quelque désordre.

Ribeira, furieux, fit signe d'avancer. Les familiers frappèrent alors avec le bois de leur hallebarde le paysan, qui était resté à terre et qui semblait ne pouvoir se relever; mais à ces coups de bâton rudement assénés, le blessé se retrouva sur ses pieds avec une promptitude extraordinaire; il étendit à terre, d'un coup de poing, celui qui venait de le frapper, et voyant un de ses compagnons baisser sa hallebarde pour le percer de part en part, il détourna de la main gauche l'arme meurtrière, tira de sa main droite un pistolet, renversa à ses pieds le soldat du saint-

office, puis, se retournant vers la foule, il s'écria à haute voix :

— Aux armes! mes amis! on tire sur les bourgeois de Pampelune!

A ce cri, répondit un cri général. Excepté les familiers du saint-office, personne n'avait vu le coup de feu, tout le monde l'avait entendu ainsi que l'exclamation de Pedralvi, car c'était lui.

— C'est peu d'en vouloir à nos priviléges, continua-t-il, on en veut à nos jours. Défendons-les! défendons nos droits! vivent les fueros!

— Vivent les fueros! répéta la multitude, comme si elle n'eût attendu que ce moment pour laisser éclater son opinion.

— Vivent les fueros! cria de toutes ses forces Gongarello, qui était resté sur sa borne et qui mêla sa voix retentissante à celle de ses voisins.

Ribeira ne répondit à ces vociférations qu'en saisissant lui-même l'étendard de saint Dominique.

— En avant, dit-il, le saint lui-même saura bien nous faire un passage.

En effet, à mesure que la bannière s'avançait, le peuple se reculait devant elle en criant : Vivent les fueros! mais sans autre manifestation plus hostile.

Tout à coup plusieurs bandes de bourgeois d'assez mauvaise mine se précipitèrent résolûment au milieu du cortége en criant :

— A bas l'inquisition!

Le peuple répéta comme eux :

— A bas l'inquisition!

— Mort aux inquisiteurs! répondit Pedralvi.

Et un hurlement épouvantable s'étendit au loin sur toute la ligne que tenait la procession :

— A nous les prisonniers! enlevons les prisonniers! Justice! justice! faisons-nous justice nous-mêmes!

En un instant le peuple, se ruant sur le cortége, l'avait rompu et dispersé en vingt endroits. Les alguazils, les familiers du saint-office, effrayés, poursuivis, se sauvaient dans toutes les directions; quelques-uns par dévouement, d'autres perdant la tête et ne sachant où se réfugier, avaient entouré le grand inquisiteur, qui, furieux, lançait sur la multitude l'excommunication. Foudre inutile qui se perdait dans les airs et dans le tumulte.

Alors Ribeira, cédant à sa colère, à sa haine, à toutes les passions brûlantes qu'excitait en lui l'orgueil humilié, ordonna aux hallebardiers qui l'entouraient de se frayer un passage, n'importe à quel prix.

— Frappez! frappez! criait-il. Mort aux hérétiques quels qu'ils soient!

Dans ce tumulte, des femmes et des enfants furent blessés, et le prélat répétait :

— Frappez!

— Sois donc obéi, murmura en lui-même Pedralvi, qui venait de se glisser dans la foule, et qui, s'approchant du grand inquisiteur, lui dit :

— Au nom de nos frères dépouillés et proscrits, je t'apporte ce que tu leur as laissé, la vengeance!

Et comme un homme qui acquitte un vœu, il frappa le prélat en s'écriant :

— Et de deux! mes frères! encore un grand inquisiteur que je vous envoie!

Le prélat tomba, et avec lui l'étendard de Saint-Dominique. A ce dernier coup, la déroute de l'inquisition fut complète.

Mais le danger n'était plus là. Alliaga l'avait déjà

compris, et depuis longtemps il s'était élancé vers l'extrémité du cortége, pour courir au secours d'Yézid et d'Aïxa.

Le mouvement du peuple, préparé et secondé par les compagnons de Juan-Baptista, avait été si prompt et si terrible, que les piques, les hallebardes et les pertuisanes des familiers du saint-office n'avaient pu l'arrêter un instant. Les milices de l'inquisition avaient été dispersées, et plusieurs cavaliers qui, depuis le moment où le cortége était sorti de l'inquisition, n'avaient pas quitté des yeux les deux condamnés, les arrachèrent des mains de leurs gardiens et les entraînèrent.

— Venez, venez, mes amis, suivez-moi, disait l'un d'eux.

C'était la voix de Fernand d'Albayda. Mais le fatal costume dont les prisonniers étaient revêtus était malheureusement trop visible pour ne pas être aperçu par la foule, qui, les désignant du doigt, s'attachait à leur poursuite en disant :

— Nous les tenons! ils sont à nous! A nous d'en faire justice! Vivent les fueros!

Fernand et ses amis, qui avaient rebroussé chemin, se trouvaient alors près de la place de l'Inquisition. et comme ils la traversaient, un autre flot de peuple leur ferma le passage. Ils furent bien forcés de s'arrêter. Il y avait en face le palais du saint-office une espèce d'échoppe occupée par un écrivain public et formant un angle. C'était le seul retranchement qui s'offrît à leurs yeux. Ils placèrent les deux prisonniers dans cet angle, se mirent devant eux et tirèrent leurs épées.

Ce n'était plus contre l'inquisition, c'était contre

un ennemi bien plus redoutable qu'il fallait défendre Yézid et Aïxa, c'était contre le peuple déchaîné, furieux, qui de tous les points de la place accourait enivré de son triomphe.

— Au gibet! au gibet! les Mauresques! les hérétiques au gibet! criait-on de toutes parts. Elevons la potence en face le palais des inquisiteurs, pour leur apprendre à respecter nos droits.

Ils s'arrêtèrent cependant en voyant Fernand d'Albayda l'épée à la main ainsi que quelques-uns de ses officiers, au nombre desquels était Fidalgo d'Etremos. Ceux-ci portaient, non pas l'habit militaire, mais le costume de ville. Ce n'était pas la robe de moine, ce n'étaient pas des ennemis, le peuple leur cria :

— Retirez-vous, seigneurs cavaliers. Place à la justice du peuple!

— Nous n'abandonnerons point des malheureux, répondit Fernand; vous êtes vainqueurs de l'inquisition, cela doit vous suffire. Laissez-nous le passage libre; ne nous forcez pas à nous défendre contre vous.

Ces paroles, qui auraient peut-être désarmé les premiers assaillants, n'étaient point entendues de ceux qui étaient plus loin derrière eux, gens de sac et de corde, qui ne demandaient que sang et pillage. C'étaient les compagnons de Juan-Baptista; ils excitaient et secondaient la fureur du peuple; aussi, malgré sa vaillance et celle de ses compagnons, Fernand d'Albayda allait être indubitablement massacré par la multitude, lui et ceux qu'il voulait défendre.

C'est en ce moment qu'Alliaga arriva au palais de l'inquisition. Du haut des marches du portique principal, il embrassa la place tout entière et vit l'étendue

du danger. Quelques membres et familiers du saint-office l'avaient accompagné, poursuivis par le peuple, Pedralvi et ses compagnons venaient de le rejoindre.

Il leur montra du doigt les furieux qui entouraient Fernand d'Albayda et leur dit :

— C'est là qu'il faut mourir! marchons!

Mais déjà Pedralvi avait reconnu de loin, à la plume rouge de son chapeau l'ami de Juan-Baptista, le lieutenant Barbastro, avec qui il avait traité la veille aux gorges de Savora; il en conclut sans peine que ceux qui l'entouraient étaient ses compagnons. Il fendit la foule et dit à l'oreille du bandit :

— Que faites-vous, lieutenant! à quoi vous amusez-vous là! On transporte Juan-Baptista dans la prison de l'hôtel de ville. Vous pourrez le délivrer encore en prenant par la grande rue de la Taconnera. Courez vite!

Quelques minutes après, Barbastro et son escorte avaient quitté la place de l'Inquisition, enlevant ainsi au peuple son principal allié et à Fernand d'Albayda ses adversaires les plus redoutables.

Au même moment, une masse d'alguazils et de familiers du saint-office arrivaient en déroute de toutes les rues environnantes, cherchant un refuge naturel dans le palais du saint-office.

— Lâches que vous êtes! leur cria Alliaga; indignes soldats de la foi! vous fuyez la hallebarde à la main! Où est le grand inquisiteur votre chef?

— Blessé, peut-être mort! répondirent-ils en faisant le signe de la croix.

— Et vous l'abandonnez, ainsi que la bannière de Saint-Dominique, ainsi que les prisonniers que vous

d'eviez défendre, et qu'on va massacrer à vos yeux! Allons, aurez-vous du moins le courage de me suivre?

Et il s'élança à leur tête au secours de don Fernand et de ses amis.

La foule qui remplissait la place, composée de bourgeois, presque sans armes, abandonnée par Barbastro et ses compagnons, repoussée vivement par Fernand, attaquée avec vigueur par Alliaga et les siens, regardait déjà de quel côté la retraite serait la plus facile, lorsqu'elle fut totalement démoralisée par un cri terrible, le cri de : *Sauve qui peut!* que Pedralvi répéta dans les rangs. Une partie se précipita du côté de la Taconnera, tandis que l'autre moitié remontait la place et faisait bonne contenance, attendant des rues adjacentes des renforts qui lui arrivaient à chaque instant.

La milice du saint-office se dirigea alors vers les prisonniers, que d'Albayda voulait également défendre contre eux. A la vue d'Alliaga, il s'arrêta, et celui-ci lui dit vivement à voix basse :

— La retraite est pour vous impossible; vous ne pourriez jamais sortir de la ville avec Aïxa et Yézid, et moi je réponds d'eux maintenant, remettez-les-moi.

A l'instant même, et leur serrant la main, il se mit à côté d'eux, au milieu de ses soldats en robe noire, remonta la place de l'Inquisition, gravit les degrés du portique au moment où le peuple revenait en foule, assura la retraite de ses troupes et de ses prisonniers et rentra le dernier dans le palais, dont les portes de fer retombèrent sur lui.

Environné de tous les membres du saint-office, Al-

liaga ne pouvait se jeter dans les bras d'Yézid et d'Aïxa. Il donna ordre au frère Acalpuco, qui faisait partie de cette retraite, de conduire les prisonniers dans une chambre qu'il lui indiqua. Puis, se retournant vers les principaux membres et les familiers du saint-office, qui après de semblables fatigues croyaient pouvoir se reposer :

— Nous ne laisserons point le grand inquisiteur et la bannière de Saint-Dominique au pouvoir du peuple, ce serait pour nos ennemis trop de gloire et pour nous trop de honte.

— Que voulez-vous faire? lui dirent ses collègues.

— On m'accusait dernièrement, répondit-il, d'abandonner les droits de l'inquisition, je prouverai que personne plus que moi ne tient à défendre son honneur et sa dignité.

A l'instant même, et suivi de toute la milice du saint-office, il sortit par la porte secrète, celle des jardins, que nous connaissons déjà, et par une marche adroite dans les rues détournées et alors presque désertes, il se porta rapidement sur le champ de bataille à l'endroit où le prélat était tombé sous un poignard inconnu.

La foule du peuple qui était restée auprès de lui, inoffensive et lui portant des secours, s'enfuit effrayée à l'aspect de ce déploiement de forces inattendues; chacun des curieux s'empressa de disparaître, sans même retourner la tête, craignant qu'on ne l'accusât d'avoir été auteur, complice ou même témoin d'un crime aussi grand.

On transporta sur un brancard, emprunté au seigneur Terceiro, tapissier voisin, don Juan de Ribeira, qui venait de reprendre connaissance, et on releva

l'étendard de Saint-Dominique, tombé à côté de son chef. Les principaux inquisiteurs voulaient qu'on retournât au palais par la porte secrète qui donnait sur les jardins.

— La bannière de Saint-Dominique ne se cache pas et ne peut rentrer que par la grande porte, répondit Alliaga.

La procession se remit donc en marche, et arriva en bon ordre sur la place du palais.

En effet, à la vue de leur ancienne idole, du grand inquisiteur vaincu et blessé, à la vue du saint étendard objet de son respect, un morne silence régna dans cette foule tout à l'heure si bruyante. Les portes de fer s'ouvrirent de nouveau; l'inquisition, sans être troublée dans sa retraite, ramenait dans son camp son général, ses étendards et ses prisonniers : c'étaient presque les honneurs de la guerre. Mais le peuple, au moment où son redoutable ennemi était disparu, avait poussé des cris de joie en signe de triomphe.

Des deux côtés on se regardait comme vainqueurs; des deux côtés on chantait le *Te Deum.*

On n'était cependant qu'au milieu de cette mémorable journée.

---

## Le soir de l'émeute.

Le peuple ne comptait pas en rester là. Il avait mis l'inquisition en déroute, mais il n'avait pas eu satisfaction, on ne lui avait pas livré les prisonniers, on n'avait pas reconnu ses droits et les groupes recommencèrent à se former plus tumultueux que jamais,

non-seulement autour de l'inquisition, mais près du palais du roi. Et ce n'était plus seulement à don Juan de Ribeira, mais au duc d'Uzède et au roi lui-même qu'on demandait justice.

D'un autre côté, l'inquisition ne pouvait plus céder : ce n'était pas qu'au fond du cœur les principaux membres du saint-office, effrayés des désastres de la matinée, ne demandassent peut-être pas mieux que de capituler avec leur fierté et de livrer au peuple les prisonniers, cause d'une si déplorable collision; mais Alliaga qui comprenait tout le danger d'une telle condescendance, leur rappelait à chaque instant l'honneur de l'inquisition, et jamais, ils étaient obligés eux-mêmes d'en convenir, il n'avait été si bien défendu.

La blessure de don Juan de Ribeira n'était pas mortelle; ce qui pouvait la rendre dangereuse, c'était l'état d'exaspération où il se trouvait et qui lui donnait une fièvre ardente. En proie au délire, il était incapable de rien entendre, ni même de reconnaître aucun de ceux qui l'entouraient; et cependant on ne pouvait, dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait, rester sans un chef.

Cette place temporaire offrait trop de périls pour éveiller les ambitions, et, sous l'influence des dangers que l'on avait à courir, on décerna, d'une voix unanime, l'autorité suprême à frey Luis Alliaga, confesseur du roi.

— J'accepte, répondit celui-ci, à condition qu'on me donnera un pouvoir absolu, et que je serai seul maître d'agir comme je l'entendrai tant que le danger existera.

Cette dernière phrase lui assurait l'obéissance de

chacun, et l'on s'empressa de prêter entre ses mains le serment qu'il exigeait.

— Bien, dit-il, je vous promets que demain tout sera terminé sans porter atteinte aux priviléges et à l'honneur de la sainte inquisition.

Il donna alors des ordres pour que le lendemain, au point du jour, deux bûchers fussent élevés dans la la grande place de Pampelune.

Il se rendit de là chez le roi. Le monarque, tout pâle encore et tout effrayé des événements de la journée, se les faisait raconter par le duc d'Uzède, lequel avait totalement perdu la tête. Il voulait absolument farie entrer des troupes dans la ville, la mettre à feu et à sang pour assurer la tranquillité publique, et d'une émeute, faire peut-être une révolution.

— Sire, dit froidement Alliaga, si Votre Majesté et monsieur le duc veulent me donner pleins pouvoirs, je me fais fort d'apaiser dès demain l'émeute, de donner satisfaction au peuple de Pampelune et de lui faire crier : Vive le roi! vive l'inquisition!

— C'est justement ce que je veux, ce que je demande, pas autre chose! dit vivement le roi, et d'avance j'approuve.

Le duc consentit également et se retira.

— Mais, dit le roi à Alliaga quand ils furent seuls, tu sais cependant que ces furieux osent parler de gibet et de potence, et que l'inquisition tient toujours à ses bûchers. Comment feras-tu alors pour leur arracher la duchesse de Santarem?

— Elle sera sauvée, je vous le jure, ainsi que son frère Yézid. Que Votre Majesté s'en repose sur moi et dorme tranquille.

Il n'était encore que cinq heures du soir, et l'agi-

tation régnait plus forte que jamais dans les rues de Pampelune, tout annonçait une soirée et surtout une nuit terribles; chacun tremblait que le peuple ne se portât aux plus grands excès. On craignait même qu'il n'incendiât le palais du roi ou celui de l'inquisition. Le couvent des Annonciades les avait mis en goût.

Alliaga fit prier les députés des notables de vouloir bien se rendre dans la salle du conseil; il les reçut lui-même et leur fit un accueil aussi gracieux que celui de Ribeira avait été dur et hautain.

Il leur déclara que le roi, que l'inquisition elle-même, sans faire l'abandon total de ses droits, reconnaissait cependant ceux du peuple, et il termina son discours en leur disant :

— Vous pouvez demain, au point du jour, faire élever deux gibets sur la grande place de Pampelune.

Alliaga avait hâte de faire un autre usage de son pouvoir. Grand inquisiteur par intérim, tout lui obéissait, et depuis les principaux membres du tribunal jusqu'aux derniers porte-clés, chacun s'inclinait devant lui, chacun exécutait ses ordres, sans en chercher le motif; le grand inquisiteur n'en devait à personne, du moins dans l'intérieur du palais : c'était, depuis saint Dominique, l'usage établi.

Alliaga se fit ouvrir, non le cachot, mais l'appartement où il avait fait renfermer Yézid et Aïxa. Pour tous les deux, séparés depuis si longtemps, c'était déjà un grand bonheur d'être réunis; mais quand ils virent entrer Piquillo, quand la porte se fut refermée sur lui, tous trois se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et fondirent en larmes.

Que de chagrins ils avaient traversés, que de douleurs ils avaient subies, que de changements dans

leurs destinées depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus!

C'étaient les cachots de l'inquisition qui réunissaient toute la famille d'Albérique, naguère si brillante, aujourd'hui si misérable. Qu'il y avait loin de ce lugubre appartement, de ces fenêtres sombres et grillées au riant aspect du Val-Parayso, aux délices de la vallée du Paradis. Se tenant les mains et se regardant tristement, ils eurent, sans doute, la même pensée, car ils s'écrièrent tous les trois :

— Mon père!

— Où est-il? s'écria Alliaga, où l'avez-vous laissé? et, loin de nous, que lui reste-t-il?

— Il ne lui reste pas même un tombeau! répondit Aïxa. C'est dans les bras de sa fille qu'il a été massacré. Les flots de la mer ont reçu son corps, et il ne reposera point sur la terre d'Espagne, qu'il aimait tant!

Elle lui raconta alors les derniers crimes de Juan-Baptista.

— Ah! dit Alliaga en levant les yeux au ciel, mon père, vous serez du moins vengé!

Les moments étaient précieux; il n'avait que le soir de cette journée pour tout disposer. Il rassura Aïxa et Yézid, leur promit que le lendemain ils seraient libres tous deux, et tous deux loin de Pampelune. Il remettait à leur parler plus tard de ses plans, de ses espérances et du projet qu'il n'abandonnerait jamais de rendre à ses frères leur patrie.

Il embrassa de nouveau son frère et sa sœur bien-aimés, et malgré l'heure, qui le pressait de partir et d'aller veiller à leur délivrance, il ne pouvait se résoudre à quitter Aïxa.

Seulement alors, et à la faible lueur de la lampe qui éclairait ce vaste appartement, il s'aperçut pour la première fois du changement de ses traits et recula effrayé. Hélas! tant de tourments l'avaient accablée, les scènes horribles du vaisseau, celles du couvent des Annonciades et celles de cette journée, le bûcher dressé pour elle, les cris, les outrages, les menaces de la multitude, c'était plus qu'une femme n'en pouvait supporter, et Aïxa y avait résisté, et son courage, plus grand que ses forces, l'avait soutenue jusque-là.

— Ma sœur! s'écria Alliaga, ma sœur, tes maux vont finir!

Elle le remercia d'un sourire mélancolique et doux, et lui dit :

— Oui, bientôt... bientôt, je l'espère.

Alliaga courut s'entendre, pour le lendemain, avec Fernand et Pedralvi. Les troupes du capitaine Juan-Baptista et le lieutenant Barbastro furent soldés, licenciés, et le soir même sortirent de la ville, qui depuis leur départ commença à jouir d'une tranquillité complète.

Une grande partie des rues étaient illuminées; les bourgeois circulaient d'un air radieux et épanoui, se prélassant dans leur triomphe et se félicitant de la vigueur déployée par la bourgeoisie de Pampelune, vigueur qui assurait à jamais le maintien de leurs fueros. Ginès Pérès de Hila et son compère Truxillo ne pouvaient suffire aux félicitations et aux poignées de mains du quartier, et les deux héros de cette ovation populaire répondaient avec une fierté modeste :

— Que voulez-vous! quelque pacifique que l'on soit, il y a des occasions où un citoyen doit se montrer!

Alliaga était rentré depuis longtemps au palais du saint-office. Acalpuco, à son poste, dans les jardins de l'inquisition, attendait, près de la petite porte, la comtesse d'Altamira, qui, enveloppée de sa mante, parut au second coup de neuf heures.

Elle suivit Acalpuco. Il marchait devant elle et la conduisait, par des détours qu'elle avait déjà parcourus, au cabinet de don Juan de Ribeira, qu'elle connaissait parfaitement.

Elle ouvrit la porte, qui se referma sur elle, et s'avança, d'un pas ferme et dégagé, vers le grand inquisiteur, qui, assis et le front baissé, travaillait devant son bureau. Il leva la tête.

La comtesse poussa un grand cri et s'arrêta immobile : elle venait de reconnaître Piquillo Alliaga.

Il lui fit signe de la main de s'asseoir sur un fauteuil qui était vis-à-vis du sien; elle balbutia d'un air interdit :

— Pardon, mon frère, je venais pour parler au grand inquisiteur...

— Vous êtes devant lui. Je suis dans ce moment nommé à sa place par les membres du saint-office, mes collègues, et leur choix unanime a été approuvé par le roi. Vous pouvez donc me dire ce que vous aviez à confier au grand inquisiteur.

— Je n'ai rien à dire à Piquillo Alliaga, répliqua la comtesse avec dédain.

— C'est à lui alors de vous parler, dit le nouvel inquisiteur d'une voix grave et solennelle; vous répondrez après, madame, si vous le pouvez.

De nouveau il lui fit signe de s'asseoir, et cette fois d'un geste et d'un air si imposant que la comtesse étonnée se laissa tomber sur le siége qu'on lui désignait.

Seulement alors elle s'aperçut qu'elle était sur une espèce de sellette qui servait d'ordinaire aux accusés.

Elle tressaillit, et Alliaga, sans faire attention à son trouble, continua d'une voix lente, distincte et accentuée :

— Moi, grand inquisiteur, je vous accuse d'avoir voulu vous défaire par le poison d'Aïxa, duchesse de Santarem, ainsi que vous en êtes convenue vous-même avec moi.

Je vous accuse d'avoir, en voulant attenter aux jours de cette jeune fille, donné la mort à votre souveraine, Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne, ainsi que le prouve cet écrit, signé par le révérend père Jérôme et le frère Escobar y Mendoza, vos deux directeurs.

Je vous accuse d'avoir payé le capitaine Juan-Baptista et son lieutenant Barbastro, dont voici la déclaration, pour incendier le couvent des Annonciades et pour massacrer toutes les jeunes filles mauresques qui tenteraient de s'échapper des flammes.

Je vous accuse! poursuivit-il avec force; ou plutôt ce sont ces victimes elles-mêmes qui accusent, et dont les ombres sanglantes s'élèvent contre vous. Répondez-leur.

La comtesse restait immobile, pâle et atterrée.

— Répondez donc maintenant, défendez-vous, car je ne veux pas vous condamner sans vous entendre.

La comtesse tomba à genoux, et étendit les bras vers lui :

— Grâce!... grâce! lui dit-elle.

— Je n'ai pas le droit de faire grâce, je n'ai que celui de faire justice. Vous vous l'êtes déjà rendue à vous-même. Vous vous êtes fait passer pour morte.

Don Fernand d'Albayda et toute votre noble famille vous croient ensevelie sous les débris fumants du couvent des Annonciades. Il vaut mieux, je m'en rapporte à don Juan votre frère, qui nous contemple dans ce moment, il vaut mieux pour les d'Aguilar vous pleurer comme victime que de vous maudire comme coupable! Ecoutez donc votre arrêt, écoutez-le, seule, pour que vos aïeux, pour que votre noble race, pour que Fernand d'Albayda, ne puissent l'entendre.

Au nom de l'inquisition, qui a remis aujourd'hui en mes mains tous ses pouvoirs, vous, comtesse d'Altamira, je vous condamne, comme empoisonneuse, régicide et incendiaire, à la peine de mort!

La comtesse poussa un cri et s'évanouit. Alliaga détourna la tête et sentit la pitié s'emparer de lui; mais reprenant son courage, il plaça la main sur son cœur, leva les yeux au ciel et se dit :

— J'ai prononcé en mon âme et conscience; que Dieu juge lui-même mes jugements!

Il sonna Acalpuco. Il lui fit signe d'enlever la comtesse et descendit dans le cachot de Juan-Baptista.

— Ah! s'écria le bandit avec joie, ce sont mes compagnons et la liberté qui m'arrivent.

— Non, répondit Alliaga; c'est ton juge, et il sera, comme toi, sans pitié. A tous tes crimes, tu as ajouté celui de massacrer un vieillard sans défense, ce vieillard était mon père, et tu n'as de grâce à espérer ni de moi ni de la justice humaine. Tâche de fléchir celle de Dieu et passe cette nuit en prières, car demain, Juan-Baptista, bandit et assassin, tu mourras!

Et il s'éloigna.

— Cette fois, dit le brigand en secouant la tête, la

partie me paraît à peu près perdue, et c'est dommage! Une partie si longtemps disputée et que j'ai tant de fois manqué de gagner! Bah! qui sait?... répéta-t-il en lui-même; Barbastro et les siens peuvent encore me délivrer. J'ai tant de fois méprisé la potence et les avances qu'elle me faisait, que si elle a un peu de fierté, elle ne doit plus vouloir de moi!

Puis s'adressant au geôlier:

— Frère Pacôme, lui dit-il, envoyez-moi pour cette nuit...

— Un confesseur?

— Non, saint homme, mais une pipe et une burette d'eau-de-vie.

Le geôlier fit le signe de la croix et s'enfuit.

---

## L'auto-da-fé.

Le lendemain, c'était jour de fête à Pampelune. Comme la veille les cloches de toutes les égises sonnaient depuis le matin; comme la veille, le peuple se pressait dans les rues; les balcons, décorés de tapisseries et de fleurs, étaient couvertes d'une foule avide et curieuse; mais cette foule pacifique venait, cette fois, assister à un triomphe et non à un combat.

Leurs fueros reconnus et l'inquisition humiliée, c'était là le sujet de toutes les conversations. Personne ne songeait à ce que coûtait la victoire aux deux Maures qui en étaient le prix et qui semblaient trop heureux de mourir pour faire triompher leurs priviléges. Personne en ce moment ne leur portait de haine; on ne leur voulait pas de mal; on les

aurait crus presque étrangers à ce qui se passait, et, en effet, aux yeux de la multitude, ils n'étaient qu'un détail de la fête, un accessoire ; le principal n'était pas là.

Comme la veille, l'inquisition sortit en grande procession ; la bannière Saint-Dominique et son nouvel inquisiteur marchaient en tête. Des cris, des *vivat* frénétiques accueillirent Alliaga.

C'était lui, disait-on, qui avait triomphé de l'obstination de don Juan de Ribeira; c'était lui qui avait tout pacifié; c'était lui qui avait reconnu les droits du peuple et proclamé les fueros, et dans leur enthousiasme, Ginès de Hila Truxillo et toute la bourgeoisie de Pampelune répétaient :

— Vive Alliaga! Alliaga pour toujours! Que désormais, comme aujourd'hui, il marché à la tête de la sainte inquisition!

Jamais Ribeira n'avait excité de pareils transports, et, dès ce jour, sa popularité était à jamais détruite.

Comme la veille, les deux prisonniers s'avançaient, enveloppés du *carrachas* et du *san benito*, qui cachaient complétement leurs traits. Les hallebardiers fermaient la marche et veillaient sur les deux condamnés; mais il y avait près d'eux et autour d'eux une garde bien plus sûre et qui ne les perdait pas de vue.

C'était une demi-douzaine de moines, enveloppés du capuchon et de la robe des inquisiteurs, mais qu'à leur tournure martiale, à leur air déterminé, des yeux prévenus ou défiants auraient certainement pris pour d'autres soldats que ceux de Saint-Dominique.

C'était Pedralvi, Alamar-Abouhabjad et quatre de leurs compagnons, tous anciens serviteurs de Delascar d'Albérique et de son fils Yézid, qui avaient

juré de venger l'un et de sauver l'autre, et qui, dans l'accomplissement de ce double devoir, comptaient leurs jours pour rien.

Ils étaient bien armés et décidés à ne pas laisser sortir vivants de leurs mains les prisonniers qu'Alliaga leur avait confiés. Pedralvi, marchant à côté de Juan-Baptista, tenait de sa main droite un poignard caché sous sa robe, et de l'autre un livre de prières. Quelqu'un qui aurait été placé près d'eux aurait pu s'apercevoir que, dans sa distraction, le faux moine tenait son psautier à l'envers, ce qui ne l'empêchait pas d'y tenir ses yeux attachés attentivement et d'en réciter les versets avec ferveur.

Mais pendant qu'à la lueur des cierges et des flambeaux tout le sombre cortége défilait et répétait ses hymnes funèbres, Pedralvi, toujours la tête baissée sur son livre, murmurait à l'oreille de Juan-Baptista :

— Tu as beau regarder autour de toi, tes compagnons ne viendront pas te délivrer.

Puis il reprenait à voix haute avec le chœur des moines :

*De profundis clamavi...*

— Tu voudrais vainement arracher les liens qui retiennent tes mains ou arracher le bâillon qui t'empêche de crier, ils ont été attachés par moi, moi, Pedralvi, que tu as arrêté, dépouillé, et que tu voulais massacrer dans les montagnes de Tolède!...

*De profundis clamavi.*

Par moi, Pedralvi, que tu as retrouvé à bord du *San-Lucar* et que tu as jeté à la mer; par moi, dont tu as assassiné le noble maître, Delascar d'Albérique.

*De profundis clamavi ad te, Domine!*

Par moi, dont tu voulais brûler vive la fiancée, Juanita, après avoir jeté aux flammes ses compagnes et nos sœurs...

*De profundis clamavi ad te, Domine!*

Ne crains rien, Juan-Baptista, la litanie de tes crimes est longue, et nous n'aurions jamais fini; heureusement, nous voici arrivés à la grande place.

Juan-Baptista fit un geste de fureur.

— Allons, reprit Pedralvi, un peu de sang-froid, et tâche de faire bien les choses; ne vois-tu pas tout ce peuple accouru pour te voir? c'est plus d'honneur que tu n'en mérites, il faut t'en rendre digne. Ne vois-tu pas, à gauche, pour toi seul, pour ton usage particulier, ce large bûcher dont la flamme se dessine déjà, brasier moins ardent que celui du couvent des Annonciades! Ne vois-tu pas, juste au-dessus du bûcher, ce gibet élevé qui avance son bras pour saisir la proie qu'il attendait depuis si longtemps? Tout cela est pour toi, Juan-Baptista! A celui qui avait commis tant de crimes, ce n'est pas trop d'une double mort!

Et Pedralvi répéta avec tous les moines, qui venaient de s'arrêter :

— *De profundis clamavi ad te, Domine!*

Malgré ce que lui avait dit son implacable ennemi, le capitaine avait toujours conservé, pendant toute la marche du cortége, l'espoir qu'une émeute ou quelque coup de main viendrait le délivrer; tout à coup il sentit ses genoux fléchir et toute sa résolution l'abandonner.

A coup sûr, Juan-Baptista n'était pas lâche, et on ne pouvait guère l'accuser d'être superstitieux, mais à la vue de ce bûcher et de cette potence, il se rappela soudain la prédiction que lui avait faite quinze

ans auparavant, à l'hôtellerie de Bon-Secours, Aben Abou Gongarello, le barbier, en lui disant :

— Tu seras pendu et brûlé!

Le capitaine baissa la tête et murmura en lui-même :

— Cette fois, je donne ma démission, le maudit Maure avait raison.

En effet, l'instant d'après, et sur un geste d'Alliaga, le fidèle Acalpuco et ses assesseurs, réunis à ceux de la ville, hissèrent aux yeux de la multitude le capitaine Juan-Baptista et une autre victime que la terreur avait déjà anéantie.

A cette reconnaissance solennelle de leurs droits et priviléges, à la vue de la justice qui leur était rendue, tous les bourgeois de Pampelune, poussèrent un long cri de joie et de triomphe. Des croisées, des balcons, du haut des toits et de la place, une multitude immense et frémissante leur répondit.

Mais une minute à peine s'était écoulée que soudain la corde fut coupée; et du haut du gibet les deux condamnés tombèrent dans le bûcher placé au-dessous d'eux, et dont les flammes dévorantes les eurent bientôt réduits en cendres.

A cet aspect, un cri d'allégresse partit à son tour des rangs de l'inquisition; des milliers de voix entonnèrent Hosanna! gloire au Seigneur!

La bannière de Saint-Dominique et la croix sainte s'élevèrent; le peuple se prosterna, et, comme la veille encore, chacun des deux partis, satisfait de sa gloire et se regardant comme victorieux, chanta un *Te Deum* en action de grâces dans la cathédrale de Pampelune.

Tandis que ces événements se passaient et que

toute la population de la ville semblait réunie et agglomérée sur un seul point, celui de la place Mayor, un carrosse bien fermé et attelé de deux bonnes mules s'avançait dans des rues presque désertes et se dirigeait vers la porte de Saragosse. Pendant qu'on les brûlait sur la grande place, Yézid et Aïxa sortaient de Pampelune. Avec eux était la pauvre Juanita.

Fernand d'Albayda les avait guidés et ne les quittait pas. Hors des portes de la ville, une escorte fidèle et nombreuse les attendait.

— Je réponds de vous maintenant, s'écria Fernand, c'est à moi seul de veiller sur vos jours. Où faut-il vous conduire?

Yézid ne connaissait qu'un seul endroit qui pût les soustraire à toutes les recherches : c'était le souterrain qui renfermait les trésors de leurs ancêtres, et il s'écria :

— Allons chez mon père!

A ce mot, Aïxa tressaillit; Yézid ressentit lui-même la douleur qu'il venait d'éveiller; il essuya une larme et dit à Fernand en se reprenant :

— Allons au Val-Parayso.

La voiture et son escorte s'élancèrent à travers les plaines de l'Aragon, et le surlendemain traversèrent les campagnes de Valence.

Les deux arrêts de la veille avaient été approuvés et signés par le monarque, auquel Alliaga les avait présentés. Il courut lui rendre compte de l'exécution et de la réussite de leurs projets.

Le roi remercia le ciel avec ferveur, et se crut lui-même sauvé du danger en apprenant la délivrance et la fuite de la duchesse de Santarem, mais sa douleur fut grande quand Alliaga lui démontra qu'en ce

moment du moins, il fallait renoncer à ses idées d'alliance; qu'aux yeux de tous la duchesse passait pour morte; qu'il ne fallait point, par une imprudence, remettre de nouveau en question la vie d'Aïxa, l'honneur et la dignité du roi, peut-être la tranquillité du royaume; qu'il fallait laisser à l'irritation des partis le loisir de s'apaiser ; qu'on pouvait tout attendre du temps , et que tel obstacle impossible à vaincre aujourd'hui pouvait plus tard s'aplanir lui-même.

— Et comment ces obstacles pourraient-ils jamais disparaître? s'écria le roi; comment oser même l'espérer? Connais-tu un moyen d'y parvenir?

— Peut-être, sire.

— Dis-moi-le donc, et laisse-moi du moins l'apercevoir en perspective.

— La duchesse est condamnée à mort; elle est condamnée par l'inquisition comme étant d'une race proscrite, et elle ne peut reparaître tant que subsistera contre elle et contre les siens un édit injuste et barbare, un édit qui fera la honte de votre règne et la ruine du royaume, vous le savez vous-même, sire.

— Oui, oui, je le comprends maintenant, dit le roi en soupirant.

— Vous auriez beau, plus tard, faire grâce à la duchesse et la rappeler en Espagne, elle n'y pourrait revenir, aux yeux de tous, que si les siens y rentraient avant elle.

— Eh bien! dit le monarque avec résolution, crois-tu possible de révoquer l'édit qui proscrit les Maures?

— Oui, sire, tout est possible avec du temps, de l'adresse et du courage; surtout quand une cause est juste et utile.

— Et tu te sentirais capable de tenter une pareille entreprise?

— Oui, sire, si Votre Majesté veut ne rien brusquer et me laisser maître du moment.

— Ecoute, dit le roi, il n'y a qu'un obstacle véritable, c'est don Juan de Ribeira, le grand inquisiteur: mais dans cette dernière affaire, où toutes les chances étaient réunies en sa faveur et où tout semblait conjuré contre nous, tu t'y es pris de manière que les événements se sont arrangés, d'eux-mêmes, comme tu l'entendais. J'ai donc confiance en toi.

Oui, poursuivit le monarque à demi-voix, j'en suis persuadé maintenant, tu as plus d'esprit que le grand inquisiteur et que le duc d'Uzède lui-même, qui aurait, hier, tout à fait perdu la tête si je ne l'avais pas soutenu et ranimé. Fais donc comme tu l'entendras, Alliaga; mais hâte-toi, et surtout si tu juges convenable que la duchesse quitte l'Espagne pour quelque temps, jure-moi que je la verrai une fois encore avant son départ.

— Je vous le promets, sire; dès demain j'irai la rejoindre pour lui parler des projets de votre Majesté et de ce qu'elle me permet de tenter pour le bonheur de nos frères.

— Va donc, lui répéta le roi; je t'attendrai à Madrid, où je vais me rendre. Je renonce à l'entrevue projetée avec la cour de France; je ne peux plus rester à Pampelune depuis que la duchesse n'y est plus.

Le lendemain on annonça le départ de la cour; nouveau sujet de surprise pour les habitants de la Navarre et pour le grand inquisiteur Ribeira, qui commençait à revenir à lui-même. Il avait retrouvé toutes

ses idées, et la première qu'il voulut mettre à exécution fut celle-ci :

— Qu'on arrête frey Luis Alliaga, qu'on le jette dans les cachots de l'inquisition et qu'on le juge, sans désemparer, comme traître, relaps et renégat.

On crut que le saint prélat n'avait pas encore toute sa tête, et on s'empressa de lui apprendre que c'était Alliaga qui était venu à son secours, qui l'avait arraché des mains des rebelles et ramené au palais, ainsi que la bannière de Saint-Dominique; que c'était lui qui, en son absence et pendant sa maladie, avait été nommé grand inquisiteur par intérim.

— Alors, s'écria-t-il furieux, tout est perdu!

— Tout est sauvé!

— Mais le peuple?...

— Est apaisé et rentré dans le devoir.

— Mais les deux condamnés?...

— Ont été exécutés et brûlés, sur la place Mayor, aux cris de joie de la multitude.

— Et Alliaga?...

— En apprenant qu'il n'y avait plus de danger et que l'on répondait de votre guérison, il s'est empressé de remettre entre vos mains le pouvoir qu'on lui avait confié et qu'il n'a gardé que vingt-quatre heures.

Don Ribeira, ne pouvant s'expliquer de pareils événements, envoya chercher en secret la comtesse d'Altamira pour connaître, par elle, la vérité; mais à sa grande surprise, impossible de découvrir la comtesse ni de savoir ce qu'elle était devenue; tous les efforts du prélat, à cet égard, furent complétement inutiles.

Une autre circonstance redoubla son dépit et manqua lui occasionner une rechute; le jour même, ayant

entendu un grand bruit dans la rue, il se fit porter près de son balcon, dont les fenêtres étaient ouvertes. C'était Alliaga qui partait par ordre du roi; il partait, environné et suivi des bénédictions de la foule, qui lui prodiguait les noms de père et de sauveur; quelques-uns venaient d'apprendre sans doute qu'il se désistait déjà du pouvoir, car ils s'écriaient :

— Vive Alliaga! Qu'il ne nous quitte pas, qu'il reste grand inquisiteur!

Ribeira les entendait, et pas une acclamation, pas un souvenir, pas un regret pour lui. Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et murmura avec douleur :

— Même en fait de sainteté, qu'est-ce donc que la popularité, ô mon Dieu!

Alliaga cependant avait peine à modérer sa joie. Ses vœux étaient comblés; il était sûr maintenant du rachat de tous les siens; il espérait bientôt leur rendre une patrie.

— O Albérique! se disait-il, toi qui m'as nommé ton fils! Yézid, Aïxa, vous tous qui m'avez reçu parmi vous comme un frère, vous reconnaîtrez que j'en étais digne, et que ma dette est payée.

Alliaga n'avait voulu se séparer ni de Pedralvi ni des fidèles compagnons qui l'avaient si courageusement servi. Loin de lui, ils pouvaient courir quelques dangers; il les avait emmenés et eux seuls composaient presque toute sa suite. Ils avaient voyagé sans attirer l'attention, évitant les grandes villes, et autant que possible ne marchant que de nuit. Aussi il était nuit close quand ils arrivèrent au Val-Parayso.

C'était aussi le soir qu'Alliaga y était entré pour la première fois; mais quelle différence! c'était alors le bruit et le mouvement d'une nombreuse famille; les

lumières brillaient aux croisées de la ferme et de la fabrique; les chiens aboyaient saluant le retour du maître ou annonçant l'arrivée du voyageur; les serviteurs allaient et venaient, ouvrant à l'étranger la porte hospitalière, ou s'empressant de le servir.

Ce soir-là tout était muet, sombre et solitaire, et le marteau retentit plus d'une fois avant qu'aucun pas se fît entendre.

— Qui va là? dit avant de tirer les verrous une voix faible et tremblante.

Pedralvi avait reconnu celle de Juanita, et il s'écria :

— Enfants d'Ismaël!

---

## L'aveu.

A ces accents Juanita poussa un cri, la porte s'ouvrit, et les serviteurs de Delascar d'Albérique se virent, encore une fois, sous ce toit protecteur et près de ce foyer qu'ils appelaient tous le foyer paternel.

Fernand n'était point au Val-Parayso; il y avait conduit le frère et la sœur et habitait non loin de là, son château d'Albayda.

Juanita prit Alliaga par la main et le mena dans la chambre d'Yézid, qui était seul. Les deux frères s'embrassèrent, et Alliaga ne voyant pas Aïxa, la demanda avec inquiétude.

— Ne crains rien, frère, je vais te mener près d'elle.

Yézid alluma alors une lampe, fit jouer le ressort secret que lui seul connaissait, et s'avança dans le souterrain.

— Vois-tu frère, dit-il à Alliaga, qui le suivait, re-

garde bien, examine bien. Peut-être nos jours sont-ils comptés, à ma sœur et à moi. Toi seul alors seras maître de ce secret, à toi seul appartiendront tous ces trésors. Tu viendras y puiser pour secourir nos frères malheureux; c'est pour cela que mon père les a amassés.

— Fernand d'Albayda connaît-il ce secret? demanda Alliaga.

— Non! toi, moi et Aïxa! pas d'autres! Parmi les Espagnols, une seule personne autrefois... c'était une femme, a appris ce secret, par moi, et elle l'a emporté avec elle!

— Elle n'est plus?

— Pour vous tous, répondit Yézid, car, pour moi, elle existe toujours!

Et s'arrêtant près du rocher où il avait autrefois cueilli un bouquet de grenade, il semblait regarder une personne invisible et présente, et ses lèvres murmurèrent un nom qu'Alliaga ne put entendre, mais qu'il devina.

Ils arrivèrent à un appartement souterrain richement décoré, celui où s'était réfugié autrefois don Juan d'Aguilar; c'était là que reposait Aïxa, si l'on pouvait appeler repos quelques instants d'un sommeil brûlant et agité.

A la vue de Piquillo, un rayon de bonheur éclaira tous ses traits. Elle venait de s'éveiller et lui tendit la main en lui disant :

— Toi encore! même à mon réveil!

— Tu rêvais donc à moi! s'écria Alliaga.

— Oui, frère! je rêvais que notre bon ange veillait sur nous, tu ne pouvais être loin! mais te voilà en réalité!... je t'aime mieux ainsi!

Et elle conservait la main d'Alliaga dans les siennes.

Il ne lui répondit pas. Il la regardait!

Au premier mouvement de plaisir causé par la vue d'Aïxa avait succédé un sentiment d'inquiétude et de crainte. L'altération de ses traits était bien plus sensible que quelques jours auparavant; et cependant elle était si belle encore!

— Tu souffres? lui dit-il.

— Non, je suis bien, dans ce moment surtout; parle-moi de toi, de ton amitié; ces paroles-là sont si douces et il y a si longtemps que je ne les ai entendues.

— J'apportais de graves nouvelles, dit Alliaga, et peut-être n'es-tu pas en état de les entendre.

— Seraient-ce quelques nouveaux tourments? dit Aïxa; ne crains rien, je suis forte! ma vie, à moi, c'est la souffrance, et je dois vivre encore, et beaucoup, je le sens! Parle, mon frère, nous t'écoutons, Yézid et moi, et puis maintenant, il n'y a pas de malheurs qui puissent nous vaincre, nous sommes trois!

Alliaga raconta alors les desseins qu'il avait formés de faire révoquer l'édit de bannissement et de rendre aux Maures d'Espagne leurs biens, leurs familles et leur patrie.

Aïxa, dont l'âme ardente se ranimait à l'idée seule d'un noble projet ou d'une pensée généreuse, Aïxa lui serra la main en répétant :

— C'est bien! frère, c'est bien!

— Mais l'exécution d'une pareille idée demandera peut-être des sacrifices.

— Nous n'hésiterons pas!

— Et si ce sacrifice dépend de toi?

— Je suis prête, répondit la jeune fille d'un ton ferme.

Alliaga, moins intrépide, sentit son courage l'abandonner. S'efforçant cependant de maîtriser son trouble, il raconta à sa sœur et à Yézid sa dernière conversation avec le roi, le pouvoir suprême et presque absolu qui lui avait été confié, et enfin quelle condition était imposée à la duchesse de Santarem.

Aïxa l'avait écouté jusqu'au bout, froide, impassible et sans manifester aucune émotion. Il semblait qu'il ne s'agissait pas d'elle.

Après un instant de silence, et comme ses deux frères attendaient en tremblant sa réponse, elle leur dit en souriant :

— Le roi m'élève dans son estime, et je l'en remercie. Il me siérait mal, lorsque par dévouement j'avais presque consenti à la honte, de refuser aujourd'hui l'honneur qu'il veut me faire, et quoi qu'il pût m'en coûter, je vous jure, mes amis, que je me soumettrais au sacrifice que vous me proposez s'il dépendait encore de moi... Mais, ajouta-t-elle en hésitant un peu, ce n'est pas à moi qu'il faudrait maintenant le demander.

— Que veux-tu dire? s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Mon cœur ni ma main ne m'appartiennent plus! je les ai donnés!

Alliaga sentit un voile épais couvrir ses yeux. Il lui sembla qu'un poignard froid et aigu lui traversait le cœur. Il crut mourir!... Et, heureux de cette idée, un sourire contracta ses traits pâles et décomposés.

Il avait éprouvé dans sa vie d'atroces souffrances; le sort lui avait réservé celle-là pour les lui faire oublier toutes. Il revint à lui, essuya la sueur froide qui coulait de son front, et voyant qu'il existait encore:

— La douleur ne tue donc pas! se dit-il en lui-même.

Il pouvait maintenant défier toutes les tortures : elle n'étaient plus rien auprès de celle-là.

— Ah! répéta-t-il d'un air calme, tu ne peux plus disposer de toi-même?

— Et qui donc a maintenant ce droit? demanda Yézid.

— Peu importe, répondit Alliaga avec la même impassibilité, Aïxa était maîtresse de se donner; c'est à nous de renoncer à nos projets, et c'est à moi de détourner le roi des siens. Notre sœur doit être libre, libre d'épouser celui qu'elle aime.

— Merci, frère, dit Aïxa en lui tendant la main, merci; mais je ne veux pas me marier et ne me marierai jamais!

— Tu n'aimes donc pas Fernand d'Albayda? s'écria Piquillo avec un accent impossible à rendre.

— Qui t'a dit son nom? lui demanda Aïxa d'un air étonné.

— Ne nous l'avais-tu pas dit tout à l'heure, à moi et à Yézid?

— Non vraiment.

— J'avais cru l'entendre... Il y a des choses qu'on n'apprend pas et que l'on sait, répondit froidement Alliaga.

— Ce que je sais, dit la jeune fille, c'est qu'il n'est permis à personne de manquer à la foi jurée. Fernand m'a offert sa main quand nous étions malheureux et proscrits; je l'ai acceptée... et maintenant il se trouve que je ne puis pas l'épouser. Non! s'écria-t-elle en levant les yeux au ciel, non, je ne le puis, c'est impossible! mais du moins je ne disposerai pas d'un

bien que je lui ai promis et qui lui appartient. Ne pouvant être à lui, je ne serai à personne, et moins encore à un roi! Fernand croirait que je le trahis par ambition :

Puis se tournant vers Alliaga.

— Pardonne-moi, mon frère, si une conduite que je ne puis encore t'expliquer renverse tous tes projets.

— Les tiens avant tout, répondit Alliaga.

— Ah! lui dit-elle en contemplant la souffrance empreinte sur tous ses traits, je te rends bien malheureux.

— Oui, d'abord! mais pas maintenant. Je suis calme, je te le jure, sœur, je suis heureux!

Alliaga disait vrai, Aïxa ne serait à personne! c'était encore un bonheur.

— Maintenant, reprit-il, que veux-tu faire? décide, nous obéirons.

Elle les regarda tous les deux et leur dit :

— J'ai une grâce à vous demander! la dernière!

— Et pourquoi la dernière? s'écria Yézid.

Elle s'arrêta avec embarras et reprit :

— Ah c'est que déjà je vous en ai tant demandé, vous avez couru pour moi tant de dangers, que j'hésite à vous exposer encore.

— Parle, dit Yézid.

Quant à Alliaga, il ne dit rien. Aïxa savait qu'il était prêt.

— Eh bien! quelque inconvénient qu'il y ait pour nous à quitter une retraite aussi sûre que celle-ci, je voudrais partir pour Grenade.

— Toi! dit Yézid étonné, et pourquoi?

— Pour voir Carmen.

— En effet, répondit Alliaga à son frère, Carmen et ses religieuses ont cherché un abri au couvent des Annonciades de Grenade; mais elle y est en sûreté, et rien ne nécessite ce prompt départ. Dans quelques jours nous verrons.

— Non, s'écria Aïxa, aujourd'hui même, je vous en conjure.

— Attendons que tu sois rétablie.

Aïxa secoua la tête d'un air de doute.

— Que tu puisses du moins supporter le voyage...

— Hâtons-nous donc! s'écria-t-elle vivement.

Ses instances furent à la fois si pressantes et si douloureuses, que ses frères, qui ne savaient rien lui refuser, disposèrent tout pour le départ, quels que fussent d'ailleurs, comme Aïxa en convenait elle-même, les dangers de ce voyage, car Aïxa et Yézid pouvaient être reconnus.

Une litière douce, commode et surtout exactement fermée, fut préparée par les soins de Pedraivi. Fernand d'Albayda se joignit à la caravane, qui s'arrêtait le jour pour se reposer et pour ne pas être vue. On ne marchait que de nuit, et ces nuits chaudes et embaumées sont plus délicieuses que le jour, sous le beau ciel et dans les belles campagnes de l'Andalousie.

A chaque instant Fernand et Yézid demandaient à la jeune fille comment elle se trouvait.

— Toujours de mieux en mieux, répondait-elle avec un doux sourire.

Et ils étaient rassurés; Alliaga seul ne l'était pas.

Plus il regardait sa sœur, et ses yeux ne la quittaient pas, et plus il lui semblait reconnaître sur tous ses traits les traces du mal terrible et lent qui avait consumé la reine.

Ainsi qu'elle, Aïxa ne souffrait pas; mais c'était la même faiblesse, la même pâleur. Rien ne pouvait rappeler la vie fugitive, qui, de jour en jour s'éteignait en elle.

Quand Fernand, quand Yézid ou Alliaga s'éloignait, une vive inquiétude se peignait dans tous ses traits; son œil les suivait comme on suit l'ami qui s'éloigne et que peut-être on ne doit plus revoir.

— Ne me quittez pas! leur disait-elle; je suis si heureuse auprès de vous! Et ce bonheur-là je n'en veux pas perdre un seul instant, j'en suis avare!

Enfin on arriva sans danger à Grenade.

---

## L'alhambra.

Palomita la mercière n'existait plus depuis longtemps; mais sa fille la sœur de lait d'Aïxa, établie par les bienfaits de la famille d'Albérique, avait épousé un des gardiens de l'Alhambra, Nicolo Matéo, Maure d'origine, et dont le père, Aben-Agile, avait combattu avec Delascar dans les Alpujarras.

L'Alhambra n'offrais pas alors l'aspect des ruines qui affligent aujourd'hui l'œil du voyageur; mais déjà cette antique demeure des rois était abandonnée et déserte. Matéo le gardien. Lolla sa femme, et quelques employées nommés par le gouverneur de Grenade occupaient seuls ces longues galeries, où souvent eux-mêmes s'effrayaient du bruit de leurs pas.

C'était à Matéo et à Lolla que Yézid avait fait demander asile.

Ceux-ci, qui lui devaient tout, s'étaient empressés

de mettre à sa disposition les trois cent soixante-cinq chambres de l'Alhambra, car on prétend que cet immense édifice avait alors autant d'appartements que de jours dans l'année; Yézid et Aïxa se trouvaient donc installés dans l'ancienne demeure des rois maures; ils étaient là plus en sûreté, et surtout plus secrètement que dans le meilleur hôtel de la ville.

Lolla avait choisi pour sa jeune maîtresse un appartement dans la tour de Comarès. D'un des balcons, l'œil découvrait toute la plaine de Grenade avec ses montagnes couvertes de neige, ses vallées ombragées et fertiles, ses tours mauresques, ses dômes gothiques, ses édifices en ruine et ses jardins en fleur.

Au pied de la tour était la cour de l'Alberça et son grand vivier, entouré de roses. Plus loin la cour des Lions avec sa fameuse fontaine et ses légères arcades. Au centre de l'édifice le petit jardin de l'Indaraxa, que ses buissons et ses arbustes faisaient paraître de loin comme une brillante émeraude.

Alliaga, plongé dans de profondes et tristes rêveries, contemplait, appuyé sur le balcon de la tour de Comarès, la dernière descendante des rois Maures venant chercher un tombeau peut-être dans le palais de ses ancêtres. Mais ces sombres idées, il ne voulait pas y croire, il les repoussait loin de lui, lorsque Carmen, prévenue en secret de l'arrivée d'Aïxa, s'élança dans l'appartement.

Aïxa lui tendit les bras; mais trop faible en ce moment pour supporter une pareille émotion, elle tomba sans connaissance, et, pendant qu'on s'empressait de la rappeler à la vie, Carmen contemplant sa sœur et le changement de ses traits, poussa un cri d'effroi. Alliaga se rapprocha d'elle et lui dit à voix basse :

— Comme la reine, n'est-ce pas? comme la reine!

— Ah! je n'osais pas le dire! s'écria Carmen tremblante.

— Et moi, j'en suis sûr, se dit Alliaga en frémissant.

— C'est pour toi que je suis venue, Carmen, lui dit Aïxa quand elle eut repris ses sens. C'est la semaine prochaine, je crois, que tu prononces tes vœux et prêtes serment comme abbesse des Annonciades?

— Oui, ma sœur.

— Aussi, tu le vois, je suis venue pour t'embrasser, pour te parler, et je n'en ai pas la force... Mais plus tard je le pourrai... Laisse-moi aujourd'hui tout entière au plaisir de te retrouver.

Pendant près d'une heure, Alliaga et Carmen prodiguèrent à Aïxa les soins les plus tendres et les plus touchants. Elle parlait à peine, mais elle les regardait et souriait.

— Nos beaux jours sont revenus, leur dit-elle, nous voici comme au temps de notre enfance; ne vous semble-t-il pas que cette porte va s'ouvrir, que don Juan d'Aguilar, ton père, va revenir?... Oui, je vais le revoir, continua-t-elle, oui... il y a si longtemps, que cela me fera bien plaisir. Ce qui me fera de la peine, c'est de vous quitter... mais il y aura un endroit plus beau encore que celui-ci, dit-elle en montrant de sa fenêtre ouverte les riches bosquets et les jardins en terrasse du Généralife... un endroit où, Maures et chrétiens nous pourrons tous nous aimer sans crime, sans remords, et toujours... *toujours!*... ce mot que répète si souvent mon frère Yézid, et qui le console...

Carmen se mit à fondre en larmes.

— Que vous ai-je dit? s'écria Aïxa en revenant à elle; pardonnez aux rêves d'une malade qui demain sera guérie... Oui, demain il n'y paraîtra plus. A demain, Carmen... je t'attends.

Quand elle le voulait son amitié avait tant de charme et de séduction qu'elle rassura Carmen et la renvoya presque contente. Elle l'avait trompée. Tournant alors ses yeux vers Alliaga, elle s'efforça aussi de lui rendre le calme.

— Non! non! s'écria-t-il en tombant à ses genoux, ce n'est pas moi que l'on abuse, Aïxa, dis-moi la vérité tout entière, tu le peux.

Et baissant la voix, il ajouta en portant la main sur son cœur :

— Si tu savais ce qui se passe là, tu verrais que je puis maintenant tout apprendre et tout souffrir.

— Eh bien! lui dit-elle, je voulais à toi et à tous les miens, vous épargner des adieux bien cruels. Prête à partir, et pour toujours, je voulais du moins vous cacher le jour et l'instant du départ. Toi seul, le sauras, Piquillo.

Puis le regardant comme au fond du cœur avec une expression de douleur, de tendresse et de compassion, elle lui dit :

— Piquillo, mon frère, toi peut-être à qui j'ai fait le plus de mal, je t'en dois récompense ; tu me fermeras les yeux comme tu as fermé ceux de la reine.

— De la reine! s'écria Piquillo épouvanté. Tu sais donc...

— Oui, répondit froidement la jeune fille, je sais le sort qui m'attend; j'en suis sûre, je n'en ai jamais douté. Te rappelles-tu ce flacon de cristal qui venait de la

comtesse d'Altamira, ce flacon que je t'ai pris et qui n'est plus sorti de mes mains?

— Eh bien? dit Alliaga en se soutenant à peine.

— Eh bien, à bord du *San-Lucar*, quand je me suis vue au pouvoir de ce Juan-Baptista et de ses compagnons, il fallait choisir entre la mort et le déshonneur... Tu aurais fait comme moi, frère, tu n'aurais pas hésité.

— Ah! noble fille! s'écria Alliaga en étendant vers elle ses mains tremblantes pour la bénir.

— Je croyais, continua-t-elle, qu'en prenant, non pas quelques gouttes, mais le flacon tout entier, l'effet de ce poison serait terrible et subit, mais non, ce jour-là tout nous trahissait, même la mort, que nous implorions, et, sans le vaisseau envoyé par toi et qui nous a délivrés, mon désespoir même eût été inutile!

— Maintenant, frère, lui dit-elle, tu sais tout; la mort vient lentement, mais elle vient, et rien ne peut m'y soustraire; tu m'aideras à l'attendre et tu garderas mon secret.

Elle lui fit signe de se taire, car d'Albayda entrait en ce moment.

Alliaga alla au-devant de Fernand et lui serra la main avec une expression que celui-ci ne put comprendre, et qu'Alliaga lui-même ne s'avouait peut-être pas. Sans doute son noble cœur s'accusait ainsi et demandait pardon à un ami d'un mouvement de haine involontaire que la pitié avait déjà réprimé. On ne peut en vouloir au malheureux, et Fernand d'Albayda l'était tant!... Il allait perdre Aïxa!

Le lendemain, Fernand se trouva seul, un instant, avec la jeune fille. Elle l'avait accueilli, le sourire sur

les lèvres, et avait elle-même amené la conversation sur les derniers événements; elle lui parlait du couvent des Annonciades et du courage qu'il avait déployé lorsqu'il avait sauvé Carmen du milieu de l'incendie. Mais vous ignorez, lui dit-elle, les scènes qui avaient précédé ce moment terrible.

Et elle lui raconta alors, avec émotion, l'instant solennel et suprême où les flammes les environnant de toutes parts, Carmen s'était jetée dans ses bras, et, prête à mourir, avait laissé échapper le secret de son cœur et son généreux dévouement.

Fernand, pâle et tremblant à ce récit, se sentait déchiré de désespoir et de remords.

— Oui, s'écria Aïxa, devinant les combats qui se livraient en lui; oui, c'est pour nous que Carmen s'est sacrifiée; c'est pour que nous fussions heureux qu'elle s'est condamnée au malheur. Dans le silence du cloître et sous le voile de l'abbesse on aime encore, et elle vous aime, Fernand, elle vous aimera toujours ! Elle en mourra, c'est là son désir, son espoir, et si don Juan d'Aguilar nous demande un jour, à vous et à moi, comment nous avons tenu nos serments, que pourrons-nous lui répondre?

— Oui, s'écria Fernand hors de lui, vous avez raison; il m'accusera de parjure! Mais puis-je dire à mon cœur de ne plus battre pour Aïxa? puis-je empêcher mon âme et mes pensées de voler vers vous? Toute l'affection et toute l'amitié si tendres que j'ai vouées à Carmen peuvent-elles se changer en amour?

— Peut-être ; elle est si digne, elle le mérite tant.

— Que voulez-vous dire? s'écria le jeune homme

avec effroi; voudriez-vous manquer vous-même à vos promesses?

— Jamais, jamais! répondit-elle, mais je ne suis qu'une pauvre Maure, et je suis superstitieuse. Cette nuit j'ai vu mon père qui me tendait les bras. S'il me rappelait à lui!...

— Ce n'est pas, ce n'est pas! vous vous abusez.

— Je l'espère, Fernand, j'espère vivre pour vous, qui m'avez tout donné et tout sacrifié. Mais cependant, continua-t-elle en levant sur lui ses grands yeux noirs si expressifs, mon père me regardait avec joie et tendresse, et je l'ai bien entendu, il a murmuré ce mot : Viens!

S'il me rappelait à lui, Fernand?

— Aïxa, je vous supplie, ne dites pas cela.

— S'il me rappelait, répéta avec force la jeune fille, m'aimerais-tu assez, Fernand, pour me donner une dernière preuve d'amour plus forte que toutes les autres? Veux-tu que je puisse me présenter devant mon père et devant Juan d'Aguilar sans crainte et sans remords? veux-tu, si je dois te quitter, que je parte heureuse... même en te quittant... le veux-tu?

Le noble Fernand d'Albayda la regarda en pâlissant; mais il rassembla tout son courage, et lui dit :

— Toi qui es mon âme et ma vie, commande, j'obéirai.

— Eh bien, si je meurs, jure-moi d'épouser Carmen.

Fernand se jeta en sanglotant à ses genoux, et lui répondit :

— Je le jure!

— Depuis ce moment, et comme si ce dernier effort eût épuisé tout son courage, Aïxa sentit la vie l'abandonner chaque jour et presque à chaque instant.

Entourée d'Yézid, de Piquillo et de Fernand, elle avait à peine la force de leur parler, elle n'avait que celle de les aimer.

Le surlendemain, Carmen vint encore la voir. C'était dans deux jours, c'est-à-dire le dimanche suivant, que la jeune fille recevait, des mains de l'archevêque de Grenade, le titre et le pouvoir d'abbesse des Annonciades.

— Déjà! s'écria Aïxa. Et elle ajouta en elle-même : J'ai bien fait de me hâter.

Puis, regardant sa sœur, elle lui dit :

— Tu n'es donc pas encore obligée avant deux jours de porter cette robe et cette guimpe qui m'affligent.

— Et pourquoi?

— Te le dirai-je! je te cherche en vain telle que tu étais autrefois. Avec ce costume et ces ornements religieux, ce n'est plus toi, ce n'est plus l'amie et la compagne de mon enfance. Ecoute, Carmen, il faut avoir quelque indulgence pour les fantaisies ou les caprices d'une pauvre malade. Sais-tu ce que je désire ardemment, ce qui me ferait un grand plaisir? ce serait de te voir encore une fois comme aux jours où, dans les jardins et les salons de don Juan d'Aguilar, nous étions habillées de même. Un seul instant encore rends-moi Carmen, rends-moi ma sœur.

Tu y consens? dit-elle en voyant la jeune fille baisser la tête en signe d'assentiment.

Un dernier éclair de joie brilla dans les yeux d'Aïxa.

— Vite! dit-elle, Juanita, Lolla, prenez mes plus fraîches, mes plus riantes parures. Autrefois, ma sœur, mes robes t'allaient si bien... Tiens, celle-ci que je préfère... ces robes blanches... ces dentelles... et ces perles. Hâtez-vous, hâtez-vous!

— Eh mais, dit Carmen avec un sourire mélancolique et pendant que ses deux femmes de chambre s'empressaient autour d'elle, on dirait d'une robe de mariée.

Contemplant Carmen avec les yeux d'une sœur, ah! mieux encore, avec l'œil d'une mère, Aïxa s'écria :

— Que tu es bien ainsi! que tu es belle! Je te revois, je te retrouve, et avec toi tout le bonheur et les rêves de ma jeunesse! Lolla, va chercher Yézid; Juanita, amène-moi Piquillo... et puis... un autre encore.

Elle ne prononça pas son nom.

— Que veux-tu faire et qu'est-ce que cela signifie? s'écria Carmen se voyant seule avec Aïxa.

— Ecoute, ma sœur, approche-toi bien de mes lèvres, car je me sens épuisée et je crains que tu puisses à peine m'entendre. J'ai un aveu à te faire. Nous étions bien à plaindre, Fernand et moi; quoiqu'il voulût m'épouser, il pensait sans cesse à toi, il t'aimait et te regrettait toujours.

— En vérité! s'écria Carmen avec un cri de joie qu'elle ne put retenir.

— Il me l'a dit, il me l'a avoué à moi-même; je ne puis donc pas en douter. Aussi, et quoiqu'il m'aimât, j'étais jalouse de toi. Oui, jalouse. Pardonne-moi, ma sœur.

Carmen lui serra la main, et dans ce moment, sans doute, les anges qui volaient autour d'elle, et qui entendirent ce pieux et sublime mensonge, s'arrêtèrent pour le pardonner et pour le bénir.

— Oui, j'étais jalouse, continua la jeune fille, et lui, bien malheureux! Nous aurions souffert tous les

deux, peut-être tous les trois, ajouta-t-elle avec un doux sourire. Par bonheur le ciel m'a exaucée, et il m'est venu en aide.

Rassemblant alors toutes ses forces, elle dit d'une voix imposante :

— Ma sœur, écoute-moi bien : je vais mourir.

Carmen poussa un cri de douleur et d'effroi.

— Les volontés des mourants sont sacrées, et ma volonté, à moi, ma volonté dernière, la voici.

En ce moment la porte s'ouvrit. Yézid, Alliaga et Fernand parurent. Ils étaient suivis de Juanita, de Pedralvi, de tous les fidèles serviteurs qui les avaient accompagnés dans la vie, et qui avaient juré de les suivre jusqu'à la tombe.

A cette vue, Aïxa parut se ranimer : il semblait que, prête à mourir, elle s'arrêtât pour regarder encore tous ceux qu'elle avait aimés.

Elle tendit la main à Yézid, et montrant Fernand et Carmen, elle s'écria :

— Piquillo! mon frère! hâte-toi de les unir, pour que j'en sois témoin!

Pour toute réponse, Piquillo se jetant à genoux près du divan où elle était étendue, et aux sanglots qui s'échappèrent de sa poitrine, on eût dit qu'elle allait se briser.

Cette volonté si ferme, cette intelligence si supérieure, ce cœur si intrépide, tout avait disparu, tout s'était anéanti dans la douleur.

Aïxa eut pitié de tant de désespoir, et comme devinant la seule consolation possible à une affliction si grande, elle se baissa vers lui et lui dit à l'oreille :

— Comme toi, Piquillo, je n'aurai appartenu qu'au ciel!

Puis elle ajouta à voix haute :

— Hâte-toi! Hâte-toi! mon père m'appelle... et la vie est prête à m'échapper.

Alliaga se releva avec majesté, et étendant les mains sur Fernand et sur Carmen, prosternés à ses pieds, il prononça les prières et les paroles sacrés, et s'écria :

— Au nom du ciel, et au nom de cet ange, je vous unis!

On entendit alors une voix mourante murmurer ces mots :

— Juan d'Aguilar, bénissez vos enfants!... et toi, mon père, reçois le tien! me voici! me voici!...

Aïxa n'était plus!

# CONCLUSION.

Le bruit de ces événements s'était répandu dans Grenade; on savait que des Maures, des proscrits s'étaient réfugiés dans l'Alhambra; dès le jour même, les issues en furent gardées par des troupes nombreuses et le gouverneur monta lui-même à la tour de Comarès.

— Que voulez-vous? lui demanda Alliaga d'un air farouche.

— Exécuter le décret de bannissement contre les Mauresques.

Alliaga lui montra du doigt Aïxa, et lui dit :

— En voici une, monseigneur, que l'édit ne peut plus atteindre. Fille de l'Alhambra, elle est morte dans le palais de ses pères. Elle est chez elle. Cette terre lui appartient : elle y reposera!

Il se fit alors connaître et parla au nom du roi.

— Quant à ceux-ci, dit-il en montrant Yézid, Pedralvi et ses compagnons, ce sont mes amis ou mes serviteurs. Ne vous en inquiétez pas, c'est moi qui en réponds.

Dès le lendemain cependant, et pour éviter que les scènes de Pampelune ne se renouvelassent à Grenade, il fut décidé que Yézid, Pedralvi et les siens partiraient au point du jour, traverseraient les Alpujarras et redescendraient vers la côte pour s'y embarquer.

— Jetant un dernier adieu à Aïxa, qu'ils confiaient à Piquillo, les exilés abandonnèrent de nouveau la terre d'Espagne, où Yézid laissait ce qu'il avait de plus précieux et de plus cher, sa sœur et Marguerite.

— A bientôt! s'écria Alliaga, bientôt mes projets seront réalisés; vous reverrez votre patrie, ou j'irai vous rejoindre sur la terre étrangère.

Au bout de quelques heures, les proscrits atteignirent le pied d'une chaîne de montagnes arides et élevées qui forment la barrière des Alpujarras. Ils s'arrêtèrent à l'endroit que l'on nomme la *cuesta de las Lacrymas,* la colline des Larmes. C'est là que le dernier roi de Grenade, l'infortuné Boabdil, s'arrêta pour regarder encore Grenade, qu'il venait de perdre à jamais.

Yézid poussa son cheval sur la cime du rocher où Boabdil exhala ses derniers regrets. Ce rocher porte encore le nom de *el ultimo suspiro del Moro,* le dernier soupir du Maure.

Yézid contempla quelques instants les riches plaines de Grenade, ce beau royaume où avaient régné ses ancêtres; le Généralie, séjour de leurs plaisirs; l'Alhambra, séjour de leur gloire... l'Alhambra, où reposait maintenant Aïxa. Tant de souvenirs et de regrets l'assaillirent à la fois, que, craignant de succomber à de pareilles émotions, il s'élança du rocher en s'écriant :

— Adieu, ma sœur! adieu, ma patrie!!

Ils redescendirent les Alpujarras, s'embarquèrent au port de Malaga, et arrivèrent en France, où ils furent généreusement accueillis.

Comblés des richesses d'Yézid, Pedralvi et Juanita

se marièrent et furent s'établir à Pau, non loin des Pyrénées, pour être plus près de l'Espagne et attendre le jour de leur rappel.

Leur oncle Gongarello, le barbier, ne tarda pas à les rejoindre; il éleva une boutique élégante, où il faisait la barbe et la conversation à tous ceux qui se rendaient en Espagne ou qui en revenaient.

Don Fernand d'Albayda n'avait plus de bonheur qu'auprès de sa femme!... Elle seule lui parlait d'Aïxa! et bientôt, amitié, souvenirs, amour, il concentra tout sur Carmen, qu'il était impossible de ne pas aimer. Leur premier enfant fut une fille; ils la nommèrent Aïxa, malgré la réclamation de leur chapelain, lequel prétendait que ce n'était pas un nom chrétien.

Le jour de la naissance de sa fille, Fernand d'Albayda avait reçu un coffre plein d'or, avec ce billet : « Pour les troupeaux envoyés par Fernand d'Albayda à ses anciens vassaux. »

Le premier jour où Carmen reparut à la cour, elle avait trouvé sur sa toilette un écrin digne d'une reine et renfermant ces deux mots :

« Diamants d'Aïxa! »

Fernand d'Albayda joua un rôle important sous le règne suivant, et arriva aux premiers emplois de la monarchie.

Alliaga, après avoir rendu les derniers devoirs à sa sœur bien-aimée, retourna à Madrid, près du roi, qu'il essaya vainement de consoler.

En traversant Alcala de Hénarès, il avait été fort étonné d'apercevoir parmi les religieux qui venaient le complimenter à son passage, le frère Escobar y Mendoza.

— Je croyais, mon père, lui dit-il, que tous ceux de votre compagnie, tous les frères du couvent de Hénarès, avaient reçu l'ordre de quitter l'Espagne?

— Sans contredit; aussi je ne fais plus partie du couvent des révérends pères jésuites.

— Alors, qu'êtes-vous donc ici!

— Recteur de l'université d'Alcala, avait répondu humblement Escobar; je me suis consacré à l'éducation de la jeunesse espagnole.

Piquillo, fidèle aux promesses faites à ses frères, ne perdait point de vue son projet. Maître du royaume, sous le nom du duc d'Uzède; plus que jamais nécessaire au roi qui le comblait de l'affection la plus tendre et la plus sincère, Alliaga n'avait à combattre que le grand inquisiteur Ribeira, aussi entêté dans sa haine que dans son fanatisme. Mais plus adroit que lui, il avait successivement gagné à sa cause tous les membres de l'inquisition, et pour la gloire et la prospérité de l'Espagne, pour l'honneur de l'humanité, le funeste édit contre les Maures allait être révoqué, lorsqu'une année après les événements dont nous venons de parler, le roi, auquel la mort d'Aïxa avait porté un coup fatal, le roi, que minait depuis ce jour une fièvre continuelle, vit hâter sa fin par un événement imprévu et bizarre, par la vapeur d'un brasier trop ardent, que les gentilshommes de la chambre n'osèrent éteindre en l'absence du grand seigneur que ce soin regardait, et, bien jeune encore, Philippe III mourut, victime de l'étiquette, le 31 mars 1621, entre les bras d'Alliaga, déplorant amèrement le passé et regrettant, pour la gloire de son règne, de n'avoir pas connu plus tôt un conseiller si habile et un ami si fidèle.

Après la mort de Philippe III, Alliaga se hâta de

quitter la cour; sa carrière politique était terminée, mais non pas la mission qu'il avait entreprise de secourir et de protéger ses frères : et les événements singuliers auxquels il se trouva mêlé sous le règne suivant nous auraient donné un instant l'idée de continuer sa vie, si, à tous les reproches qu'on est en droit d'adresser à notre héros, nos lecteurs n'ajoutaient déjà peut-être celui d'avoir trop vécu.

Quant au frère Escobar, instruisant la jeunesse espagnole et composant de beaux livres que, pendant longtemps, personne n'osa réfuter, il fut la gloire de son ordre, le plus célèbre des casuistes, forma de nombreux disciples et mourut à quatre-vingt-dix ans de dépit, en lisant un livre qu'on venait de lui envoyer de France, et qui était intitulé les : *Lettres provinciales*, par un nommé *Pascal*.

MADEMOISELLE

# DE KÉROUARE.

## PREMIÈRE PARTIE.

A six lieues de Nantes, non loin de Clisson, sur le bord de la Sèvres, s'élève à mi-côte, au milieu des bois, le château de Kérouare, un des plus poétiques débris qui couvrent à cette heure la terre de Bretagne. Incendiées par l'armée républicaine, après la bataille de Torfou, les habitations qui se groupaient autrefois au pied de la colline n'ont pas été relevées : le château seul est resté debout, pareil à un guerrier qui, ayant vu tomber autour de soi tous ses compagnons d'armes, cesse de combattre et attend gravement la mort. Cette demeure est inhabitée, mais depuis quelques années à peine, et il s'y est accompli tout récemment un drame touchant et simple.

Ce fut en 1815 que le comte de Kérouare rentra dans le domaine de ses pères. C'était un de ces vieux fidèles, dont la légitimité aura pour jamais emporté le type dans un pli de son linceul; race de preux avec laquelle menacent de s'éteindre en France la poésie du dévouement et la religion du passé. Il rentra pauvre dans son château ruiné, sans songer à demander compte de son sang et de sa fortune. Il s'oubliait, on l'oublia : l'histoire des restaurations est aussi l'histoire des grandes ingratitudes. Il importait peu d'ailleurs au comte de Kérouare, qui ne pensa pas un instant qu'on dût se souvenir de lui : noble cœur qui s'ignorait lui-même, et n'était pas plus avant dans le secret de ses sacrifices que les maîtres qu'il avait servis. Il suspendit modestement à son chevet son épée vendéenne, et se voua tout entier à l'amour de sa fille, fruit unique et tardif d'un hymen qui n'en espérait plus. Madame de Kérouare était morte en lui donnant le jour.

Marie de Kérouare grandit et s'éleva dans ce château féodal comme une fleur dans un vase gothique. Son enfance égaya le toit sombre; sa jeunesse l'embellit d'une grâce divine. Elle fut à seize ans l'orgueil et la joie de son père. On parle d'elle encore à Clisson, où elle allait entendre la messe les dimanches et les jours de fêtes. C'était une belle fille à la fois grave et souriante, qui portait sur son visage la fière dignité des Kérouare, adoucie par le suave éclat de la jeunesse. Elle tenait de sa mère une âme délicate et tendre, et de ses aïeux un caractère aventureux et chevaleresque qu'avait encore développé son éducation solitaire. Son père l'avait bercée avec de belliqueux récits; tout ce qui l'entourait l'avait entretenue de cette guerre de

Vendée, féconde en héroïsmes de tout genre; si bien que dans cette atmosphère de glorieux souvenirs, sur ce sol toujours brûlant, sous ce ciel peuplé de grandes ombres, son imagination dut naturellement s'exalter de bonne heure, et ne point s'attarder dans les sentiers battus de la réalité. C'est en effet ce qui arriva. Mais elle tempérait cette exaltation précoce par une adorable bonté. A cheval, les cheveux au vent, on eût dit une jeune guerrière; près de son père on l'eût prise pour Antigone. Son père fut, à vrai dire, la grande passion de sa trop courte vie. Elle l'aimait d'une tendresse non commune, les besoins de son cœur n'allaient pas au-delà, et lorsque M. de Grand-Lieu demanda au comte de Kérouare la main de sa fille, Marie n'avait point encore songé qu'il existât un autre amour et d'autres liens que ceux qui l'attachaient à son père.

Cependant cette union était depuis longtemps le rêve des deux familles. Le comte de Kérouare et le père de M. de Grand-Lieu avaient été frères d'armes. Rentrés en même temps dans leurs châteaux voisins, après avoir, durant près de vingt ans, partagé les mêmes dangers et combattu sous le même drapeau, ils avaient achevé de vieillir dans le doux espoir d'unir un jour leurs enfants l'un à l'autre, et lorsque M. de Grand-Lieu mourut, précédant son ami dans la tombe, ç'avaient été son dernier vœu et ses derniers adieux à son fils. Marie n'était alors qu'une enfant. Maître de sa fortune et de sa destinée, le jeune de Grand-Lieu voyagea et ne revint qu'au bout de quelques années. C'était à son retour un homme d'un extérieur froid et réservé, ce qu'on est convenu d'appeler une âme silencieuse, élégant d'ailleurs et de belles manières, un

véritable gentilhomme. Il retrouva Marie sans paraître frappé de sa grâce et de sa beauté; il revit M. de Kérouare sans rien rappeler du passé. Leurs relations semblaient devoir se borner à un échange d'exquises politesses; mais un beau jour, soit amour, soit piété filiale, soit qu'il cédât à ses propres instincts, soit qu'il crût n'obéir qu'aux derniers désirs de son père, M. de Grand-Lieu demanda la main de Marie.

M. de Grand-Lieu était jeune, noble de cœur, d'esprit et de figure; il n'y avait rien en tout ceci qui pût raisonnablement effaroucher une imagination de seize ans. Toutefois Marie s'effraya. Elle n'avait pas de répugnance à ce mariage; elle appréciait dignement les hautes qualités de M. de Grand-Lieu; mais elle ne se sentait pas irrésistiblement entraînée. Puis, elle était si jeune encore! De son côté le comte de Kérouare, bien que cette alliance comblât ses vœux les plus chers, ne s'était point habitué à l'idée de voir passer sitôt dans les bras d'un époux l'unique joie de sa vieillesse. Il fut décidé qu'on attendrait quelques années encore ; mais les paroles furent échangées, et dès lors ces deux jeunes gens purent se regarder comme fiancés. Ces dispositions ne changèrent presque rien à la nature de leurs relations. M. de Grand-Lieu, il est vrai, se montra plus assidu, mais ni plus expansif; de façon qu'au bout de six semaines, mademoiselle de Kérouare avait tout oublié, et que sa vie, un instant troublée, avait repris son cours habituel. Peut-être n'eût-il pas été impossible de saisir, sous l'apparente froideur de ce grave jeune homme, les indices certains d'une passion vraie et profonde ; mais cette aimable et charmante fille, que savait-elle de la passion et que pouvait-elle y reconnaître?

Un jour pourtant elle en eut une vague révélation. Comme ils chevauchaient dans un des sentiers verts qui longent la Sèvres nantaise, l'alezan que montait Marie s'emporta. La rivière était proche, l'animal fougueux, le danger imminent. M. de Grand-Lieu se jeta à bas de son cheval, et n'eut que le temps de recevoir Marie entre ses bras. Il était pâle, défait, sans haleine, et, le voyant ainsi, la jeune fille se prit à sourire.

— Si je m'étais tuée, comment donc seriez-vous? dit-elle.

— Je me tuerais, répondit-il froidement.

Mademoiselle de Kérouare demeura, le reste du jour, silencieuse et préoccupée. Mais cette impression s'effaça vite, et la cruelle enfant finit par en rire, tant ce mouvement passionné contrastait singulièrement avec les habitudes calmes et réservées de M. de Grand-Lieu.

Les choses en étaient là, lorsque des affaires d'intérêt amenèrent à Nantes la sœur du comte de Kérouare. Son frère ne lui avait jamais pardonné ce qu'il appelait une mésalliance, et, depuis vingt années au moins, toute relation fraternelle avait cessé d'exister entre eux. Après 1815, le vieux comte avait repoussé plus que jamais toute espèce de rapprochement avec M. Duvivier, son beau-frère, qui comptait parmi les membres les plus influents du libéralisme; et telle avait été là-dessus son inexorable rigueur, que sa fille ne s'était jamais doutée jusqu'alors qu'elle eût d'autre famille que son père. Madame Duvivier, bonne femme d'ailleurs, avait longtemps souffert de l'inflexibilité de cet orgueil breton; puis, à la longue, elle en avait pris son parti. Mais à Nantes, près de ce

frère autrefois tant aimé, près du toit héréditaire qui avait abrité leur enfance, elle sentit son cœur s'attendrir, et ses yeux se mouiller de larmes. L'air natal est puissant : il garde éternellement le parfum de nos jeunes années; c'est l'air frais et sonore du matin de la vie, et nul ne peut le respirer sans ressaisir quelque image envolée, quelque mélodie de son printemps. Quoiqu'il en soit, madame Duvivier ne put se décider à partir sans avoir fait une dernière tentative de réconciliation, elle espérait de l'influence des lieux, de l'émotion des souvenirs, surtout de l'intervention de sa nièce et de celle aussi de son fils.

Un matin donc, un jeune étranger se présenta au château de Kérouare. Il aborda le comte d'un air timide et tremblant, et, comme il ressemblait trait pour trait à la jeunesse de sa mère, le comte sentit tout d'abord son cœur troublé en le voyant. Il y eut un instant d'hésitation et de silence; puis enfin, d'une voix émue :

— Je suis le fils de votre sœur, dit le jeune homme en levant les yeux.

— Votre sœur! s'écria Marie présente à cette entrevue.

— Embrasse ta cousine, répondit brusquement M. de Kérouare, dont le cœur, lorsqu'il était fortement remué, tenait du soldat pour le moins autant que du gentilhomme.

Octave baisa respectueusement la main de la jeune fille, tout étonnée de se trouver en moins d'un instant à la tête d'une tante et d'un cousin.

— Je ne veux pas voir ta mère, ajouta M. de Kérouare d'une voix altérée. Où est-elle?

A ces mots la porte du salon s'ouvrit, et madame

Duvivier parut. Son frère lui tendit les bras, et tous deux se tinrent longtemps embrassés, tandis que les deux jeunes gens s'observaient l'un l'autre d'un air à la fois surpris et charmé.

Madame Duvivier et son fils passèrent trois mois au château. Précisément à cette époque, M. de Grand-Lieu fut obligé de s'absenter, et cette absence se prolongea au delà du terme qu'il avait lui-même assigné. Octave était ce qu'on peut appeler un charmant jeune homme, ardent, enthousiaste, tout en dehors, cœur, esprit, tête au vent, élégant, discret, déjà rompu aux façons du monde, mais naïf encore et dans sa fleur; en un mot, toutes les grâces de la jeunesse. M. de Kérouare l'eût volontiers aimé sous un autre nom; mais au fond il ne lui pardonnait pas son père. Durant les trois mois que sa sœur passa près de lui, je ne pense pas qu'il lui soit arrivé de prononcer le nom de Duvivier. Toutefois il sut s'abstenir de toute vaine récrimination, et ces trois mois de famille improvisée s'écoulèrent comme un jour enchanté; les deux vieillards mêlant leurs souvenirs, les deux enfants leurs espérances. L'heure du départ fut cruelle. M. de Kérouare et sa sœur comprirent, en se quittant, qu'ils ne devaient plus se revoir sur cette terre. Leurs adieux furent pénibles, et pourtant ils ne savaient pas tout ce que leur séparation coûtait de douleurs et de larmes.

C'est à partir de ce moment qu'un changement, insensible d'abord, s'opéra dans l'humeur et dans le caractère de mademoiselle de Kérouare. Rêveuse, distraite, inoccupée, elle devint en peu de mois sombre, bizarre, inexplicable. Elle s'observait devant son père, mais elle se cachait pour pleurer. Le retour de M. de Grand-Lieu l'irrita; sa présence lui fut importune. Il

n'y eut que sa tendresse pour son père qui demeura inaltérable. Aussi M. de Kérouare fut-il le dernier à s'apercevoir de ce changement de manières. Pour donner l'éveil à sa sollicitude, il fallut la pâleur de sa fille qu'amaigrissaient de secrets ennuis. En effet, en moins de quelques mois, Marie avait perdu le bel éclat de la jeunesse; son front se voila, ses lèvres se décolorèrent, l'azur de ses yeux se ternit. M. de Kérouare l'interrogea, mais elle répondit qu'elle était heureuse et qu'elle ignorait elle-même ce qu'il pouvait y avoir de changé dans sa vie puisqu'elle avait, comme autrefois, l'amour de son père adoré. Il est vrai, qu'en parlant ainsi, son pâle sourire se voilait de pleurs, et le vieillard sentait bien que son enfant n'était pas heureuse.

En ceci, M. de Grand-Lieu se montra d'une bonté parfaite : si Marie s'en irrita parfois, elle en parut plus souvent touchée. Plus d'une fois elle fut tentée de s'ouvrir à lui et de lui confier le mal de son âme; mais la crainte d'affliger son père refoula toujours dans son sein le secret près de s'en échapper; peut-être aussi la crainte d'offenser ce noble jeune homme dont rien n'avait pu décourager la grave sollicitude, ni les silences boudeurs, ni les caprices mutins, ni les sauvages tristesses. Ce qu'elle n'osait dire, une mère l'aurait deviné; mais les hommes, je parle des plus clairvoyants et des plus subtils, qu'entendent-ils à ces jeunes cœurs? M. de Kérouare, à force de chercher, finit par découvrir, lui, qu'il serait prudent de ne plus retarder davantage une union déjà trop différée peut-être. M. de Grand-Lieu répondit tranquillement qu'il doutait de la chose, qu'elle était cependant possible, qu'il était prêt d'ailleurs et qu'il n'avait pas de plus chère ambition.

Consultée par son père, mademoiselle de Kérouare répondit, comme toujours, qu'elle était heureuse, que rien ne pressait, qu'il conviendrait plutôt d'attendre quelques années encore, et qu'enfin elle n'avait point de hâte. Tout cela fut dit d'une voix caressante, le regard suppliant, les bras autour du cou du vieux père, le tout mêlé de tendres reproches et de plaintes presque amoureuses. — Etes-vous las de votre enfant? ma présence vous gêne-t-elle? Vous tarde-t-il à ce point de partager mon cœur et ma tendresse? suis-je donc pour vous un si cruel embarras? serait-il vrai que vous ne chérissez plus votre fille? — Et mille cajoleries d'enfant gâtée qui n'aime pas l'homme que son père veut lui faire épouser.

M. de Kérouare n'insista pas, et porta la nouvelle de sa défaite à M. de Grand-Lieu, qui, sans paraître s'en émouvoir le moins du monde, répéta avec un sang-froid britannique qu'il était prêt et n'avait pas de plus chère ambition.

Depuis le départ de leurs hôtes, Marie avait souvent parlé de sa tante, et de loin en loin d'Octave à son père. Mais au bout de quelque temps, les antipathies de M. de Kérouare, un instant assoupies, s'étaient réveillées plus vives que devant. L'opposition libérale devenait de jour en jour plus terrible et plus menaçante. Dans toutes les attaques dirigées contre le trône, M. Duvivier apparaissait toujours au premier rang, et le compte rendu de la chambre jetait M. de Kérouare dans une telle exaspération, que Marie avait pris le parti de lire en cachette le journal avant de le remettre à son père pour l'égarer quand la séance était orageuse et que le nom de son oncle y revenait par trop souvent. On devine aisément ce que la pau-

vre fille dut consommer ainsi de méchant français et de sottes harangues. Mais les grands dévouements sont les jeux de l'amour. Malheureusement le journal ne pouvait s'égarer tous les jours, et le comte, qui, de tout temps, avait regardé son château comme un des sanctuaires les plus purs de la monarchie, en arriva bientôt à ne pas se pardonner à lui-même d'avoir pu recevoir sous le toit des Kérouare le fils d'un des ennemis les plus acharnés de la royauté.

— Mais, mon père, disait parfois Marie de sa plus douce voix, ne craignez-vous pas d'être injuste envers le fils de votre sœur?

— Ventre-saint-gris! s'écriait le vieux comte, qui ne haïssait pas de jurer comme Henri IV; injuste envers ce jeune loup!

— N'est-ce pas vous, mon père, s'empressait d'ajouter Marie en s'appuyant coquettement sur l'épaule du vieillard, qui jouez ici le rôle du loup et mon cousin ne serait-il pas plutôt l'agneau se désaltérant dans le courant d'une onde pure?

Mais le vieux Kérouare n'entendait là-dessus raison ni raillerie. C'était le seul point sur lequel sa fille ne pût espérer de le fléchir, et lorsqu'elle l'essayait, il se portait bientôt à des excès de langage qui, s'ils n'eussent fait toujours pleurer Marie, l'auraient souvent fait sourire.

— Les Duvivier! s'écriait-il en froissant le journal entre ses mains et en le jetant avec colère; les Duvivier! Mais tu ne les connais pas! C'est une famille de brigands, une bande de loups-cerviers, une race de régicides. Le père de celui-ci siégeait à la Convention : il a voté la mort de Louis XVI. Lui, le Duvivier mon beau-frère, fait-il autre chose à cette heure

qu'aiguiser la hache du bourreau? Ces gens-là chassent de race; de père en fils, il leur faut une tête de roi. Je jurerais qu'il s'est trouvé en Angleterre un Duvivier pour voter la mort du roi Charles. Ce sont les Duvivier qui perdront le trône et la France.

— Mais Octave, mon père...

— C'est un louveteau qui léchera le sang qu'aura versé son père.

— Le fils de votre sœur...

— Ventre-saint-gris! elle n'est plus ma sœur. Voici plus de vingt ans qu'elle a renié les Kérouare, et, Dieu merci! les Kérouare le lui ont rendu.

— Un jeune homme si doux, mon père, et qui semblait tant vous aimer!

— Il a l'œil fauve de son père.

— Des yeux bleus comme l'azur du ciel!

— Je l'ai bien observé : j'ai découvert en lui des appétits féroces, des instincts sanguinaires!

— Octave! cet aimable jeune homme!

— C'est un Marat qui pousse! Un jour tu le verras continuer l'œuvre des Duvivier à la chambre. Eh! vive Dieu! que Sa Majesté Charles X n'entre-t-elle un beau jour dans son parlement, et ne met-elle, le fouet à la main, tous ces bavards et tous ces bandits à la porte! Le roi Louis XIV n'en agissait pas autrement.

Tout ce que disait Marie ne faisait qu'exaspérer son père, et la pauvre enfant finissait toujours par baisser humblement la tête et se retirait en pleurant.

Les appréhensions de M. de Kérouare étaient dans leur exagération, moins folles qu'on aurait pu le croire. Il arriva qu'un jour l'air retentit d'un grand coup de foudre : la terre de Vendée tressaillit, les

bois se remplirent de bruits sinistres, les épées rouillées frémirent dans leurs fourreaux. M. de Kérouare brisa la sienne : il n'avait plus de sang à donner; d'ailleurs, à la façon dont venaient de se passer les choses, il avait compris tout d'abord que la lutte était insensée, la résistance vaine, le succès impossible. On ne le vit point se mêler aux mouvements qui se firent alors : il cria silence à un reste de sang qui voulait se répandre, et, s'enfermant dans ses regrets, il se plaignit seulement à Dieu de l'avoir laissé vivre assez longtemps pour être témoin d'un si grand désastre. Ce qui restait en lui de séve et de verdeur se flétrit, comme dans les rameaux d'un arbre déraciné. En moins d'un jour, en moins d'une heure, avec la fatale nouvelle tous ces ans fondirent et posèrent sur sa blanche tête. Il tomba dans une sombre mélancolie que rien ne put distraire, pas même les caresses de sa fille, qui semblait avoir oublié ses préoccupations pour ne plus songer qu'aux nobles ennuis de son père. Mais tout fut inutile, et Marie finit par retomber elle-même dans ses rêveuses tristesses. Pendant, ce temps, M. de Grand-Lieu, qui, sous un flegme apparent, cachait une humeur belliqueuse et des opinions exaltées, allait de château en château, étudiant les esprits, encourageant les faibles, se concertant avec les forts, payant partout de son nom et de sa personne, et mettant au service de ses convictions l'ardeur de sa jeunesse et l'activité de son âme. Il n'apparaissait plus que de loin en loin à Kérouare pour y apporter des nouvelles du dehors. Marie semblait indifférente à toutes choses; son père souriait tristement à ces folies chevaleresques.

Cependant un mal inconnu consumait la jeune châ-

telaine. Depuis quelques mois surtout, ce mal faisait des progrès rapides. Un soir, à la lueur de la lampe, devant un des premiers feux de l'automne, M. de Kérouare se prit à contempler sa fille qui avait interrompu un ouvrage de tapisserie et s'était oubliée dans une méditation douloureuse. Il fut frappé de la pâleur de ses traits et de l'amaigrissement de son visage : ses joues étaient baignées de larmes qui coulaient sans effort et sans bruit.

M. de Kérouare se leva, prit entre ses mains la jeune et blonde tête, et la pressant sur son cœur?

— Tu souffres, tu pleures, qu'as-tu? s'écria-t-il.

Marie se réveilla comme d'un rêve. Elle voulut essuyer ses yeux; mais son père l'en empêcha, et la retenant sur son sein :

— Pleure et dis-moi la source de tes larmes; quelle qu'elle soit, je la tarirai, dit-il en couvrant de baisers le front de la chère éplorée.

Marie éclata en sanglots.

— O mon père, dit-elle, le secret qui me tue vous tuerait; mais dût-il seulement affliger votre cœur, j'aimerais mieux mourir que de vous le confier à ce prix.

— Il est impossible, mon enfant, dit M. de Kérouare en caressant les cheveux de Marie, que tu ne t'exagères pas la gravité de tes confidences. Ouvre-moi ton âme que tu n'aurais jamais dû me fermer. Tu n'as pas besoin de pardon; mais s'il en était autrement, il n'est rien que mon amour ne puisse pardonner.

Marie s'arracha des bras qui l'étreignaient, et, se laissant glisser aux genoux du vieillard, elle lui prit les mains et les arrosa longtemps de larmes et de baisers.

Elle resta longtemps ainsi; puis enfin, faisant un effort sur elle-même :

— Mon père, vous le voulez? dit-elle. Eh bien!... eh bien! mon père, je n'aime pas M. de Grand-Lieu. Lorsque je vous laissai engager votre parole et la mienne, je croyais, je pensais que je pourrais l'aimer un jour. Alors cela me semblait facile; il me semblait que mes inclinations ne pouvaient aller longtemps à l'encontre de vos désirs. Pardonnez-moi : je me trompais. J'ai bien essayé, j'ai bien longtemps prié mon cœur, bien longtemps je l'ai tourmenté; j'ai bien souffert, j'ai bien attendu, mais vainement : et je sens, hélas! qu'il faut renoncer à la tâche. Cependant l'époque de ce mariage approche, et voilà, mon père, ce qui tue votre enfant.

M. de Kérouare demeura silencieux, le front chargé de nuages sombres.

— Ma fille, dit-il enfin d'une voix lente et grave, es-tu sûre de ne pas aimer monsieur de Grand-Lieu?

— Oh! oui, mon père, s'écria-t-elle.

— Es-tu sûre de ne pouvoir jamais l'aimer? Ce mariage révolte-t-il tes goûts et tes instincts? Est-ce là ce qui tue ma fille bien-aimée?

— Oui, mon père, murmura-t-elle.

Après un nouveau silence plus long encore que le premier :

— Ma fille, dit M. de Kérouare en se levant, je vais, en vue de votre bonheur, faire ce que je n'aurais jamais fait pour éviter la mort aux jours où j'aimais la vie, aux meilleurs jours de ma jeunesse. Que les Kérouare me pardonnent de faillir ainsi à leur antique loyauté! Pour vous, ma fille, je vais redemander à un homme de cœur la parole que vous et moi lui avons librement donnée.

Marie embrassait les genoux de son père.

— O mon père! s'écria-t-elle, si vous croyez notre foi à ce point engagée, laissez le sacrifice s'accomplir.

M. de Kérouare se dégagea doucement des étreintes de sa fille, et se disposa sur-le-champ à écrire à M. de Grand-Lieu.

Marie ne put réprimer un mouvement de joie et de délivrance; elle n'avait dit que la moitié de son secret, mais désormais elle était libre et l'avenir lui appartenait.

M. de Kérouare s'était assis devant une table, et la plume tremblait dans sa main.

— C'était mon dernier rêve, mon dernier espoir, dit-il d'une voix étouffée. O mon enfant! quand je ne vivrai plus, et ce sera bientôt, ma fille, n'oubliez pas à quel point vous aima votre père; rappelez-vous que vous m'avez été plus chère que l'honneur, et que la voix de votre douleur m'a commandé plus impérieusement que celle de ma conscience.

A ces chers accents, mademoiselle de Kérouare sentit son âme éperdue.

— Laissez-moi mourir! s'écria-t-elle.

Le vieillard la repoussa avec bonté.

Mais comme il allait écrire, le galop d'un cheval s'arrêta devant le château, et presque au même instant M. de Grand-Lieu entra dans le salon. Il était plus pâle et plus grave que d'ordinaire.

---

# DEUXIÈME PARTIE.

M. de Kérouare et sa fille, en voyant entrer M. de Grand-Lieu, pressentirent un grand malheur, quelque chose d'irréparable. Tous deux s'étaient levés pour le recevoir; d'un geste silencieux M. de Grand-Lieu les pria de s'asseoir, et, après avoir pris place vis-à-vis d'eux :

— Monsieur le comte, dit-il d'une voix émue, je viens vous rendre votre parole; mademoiselle, vous êtes libre, ajouta-t-il en s'adressant à Marie.

L'orgueil blessé étouffa d'abord chez le vieux gentilhomme la joie qu'il aurait dû ressentir de cette déclaration inespérée; Marie remercia Dieu dans son cœur.

— Ne m'interrompez pas, reprit aussitôt M. de Grand-Lieu. Mademoiselle, je vous aime, et Dieu m'est témoin qu'à cette heure encore je payerais de mon sang la suprême félicité d'unir mon existence à la vôtre. Je vous aime, monsieur le comte, je vous aime, je vous vénère, et n'ai point cessé d'apprécier l'honneur de votre alliance. Cette alliance était le rêve de mon père; il s'endormit dans cet espoir, et cet espoir qu'il me transmit fut mon plus précieux héritage. Je dois y renoncer. Lorsque je demandai la main de mademoiselle de Kérouare, tout me souriait; il me semblait alors qu'en échange du bonheur que je sollicitais, j'avais de mon côté quelque bonheur à donner, humble sans doute et bien modeste, mais

enfin je pouvais, sinon sans présomption, du moins sans trop d'égoïsme, offrir à une âme généreuse le partage de ma destinée. Il m'était doux d'entrevoir que ma fortune s'anoblirait encore en relevant, et que vous pourriez, monsieur le comte, vous reposer sur moi de vos préoccupations les plus chères. Il m'était doux aussi, mademoiselle, de penser qu'à force de soins, de tendresse et de sollicitude, je pourrais vous faire une vie qui ne fût pas trop indigne de votre nom, de votre grâce et de votre beauté. Il n'y faut plus songer; désormais je n'ai plus rien que mon amour. La meilleure partie de cette fortune que j'étais heureux de mettre à vos pieds vient d'être engloutie dans un abîme; j'en ai reçu ce matin la nouvelle. Les haines politiques me poursuivent; déjà je suis en butte à de lâches vengeances. A l'heure où je vous parle, les bois de Grand-Lieu sont en flammes. Qui sait s'il restera demain pierre sur pierre du château de mes aïeux? Pauvre, proscrit, rebelle, sans asile, je ne traîne plus après moi qu'une destinée maudite. Reprenez donc, ami de mon père, la parole que vous m'aviez donnée; soyez libre, vous, qu'il me fut permis d'appeler la fiancée de mon cœur. Il ne m'appartient pas de vous entraîner dans ma ruine.

M. de Kérouare et Marie demeurèrent attérés sous le coup de ces terribles paroles. La foudre, en tombant à leurs pieds, les eût frappés l'un et l'autre de moins de stupeur et de moins d'épouvante. Avant l'arrivée de M. de Grand-Lieu, tous deux pouvaient encore dégager leur foi sans faillir rigoureusement à l'honneur. Mais le pouvaient-ils à cette heure? pouvaient-ils reprendre sans honte la parole que M. de Grand-Lieu offrait de leur rendre avec tant de géné-

rosité? Nul ne saurait dire, Dieu seul pût savoir ce qui se passa en cet instant dans le cœur du dernier des Kérouare. Il s'agissait de choisir entre le malheur de sa fille et le déshonneur de son nom; il n'était pas d'autre alternative. Ce fut alors que Marie se leva, digne enfant de sa noble race.

— Monsieur de Grand-Lieu, dit-elle d'une voix haute et ferme, s'il ne vous appartient pas de nous entraîner dans votre ruine, il nous appartient, à nous, de vous y suivre. Votre pauvreté nous est plus chère que votre fortune. Tant que le château sera debout, vous ne manquerez pas d'asile, et, s'il est vrai que vous m'aimez, voilà ma main, monsieur, elle est à vous.

A ces mots mademoiselle de Kérouare tendit sa main, qui ne tremblait pas.

— Bien, mon sang! bien, ma fille! s'écria le vieux comte éperdu. Viens dans mes bras, héroïque enfant; viens sur mon cœur, orgueil de ma vieillesse!

Et il pressait sur son sein les deux jeunes gens qu'il avait réunis dans une même étreinte.

Durant toute cette scène, mademoiselle de Kérouare demeura à la hauteur de son sacrifice. Elle imposa silence aux scrupules de M. de Grand-Lieu et fixa elle-même, dans un temps rapproché, l'époque de leur mariage. Le comte de Kérouare savait bien ce qu'il en coûtait; mais il acceptait l'immolation de son enfant avec l'inflexible égoïsme de l'honneur, le plus dur, le plus inexorable de tous les égoïsmes. D'ailleurs, le vieux gentilhomme était loin de penser que sa fille dût en mourir. Il ne croyait pas aux antipathies invincibles, et jugeant M. de Grand-Lieu très-digne en tout point d'être aimé, il se disait

que nécessairement Marie l'aimerait à la longue. Et en effet, pour M. de Kérouare, qui n'avait pas un instant soupçonné que le cœur de Marie pût ne pas être libre, qu'était-ce après tout que ce grand dévouement? M. de Grand-Lieu était jeune, d'une beauté mâle et fière, brave comme l'épée de son père; Marie se consolerait bien vite. M. de Grand-Lieu ne se retira que fort avant dans la nuit. Restée seule avec le comte, la jeune fille ne laissa rien paraître de l'état de son âme. Elle rassura le vieillard sur l'étendue de son sacrifice, et ne se sépara de lui qu'avec le sourire sur les lèvres. Comme la victime antique, pour marcher à l'hôtel, elle se couronnait de fleurs. Mais lorsqu'elle ne se sentit plus soutenue par l'exaltation du moment, ni contenue par la présence de son père, une fois seule dans sa chambre, face à face avec la réalité, son désespoir éclata, et son cœur, libre enfin, s'épancha en ruisseaux de larmes.

— O mon père! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, sommes-nous quittes enfin? Vous m'aviez offert le sacrifice de votre honneur; je vous immole, moi, mon honneur, mon amour et ma vie. Votre fille a-t-elle assez fait pour l'orgueil de votre nom? Suis-je assez frappée et assez misérable? êtes-vous satisfait, mon père?

Elle marchait dans sa chambre d'un air égaré, les cheveux en désordre, se frappant la poitrine et se tordant les bras avec rage. Elle aimait, la malheureuse! Elle portait depuis trois ans dans son sein un amour silencieux et profond : elle aimait son cousin Octave. Il avait fallu toute l'inexpérience de M. de Kérouare dans les choses de la passion pour ne pas prévoir, durant le séjour de madame Duvivier au

château, que ces deux belles jeunesses seraient irrésistiblement entraînées l'une vers l'autre. Durant trois mois ces deux enfants s'étaient vus en toute liberté et en toute innocence, dans les bois, dans les champs, sur les bords de la Sèvres, par toutes les lunes et par tous les soleils. Ils avaient les mêmes ardeurs, les mêmes admirations naïves. La même grâce embellissait leurs personnes et leurs discours. Les mêmes goûts, les mêmes sympathies les unissaient par des liens invincibles. Pour les rapprocher fatalement, il eût suffi d'ailleurs de la division de leurs pères. N'est-ce pas toujours les Capulets et les Montaigus qui font les Roméos et les Juliettes? L'amour naît de l'obstacle. Fiancée à son cousin Octave, peut-être Marie eût-elle aimé M. de Grand-Lieu.

Octave et Marie s'étaient aimés, ainsi qu'il arrive à cet âge, sans le savoir, sans se le dire, et leur amour qui s'ignorait n'avait éclaté que dans la douleur du départ. A l'heure de la séparation, ils avaient compris qu'ils s'aimaient aux déchirements de leur cœur, et, près de se quitter, tous deux s'étaient avoué l'un à l'autre ce que peut-être chacun d'eux ne s'était pas encore dit à soi-même. Que de larmes versées alors, que de regrets et d'espérances, que de promesses échangées sous les ombrages de Kérouare! Ce fut par une soirée sereine, par une douce soirée d'automne : les étoiles brillaient au ciel, la lune se levait derrière les grands arbres, la Sèvres déroulait ses flots argentés à leurs pieds. Octave devait partir le lendemain : c'était leur premier soir d'amour, hélas! et le dernier peut-être. Enivrement des premiers aveux, chastes délices, fusion des jeunes âmes, qui pourra vous peindre jamais! A la face des cieux étoilés, ils

se jurèrent des amours sans fin et des tendresses éternelles. En cette heure de sainte ivresse, Marie avait tout oublié, sa foi donnée et sa main promise. Elle jura de se garder pour Octave, Octave de revenir bientôt demander Marie pour épouse à son père, et tous deux prirent à témoin les bois, le ciel, les eaux murmurantes, et toute cette belle nature qui venait d'écouter leurs serments.

Il est aisé de s'expliquer à présent ce qui se passa dans le cœur de mademoiselle de Kérouare après le départ du jeune Duvivier. Que devint l'amour d'Octave? Peut-être le saurons-nous plus tard. Celui de Marie grandit et s'exalta dans la lutte avec l'impossible. La solitude des bois, le silence des champs, la continuelle contemplation de la nature, contribuèrent à le développer. La présence de M. de Grand-Lieu et l'absence d'Octave achevèrent de lui donner tous les caractères de la passion. L'absence est poétique; c'est une invisible fée qui pare à toute heure l'être aimé des plus brillantes fleurs de l'imagination. La prédilection de M. de Kérouare pour M. de Grand-Lieu et sa haine des Duvivier ne firent qu'embellir dans l'âme de Marie l'image de son cousin. Octave eut le beau rôle, le rôle d'exilé, de proscrit, de banni. Ce fut tout un poëme qui se chanta dans le cœur de la jeune fille. Cependant les jours et les mois s'écoulaient, et Octave ne venait pas; mais Marie conservait bonne confiance et bon espoir. Ignorante de toutes choses, elle ne savait rien du monde et de la vie; elle avait toute la candeur, toute la foi robuste du jeune âge. Il ne lui arriva pas une fois de douter de la tendresse de l'absent. Son amour lui répondait de celui d'Octave. Au lieu de s'affaiblir, ce sentiment prit de

jour en jour un caractère plus grave et plus sérieux. Ce n'avait été d'abord qu'un arbuste odorant et gracieux : ce devint un arbre vigoureux et robuste, au feuillage touffu, aux racines vives et profondes. Et cependant les années s'écoulaient; Octave ne venait pas. Mais Marie l'attendait, sans l'accuser et sans se plaindre. Il y avait même, dans cette héroïque attente, quelque chose qui ne déplaisait pas à ses instincts chevaleresques. Là n'était donc pas le mal de son âme, mais dans la persistance de M. de Grand-Lieu et dans la lutte ouverte qu'elle aurait à soutenir un jour contre son père, si tendrement aimé. C'était là le chagrin de sa vie, la cause de ses dévorantes tristesses; mais au milieu des ennuis qui la consumaient, son cœur était demeuré ferme et son amour inébranlable. Elle espérait aussi que, l'heure venue, M. de Kérouare ne se montrerait pas plus rebelle au bonheur de sa fille qu'il ne l'avait été à la tendresse de sa sœur, et qu'elle saurait bien à son tour attendrir et fléchir ce fier esprit, sur lequel elle avait régné jusqu'alors en souveraine et même en despote. Quant à M. de Grand-Lieu, il était si froid et si calme, que sa passion n'inquiétait guère mademoiselle de Kérouare; elle avait fini par se dire qu'il lui serait toujours facile de l'amener sans trop d'efforts à renoncer à ses prétentions. Toutefois, un jour vint où Marie sentit en elle la confiance s'abattre et le courage chanceler. Ce fut après la révolution de juillet. A partir de cette époque, la haine que M. de Kérouare portait aux Duvivier ne connut plus de bornes ni de mesure, et dès lors il n'avait plus même été permis de prononcer au château le nom d'Octave et de sa mère. M. de Kérouare paraissait convaincu que c'étaient les Du-

vivier père et fils qui à eux seuls, avaient fait les barricades, massacré la garde royale, pris les Tuileries, et envoyé les Bourbons de la branche aînée dans l'exil. D'une autre part le vieillard, qui commençait à fléchir sous le poids des ans, pressait le mariage de sa fille. M. de Grand-Lieu répondait toujours qu'il était prêt; Octave ne venait pas, et il semblait à Marie qu'elle n'avait plus qu'à mourir. Un soir pourtant, un soir, à la voix émue de son père, elle vit un instant s'éclairer sa nuit sombre; un instant les portes de l'avenir s'ouvrirent à demi devant elle, un instant son âme affaissée se releva et battit des ailes. Mais aussi, en moins d'un instant, le rayon s'éteignit, les portes d'airain se refermèrent et l'âme retomba sur elle-même pour ne plus se relever jamais.

Tel était donc l'amour, tel était le rêve et l'espoir que Marie venait d'immoler à l'orgueil de son père, et aussi, nous devons le dire, à un sentiment d'honneur et de loyauté personnelle que son père lui avait transmis avec le sang des Kérouare. Elle ne démentait pas une race de preux; elle en avait comme son père, l'orgueil exagéré peut-être, et lorsqu'elle avait tendu sa main à M. de Grand-Lieu, elle n'avait fait que céder à l'impulsion de son sang, à l'ordre de son propre cœur, enfin à ce besoin d'égoïsme et de dévouement qui, de tout temps, avait tourmenté son inquiète jeunesse. D'ailleurs, en cette circonstance, quelle âme un peu haut placée eût osé agir autrement? M. de Kérouare et sa fille s'étaient vus pris à l'improviste comme dans un réseau de fer; la brusque déclaration de M. de Grand-Lieu avait rivé leur foi et scellé leur parole. Pouvaient-ils sans honte repousser la ruine de ce noble jeune homme, après avoir accepté sa

fortune? On se retire aisément de la prospérité, mais non pas du malheur.

Mademoiselle de Kérouare passa cette nuit dans les pleurs et dans les sanglots, se tordant sur son lit, appelant Octave et demandant si Dieu permettrait un si grand désastre. Ce fut une cruelle nuit. Mais le lendemain, plus forte que sa douleur, Marie se présenta à son père résignée, souriante, presque sereine, et dès lors ses lèvres ne laissèrent pas échapper une plainte, ni ses yeux une larme. Elle assista de sang-froid aux préparatifs de son mariage; elle hâta elle-même les apprêts du sacrifice. Le jour fatal arriva vite. La veille, mademoiselle de Kérouare écrivit à son cousin. Il est aisé d'imaginer ce que dut être cette lettre, long cri d'amour, de remords et de désespoir. Durant quatre pages, aux genoux d'Octave, lui baisant les mains et les pieds, Marie supplia son jeune amant de pardonner à la malheureuse infidèle. « Ne m'accusez pas, écrivait-elle en terminant; soyez fort, soyez généreux; que votre douleur épargne la mienne, et que cette infortunée puisse mourir sans emporter votre malédiction avec elle! » Ce devoir accompli, la victime fut tout à fait calme, et le lendemain le lever du jour ne la vit ni trembler ni pâlir. C'était le jour de son mariage.

Dans la matinée M. de Grand-Lieu se présenta dans la chambre de mademoiselle de Kérouare, grave et froid comme de coutume. L'orsqu'il fut seul avec Marie :

— Mademoiselle, lui dit-il, êtes-vous sûre de n'avoir pas obéi seulement à un élan généreux de votre âme? Etes-vous sûre que ma destinée ne répugne pas à la vôtre? N'abusé-je pas, à mon insu, d'un mouve-

ment d'exaltation et d'enthousiasme que j'aurais fait naître sans le chercher, sans le vouloir? N'ai-je pas surpris votre assentiment? Pensez-vous n'être pas enchaînée à cette heure par quelque mauvaise honte? Dites, Marie, il est temps encore. Vous m'êtes plus chère que la vie, mais je ne voudrais pas d'un bonheur qui dût vous coûter une larme.

Il y eut dans la voix de M. de Grand-Lieu et dans son regard, tandis qu'il parlait, une expression de tendresse et d'humilité qui touchèrent mademoiselle de Kérouare.

— Monsieur de Grand-Lieu, répondit-elle, depuis le soir où je vous ai tendu la main, avez-vous surpris un regret dans mon cœur, un reproche sur mon visage? Prenez-la, cette main qui vous appartient, et dites si vous la sentez hésiter et trembler dans la vôtre?

— M. de Grand-Lieu porta à ses lèvres les doigts de la jeune fille, et se retira aussi paisible dans sa joie que Marie dans son désespoir.

Le mariage eut lieu à Clisson, et la cérémonie religieuse dans le château de Kérouare. Ce fut un beau jour pour le jeune époux, le dernier jour de son bonheur!

---

# TROISIÈME PARTIE.

Durant ce jour, mademoiselle de Kérouare n'avait pas un instant faibli, si bien que, la voyant ainsi, froide et sérieuse, mais calme et sereine, M. de Grand-Lieu ne put se douter du sacrifice qui s'accomplissait, et

dans lequel il jouait à son insu le rôle de bourreau. De son côté M. de Kérouare se sentit tout à fait rassuré sur l'avenir de sa fille, et, en présence d'une résignation si facile, c'est à peine s'il plaignit l'héroïque enfant. Toutefois, au retour de Clisson, le mariage accompli, il la prit entre ses bras et la tint longtemps embrassée.

— Ton vieux père te bénit, dit-il d'une voix attendrie; nous te bénissons tous, ajouta-t-il en levant les yeux vers les portraits des Kérouare qui tapissaient les lambris du salon.

Marie étouffa ses sanglots et pressa son cœur à deux mains pour l'empêcher d'éclater. L'ivresse de la douleur la soutint jusqu'au bout. Mais le soir, lorsque tout fut dit, lorsqu'elle sortit de la chapelle, épouse devant Dieu et devant les hommes, il se fit autour d'elle comme un de ces grands coups de vent qui dégagent parfois, dans les jours de tempête, les horizons submergés par la brune. Sa destinée lui apparut à découvert, sombre, terrible, irrévocable; l'ivresse qui l'avait soutenue s'abattit, et la réalité l'étreignit de sa main de fer.

La soirée était peu avancée, mais déjà la nuit descendait des coteaux dans la plaine. On touchait aux derniers beaux jours de l'automne. Oppressée et n'en pouvant plus, Marie s'échappa du salon où étaient réunis son père, son époux et les invités peu nombreux. Elle se réfugia d'abord dans sa chambre; mais, prise aussitôt d'un invincible sentiment de terreur, elle s'enfuit avec épouvante. Elle étouffait, elle avait besoin d'air, de mouvement, de solitude et de silence. Il faisait nuit sombre; elle sortit du château sans être aperçue, et, sans s'en apercevoir elle-même, elle ar-

riva bientôt sur le bord de la Sèvres. Où allait-elle? L'infortunée ne le savait pas. Elle marchait d'un pas rapide, nu tête, les cheveux en désordre, meurtrissant ses pieds aux cailloux des sentiers, déchirant sa robe aux buissons, pâle, égarée, mêlant ses cris aux plaintes du vent. Elle passait comme une ombre éplorée à travers les bois. Elle allait, harcelée par son cœur, comme une biche par une meute. Soudain elle s'arrêta. La rivière coulait devant elle; les étoiles brillaient au ciel, la lune se levait derrière les grands chênes. Marie reconnut l'endroit où, par une soirée pareille, par une douce soirée d'automne, elle avait échangé son amour et sa foi contre l'amour et la la foi d'Octave. Elle se laissa tomber sur le gazon de rive et s'y débattit longtemps dans l'agonie du désespoir. Tout lui semblait prendre une voix pour l'accuser et la maudire; dans le bruit de l'eau, dans les soupirs du vent, elle entendait la voix d'Octave qui lui rappelait leurs serments. — Grâce! pardonne-moi! s'écriait-elle. Elle s'arracha de ces lieux; mais partout sur son passage, les rameaux qu'agitait la brise lui murmuraient les noms d'infidèle et de parjure. A chaque détour de haie, il lui semblait voir le fantôme irrité de son amant. Cette vallée, ces bois, ces collines n'avaient pas un coin qui ne fût plein du souvenir toujours adoré. Partout ce souvenir se dressa devant elle comme un spectre menaçant. Elle allait, se frappant le front et la poitrine, s'accusant elle-même et joignant ses imprécations à celles que lui jetait la nature entière. — Ah! pleure, malheureuse, pleure! s'écriait-elle; pleure, et ne demande point de pardon! Pleure, et ne cherche plus à t'absoudre par la grandeur de ton sacrifice! pleure, parjure! pleure, infidèle!

Et ses pleurs coulaient en effet. Elle ne savait pas, elle ne comprenait plus comment elle avait pu se résigner et se soumettre. Il y avait des instants où elle s'arrêtait brusquement et se demandait si tout cela n'était pas un rêve. Parfois elle portait les mains à son visage pour se convaincre qu'elle ne dormait pas; elle se regardait curieusement pour s'assurer que c'était bien elle; puis, en reconnaissant sa robe de mariée, elle poussait un cri et reprenait sa course haletante. Mille projets confus se croisaient dans son cerveau malade. Parfois elle voulait aller se jeter aux genoux de son mari, lui tout avouer, et mourir à ses pieds. Alors elle se rapprochait de Kérouare; mais, aussitôt qu'elle en apercevait de loin les tourelles que blanchissait la lune, elle s'enfuyait dans les bois comme une gazelle effarée. Elle finit par arriver à un état d'exaltation difficile à décrire. Plus d'une fois elle se sentit fatalement attirée par le bruit des écluses; plus d'une fois elle regarda d'un œil avide l'eau qui étincelait à travers le feuillage.

Cependant, au château, on commençait à s'inquiéter de cette disparition et de cette longue absence. Les invités s'étaient retirés. M. de Kérouare et M. de Grand-Lieu restaient seuls. Ils s'étonnèrent d'abord, puis ils s'alarmèrent. On chercha vainement Marie dans le château et aux alentours; personne ne l'avait vue sortir. On l'appela à plusieurs reprises du haut de la terrasse : aucune voix ne répondit. On s'informa dans le voisinage; nul ne l'avait aperçue. Ce devint bientôt une horrible angoisse. M. de Grand-Lieu était pâle et muet, M. de Kérouare assailli par des pressentiments sinistres. Après une heure de vaine attente, le jeune homme fit seller un cheval et partit pour bat-

tre les environs. Plusieurs serviteurs l'imitèrent. Le vieux Kérouare demeura seul, en proie à une anxiété qu'il est aisé d'imaginer. Au bout de deux heures, les serviteurs rentrèrent au château; aucun d'eux n'avait trouvé les traces de leur jeune maîtresse. La consternation était sur tous les visages. de M. Grand-Lieu revint le dernier, plus sombre, plus silencieux qu'au départ. M. de Kérouare, en le voyant, cacha sa tête entre ses mains et se prit à pleurer comme s'il avait perdu tout espoir. Pendant qu'il pleurait, M. de Grand-Lieu se promenait à grands pas dans le salon, les bras croisés sur sa poitrine; la contraction de ses traits révélait seule tout ce qui s'agitait dans son âme.

— Monsieur le comte, dit-il enfin en s'arrêtant devant le vieillard, ne sauriez-vous rien présumer de ce qui se passe? Vous connaissez le cœur de votre fille mieux que je ne le connais moi-même N'avez-vous jamais rien vu, rien surpris dans ce jeune cœur, qui puisse nous aider? Voyez, monsieur, interrogez scrupuleusement vos souvenirs : il y va de notre destinée à tous.

Et comme M. de Kérouare ne répondait pas :

— Eh bien! donc, monsieur le comte, ajouta M. de Grand-Lieu, préparons nos forces et notre courage, car je sens, je sens là qu'il s'accomplit un affreux malheur.

M. de Grand-Lieu avait laissé son cheval sellé et bridé à la porte, il se disposa à repartir. Mais auparavant il voulut visiter la chambre de Marie, et s'assurer qu'il ne s'y trouvait rien qui pût le mettre sur la voie. Rien, nul indice! il se jeta dans un fauteuil et prêta l'oreille aux bruits de la nuit. En cet instant,

une heure du matin sonna à l'église de Clisson. Le jeune homme tressaillit et se leva épouvanté, comme s'il venait d'entendre la première note du glas de la mort. Une sueur froide mouillait son front, et son cœur battait à coups redoublés. Il allait sortir, quand soudain il crut entendre, dans le silence de la campagne, des cris plaintifs et éloignés. Il se précipita à la fenêtre, se pencha sur le balcon, et il écouta. C'étaient les courlis qui vagissaient entre les roseaux des étangs. Il écouta longtemps : il n'entendit que le gazouillement lointain des écluses, le bruissement des feuilles jaunies que détachait le vent, le chant funèbre des orfraies qui battaient l'air de leurs ailes cotonneuses. On entendait aussi les aboiements des chiens, qui à de longs intervalles s'appelaient et se répondaient dans l'ombre. A tous ces bruits, à toutes ces rumeurs, M. de Grand-Lieu sentait son sang se glacer dans ses veines et son cœur mourir dans sa poitrine. Il s'arracha de la fenêtre; mais, à peine retourné, il poussa un grand cri : Marie de Kérouare, madame de Grand-Lieu, était debout vis-à-vis de lui.

Il tendit ses mains tremblantes vers la pâle apparition.

— Marie, est-ce vous? s'écria-t-il.

Elle se tenait immobile, le front illuminé par la fièvre, les yeux brillants d'un funeste éclat. Ses pieds étaient déchirés, ses vêtements en lambeaux, son visage et ses mains ensanglantés. Ses cheveux, mouillés par la rosée, pendaient le long de ses joues et sur ses épaules.

— C'est moi, dit-elle, monsieur de Grand-Lieu, ne perdons pas de temps : allez rassurer mon père et nos serviteurs. Personne ne m'a vue rentrer; il est con-

venable que personne ne puisse me voir en cet état. Vous direz à mon père ce que vous voudrez, ce qu'il vous plaira, ce qui vous passera par la tête : pourvu que mon père soit rassuré et qu'il croie sa fille heureuse, tout sera bien. Allez, monsieur, et faites vite; je vous attends.

Sa voix était brève, saccadée, impérieuse.

M. de Grand-Lieu sortit sans répliquer une parole.

Aussitôt qu'il fut rentré, Marie ferma la porte avec précipitation, en ôta la clé, puis, se jetant aux genoux de son mari :

— Monsieur, tuez-moi! s'écria-t-elle.

M. de Grand-Lieu essaya de la relever; mais elle s'attachait comme un liane à ses genoux.

— Tuez-moi ! répéta-t-elle ; c'est là, c'est à vos pieds que je veux et que je dois mourir.

— Qu'avez-vous? dit M. de Grand-Lieu; quelle douleur vous trouble et vous égare?

— Je vous dis, répéta-t-elle encore (cette fois avec un horrible sang-froid) je vous dis que vous n'avez qu'à me tuer. C'est votre droit, c'est mon désir, c'est le seul moyen d'en finir.

— Relevez-vous, dit le genti homme : quelques révélations que vous ayez à me faire, votre place n'est pas à mes genoux. Calmez-vous; quoi que vous puissiez dire, je crois pouvoir vous promettre d'avance l'appui d'une âme honnête et l'assistance d'un noble cœur.

A ces mots l'exaltation de Marie s'abattit en une pluie de larmes. M. de Grand-Lieu s'était assis. Malgré ses efforts pour la relever, la jeune fille demeura devant lui agenouillée, dans l'attitude d'une Madeleine éplorée.

Elle pleura longtemps en silence.

Silencieux comme elle, M. de Grand-Lieu la contemplait avec une ineffable expression de tristesse et d'inquiétude.

Enfin, d'une voix entrecoupée de sanglots :

— M. de Grand-Lieu, je vais tout vous dire. Vous me tuerez après, car il faudra toujours en venir là. Ecoutez, je suis bien malheureuse!

Ses larmes l'interrompirent

— Je vous en prie, calmez-vous d'abord, dit M. de Grand-Lieu avec bonté; songez, mademoiselle, que vous n'avez point ici de maître, et que vous êtes sous la sauvegarde d'un homme d'honneur.

— Laissez-moi parler, reprit-elle, je vais tout vous dire. Mon Dieu! le pourrai-je sans vous offenser mortellement? Il faut pourtant que vous sachiez tout. Monsieur de Grand-Lieu, je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé, je n'ai pu que vous donner ma main : depuis longtemps mon cœur ne m'appartenait plus. Ne vous irritez pas. Ma vie est à vous, et quand j'aurai tout dit, vous ferez de moi ce que vous voudrez. Vous me tuerez, vous m'enverrez dans un couvent : quoi que vous décidiez, je vous bénirai. Ecoutez-moi. C'est une triste histoire. Je suis bien coupable, je suis plus malheureuse encore. Vous verrez, après m'avoir entendue, que vous me plaindrez un peu. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une créature plus misérable. Lorsque vous m'avez demandée en mariage, voici bien longtemps de cela, je n'étais qu'une enfant : je ne savais rien de l'amour. Je n'avais connu jusqu'alors que la tendresse de mon père. Je ne savais rien, je ne me doutais de rien, je ne prévoyais rien, j'étais heureuse. C'est ce qui m'a perdue. Je

laissai mon père vous engager ma parole et ma foi. Il désirait cette alliance; son désir fut ma loi. J'avais d'ailleurs pour vous une haute estime, un saint respect, une affection de sœur. Je crus que c'était de l'amour; j'appris plus tard que je me trompais. Que vous dirai-je? Mon cœur s'est laissé prendre à l'insu de lui-même. Je ne sais pas comment cela s'est fait. Vous n'étiez pas là pour me défendre, j'étais seule, sans défiance, je ne songeais à rien. Ce fatal amour éclata en moi comme la foudre dans un ciel serein. Il m'est impossible de dire comment cela est arrivé; mais, à votre retour, vous n'aviez plus de fiancée. Ne m'interrompez pas. Allez, j'ai bien souffert. Rappelez-vous mes sombres tristesses. Si vous saviez, monsieur de Grand-Lieu, que de nuits passées dans les larmes! Vous avez dû me prendre pour un enfant capricieux et boudeur; c'est que j'étais si malheureuse! Bien souvent j'ai voulu vous tout avouer : votre bonté m'encourageait; la crainte d'affliger mon père m'a toujours arrêtée. J'attendais une heure propice. Je ne prétends pas m'excuser, je ne cherche pas à m'absoudre, mais cependant je dois vous dire que depuis que j'aimais, je ne croyais plus à votre amour, je croyais qu'en recherchant ma main vous n'aviez obéi qu'aux derniers vœux de votre père, de même que moi je n'avais cédé qu'aux très-chères volontés du mien. Je pensais que nous pourrions toujours, sans secousse et sans déchirement, rompre les liens qui nous unissaient l'un à l'autre. Vis-à-vis de vous j'étais donc presque sans remords; vous n'étiez pas même en question : mon père seul me préoccupait. Un jour, jour funeste! il eut pitié de ma douleur. La moitié de mon secret m'échappa; à ses pieds, comme je suis aux

vôtres, j'osai lui dire, monsieur de Grand-Lieu, que je ne vous aimais pas. Vous qu'il avait déjà nommé son fils, vous devinez ce qu'il dut souffrir! Cependant j'embrassais ses genoux et j'arrosais ses mains de mes pleurs. Il y avait bien longtemps que je souffrais. Ma santé n'avait pu résister à tant de luttes intérieures. J'étais pâle, amaigrie; j'avais les yeux brûlés de larmes. Mon père attendri n'y tint plus. Il se leva pour vous écrire, pour vous redemander sa parole et la mienne. Hélas! c'est alors que vous êtes apparu. Une heure plus tard, nous étions tous sauvés. Pauvre, ruiné, proscrit, vous veniez généreusement nous rendre notre promesse. Pouvions-nous l'accepter? Vous comprenez bien que cela ne se pouvait pas; vous comprenez qu'au lieu de les briser, votre malheur rivait à jamais nos chaînes. Vous m'aimiez, vous le disiez du moins. Vous nous rendiez notre parole, mais sans retirer la vôtre. Que faire? Je vous tendis la main.

— Avez-vous tout dit? demanda M. de Grand-Lieu.

— Pas encore, répondit la jeune fille.

Après quelques instants de recueillement douloureux :

— Dieu qui me jugera, reprit-elle d'une voix plus calme, m'est témoin que dès lors le sacrifice fut complet dans mon cœur. Autant que je le pus, j'imposai silence à mon amour, et si je n'en étouffai pas tout d'abord les cris et les regrets, j'en immolai sur-le-champ les rêves et les espérances. J'acceptai mes devoirs dans ce qu'ils avaient de plus sévère et de plus rigoureux. Seulement je me rassurai en songeant que j'en mourrais bientôt : voilà tout. Ainsi, m'exaltant dans mon désespoir, je suis arrivée sans faillir jusqu'à ce

dernier jour. Ce matin encore, ma main n'a pas tremblé dans votre main. Ce soir, voici quelques heures à peine, lorsque j'ai dit oui devant Dieu, ma voix n'a pas hésité. J'étais résignée, j'étais prête; du moins je le croyais. Depuis cet instant, que s'est-il passé? je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'est que jusqu'à cet instant suprême je n'avais rien compris. J'avais tout laissé s'accomplir avec la confiance que rien ne s'accomplirait. J'étais folle. Réveillée brusquement, comme par un coup de tonnerre, j'ai ouvert les yeux, et me suis trouvée, pour la première fois, face à face avec mon malheur, J'ai eu peur, j'ai voulu fuir. Ce que je suis devenue, je ne m'en souviens plus.

— Avez-vous tout dit? demanda monsieur de Grand-Lieu.

— Pas encore, murmura-t-elle.

Longtemps elle hésita.

— Monsieur de Grand-Lieu, reprit-elle enfin en baissant la tête, j'avais trop présumé de mon dévouement, de mes forces et de mon courage : tout ce que j'ai pu vous donner, je vous l'ai donné. L'homme que j'aime n'est plus pour moi qu'un souvenir. Je porte un mort dans mon cœur, mais je lui resterai fidèle.

Et comme M. de Grand-Lieu se taisait :

— Ma vie est à vos pieds, dit-elle.

M. de Grand-Lieu resta muet, accoudé sur le bras du fauteuil, le front appuyé sur sa main.

Marie, toujours agenouillée, attendait l'arrêt de son juge.

— Ainsi, vous aurez, d'un seul coup, en un jour, brisé trois destinées! dit-il avec un profond sentiment de tristesse. Malheureuse enfant, c'est l'orgueil! c'est l'orgueil qui vous a perdue.

— Par pitié, tuez-moi! s'écria-t-elle en arrachant ses cheveux avec désespoir.

— Mademoiselle, relevez-vous, dit M. de Grand-Lieu avec fermeté. La nuit est avancée; vous devez avoir besoin de repos. Dans quelques heures, si vous voulez me recevoir, nous réglerons ensemble, d'un commun accord, la nature de nos relations dans le présent et dans l'avenir. Fiez-vous à moi, et croyez qu'en ceci comme en toutes choses, je consulterai les intérêts de votre bonheur autant que ceux de notre dignité.

Comme Marie restait dans la même attitude, il la prit par la main, et la releva malgré elle.

— Je pense, ajouta-t-il, et sans doute vous pensez avec moi, qu'on doit ignorer ici le dénoûment de cette journée. Vous ne voudriez pas abréger la vieillesse de votre père. Il est déjà trop de victimes. Si vous y consentez, nous le laisserons croire à nos félicités. Croyez que les efforts qu'il m'en coûtera égaleront au moins les vôtres. Ne vous préoccupez pas de l'explication que j'ai donnée à M. de Kérouare de votre disparition et de votre absence. Votre père n'y fera même pas allusion. Tâchez de reposer, et que demain votre visage ne démente pas trop mes paroles. Je ne vous tuerai pas; vous n'irez pas dans un couvent. Si quelqu'un doit mourir, ce n'est pas vous, mademoiselle.

A ces mots, M. de Grand-Lieu salua poliment sa femme. La jeune fille se jeta vivement devant la porte et lui barra le passage.

— Qui donc doit mourir, si ce n'est moi? s'écria-t-elle avec exaltation; si ce n'est moi, qui donc voulez-vous tuer?

— Mais, je ne veux tuer personne, répondit M. de Grand-Lieu avec un doux et triste sourire.

— Le jurez-vous?

— Je vous en donne ma parole.

— C'est que, voyez-vous bien, monsieur de Grand-Lieu, si vous aviez le malheur de toucher à un seul cheveu de sa tête, je me tuerais sous les yeux de mon père.

— Je ne vous ai pas même demandé son nom, répliqua froidement M. de Grand-Lieu.

Il sortit. Le jour était près de paraître. Déjà l'aube naissante blanchissait l'horizon. Lorsque, au bout de quelques heures, M. de Grand-Lieu rentra dans la chambre de sa femme, il trouva Marie couchée, en proie à une fièvre ardente. Ses mains étaient brûlantes, ses yeux hagards, son haleine embrasée. Dans son délire, elle voyait Octave mortellement blessé par M. de Grand-Lieu. Elle demandait grâce à son amant près d'expirer; mais celui-ci la repoussait et mourait en la maudissant. M. de Grand-Lieu s'était assis à son chevet et s'efforçait de la calmer; mais il apparaissait à Marie tout couvert du sang aimé, et la malheureuse, égarée, se détournait de lui avec horreur.

---

# QUATRIÈME PARTIE.

La maladie de Marie fut longue; on désespéra de sa vie : la jeunesse triompha de la mort. Tant que dura le danger, M. de Grand-Lieu soigna sa femme

avec une sollicitude qui ne se démentit pas un instant. Marie n'ouvrit jamais les yeux sans l'apercevoir auprès d'elle, à la fois empressé et discret, constamment à l'écart, et n'accourant que lorsque sa présence devenait nécessaire. Pas un mot, pas un regard qui pût faire allusion au passé, mais à toute heure un visage bienveillant et des paroles affectueuses. Tant de dévouement ne s'adressait pas à un cœur ingrat; la jeune fille en fut profondément touchée : elle avait une trop belle âme pour pouvoir en être humiliée. Une nuit qu'elle s'était éveillée après un long assoupissement, elle aperçut, à la clarté voilée de la lampe, M. de Grand-Lieu qui se tenait assis dans le fond de la chambre. Il veillait dans une attitude rêveuse et réfléchie. Elle demeura longtemps à le regarder avec un sentiment de reconnaissance exaltée.

— Monsieur de Grand-Lieu! dit-elle enfin d'une voix éteinte.

Il se leva et courut vers elle.

— Monsieur de Grand-Lieu, reprit Marie, asseyez-vous auprès de moi.

Et lorsqu'il eut pris place au chevet :

— Vous êtes bon, ajouta-t-elle.

Le jeune homme resta silencieux.

— Oui, vous êtes bon, répéta Marie : Monsieur de Grand-Lieu, vous êtes un grand cœur : mais que ne me laissez-vous mourir? Pourquoi voulez-vous que je vive?

— Vous vivrez pour être heureuse, répondit M. de Grand-Lieu.

— Heureuse! dit-elle, en secouant tristement la tête. Pourquoi me parlez-vous ainsi? Vous savez bien qu'il n'est plus de bonheur pour moi sur la terre.

—Vous vivrez pour être heureuse, répéta le gentilhomme avec une sombre assurance. Vous n'êtes qu'une enfant, ajouta-t-il aussitôt d'une voix plus douce et plus tendre : pouvez-vous savoir ce que l'avenir vous réserve? Moi, j'ai bonne confiance. A votre âge, il n'est point de malheur qui ne puisse se réparer. Comme moi, ayez bon espoir : je réponds de votre bonheur.

— Et qui donc me répondra du vôtre? s'écria-t-elle avec désespoir.

—N'en ayez nul souci, répondit M. de Grand-Lieu : vivez, et vous serez étonnée un jour de voir combien il était aisé de simplifier les embarras qui peut-être à cette heure vous semblent inextricables. Reposez-vous sur moi de ce soin.

— Que prétendez-vous donc? demanda Marie d'un air alarmé. Qu'espérez-vous? qu'avez-vous résolu?

— Rien qui ne soit en vue de votre félicité. Je vous expliquerai tout plus tard. Vous êtes trop faible à présent pour m'entendre. Mais, je vous le répète, ayez bonne confiance : la vie vous garde de beaux jours.

— Vous ne parlez jamais que de moi, dit-elle avec inquiétude. Mais vous, monsieur, mais vous? Ce n'est pas ma destinée qui me préoccupe à ce point, c'est la vôtre.

— Chère Marie! dit M. de Grand-Lieu en lui prenant la main, trop parler vous agite. Voilà déjà votre sang qui s'enflamme et votre oppression qui redouble. Calmez-vous et reposez; il ne s'agit pour vous que de vivre : je réponds du reste devant Dieu.

— Dites-moi seulement que vous me pardonnez.

— Vous pardonner? quoi donc? demanda-t-il en lui baisant la main.

Elle voulut continuer de parler; mais il l'en em-

pêcha par un geste caressant, et bientôt Marie s'assoupit, une main dans celle de son époux. Il demeura près d'elle le reste de la nuit. Qui pourrait dire ce qui se passa, durant ces longues veilles, dans cette âme silencieuse?

On trembla pour Marie pendant un mois et plus. A vrai dire, ce fut moins la jeunesse qui la sauva, que les soins réunis de son mari et de son père. Ces deux tendresses la disputèrent victorieusement à la mort. Je crois fermement, pour ma part, qu'à force de les aimer on empêche les gens de mourir. Si le danger dura longtemps, la convalescence fut plus longue encore. Mais les jours de convalescence sont des jours charmants, mélancoliques et voilés comme une fin d'automne. Il ferait bon d'être malade, ne fût-ce que pour être convalescent. C'est, à coup sûr, un des plus doux états que notre âme puisse connaître. Notre âme s'est alors réfugiée tout entière dans le sentiment de sa délivrance. Epuisée par les tortures du corps, elle n'a plus d'énergie pour ses propres souffrances. Elle n'en a qu'un vague souvenir, pareil à l'impression produite par les rêves; elle se laisse aller mollement au flot qui la caresse et la soulève. Il lui semble qu'elle est née d'hier et qu'elle commence une nouvelle vie. Autour d'elle tout lui sourit et lui fait fête; l'amitié se réjouit et la bienveillance s'empresse. La conscience de son bien-être s'épanouit et rayonne sur tous les visages. Il en est de la convalescence comme de l'enfance : on la berce, on la choie; on lui donne tout, on ne lui demande rien. Marie n'échappa point à ces bienfaisantes influences. La joie de ses serviteurs en la voyant sauvée, le bonheur de son père en la sentant renaître, tom-

bèrent sur son cœur comme une rosée salutaire. Quoique toujours présente, la pensée d'Octave s'était, pour ainsi dire, amollie; la fièvre semblait en avoir emporté ce qu'elle avait de trop âcre et de trop brûlant. Déjà, dans l'esprit de Marie, d'autres préoccupations se mêlaient à celles de ce jeune homme : confuses, il est vrai, indécises, inavouées, pareilles à ces vagues rumeurs qui courent dans l'air au lever du jour. Parfois, en se rappelant la conduite de son mari, ce qu'il avait été pour elle, la jeune fille tombait dans de longues rêveries, où la figure de M. de Grand-Lieu passait gravement, mystérieuse et poétique. Elle aimait à se raconter à elle-même tous les détails de ce grand dévouement. Elle revenait avec un charme douloureux sur cette nuit sombre et terrible qui avait suivi son mariage; elle se revoyait aux pieds de son époux, elle revoyait M. de Grand-Lieu l'écoutant, et Marie ne pouvait s'empêcher d'admirer ce noble visage, ce maintien digne et calme, cette belle et simple attitude. En remontant plus haut le courant de ses souvenirs, car, en dépit d'elle-même, M. de Grand-Lieu la préoccupait sans cesse, elle se rappelait le jour où ce jeune homme l'avait prise en ses bras, ce jour où son cheval s'était emporté sur le bord de la Sèvres. A ce souvenir, elle se troublait et devenait tremblante. Mais elle s'arrachait bientôt à ces images, en s'accusant de les avoir trop longtemps caressées; car n'avait-elle pas juré de demeurer fidèle au mort adoré qu'elle portait dans son sein? Bien souvent encore les reproches de son cousin tourmentaient ses veilles et son sommeil; elle s'inquiétait de cette destinée qu'elle avait trahie et délaissée : que faisait Octave? où ses jours allaient-ils? s'était-il relevé

de ce cruel abandon? son existence n'en serait-elle pas à jamais brisée? A ces questions, la pauvre fille sentait sa tête s'égarer et son cœur se serrer sous les étreintes du remords. Toutefois, ce n'était plus une obsession de toutes les heures et de tous les instants: affaiblis par la maladie, les organes de Marie ne servaient plus comme autrefois sa douleur, et bientôt elle finissait par tomber dans une espèce d'anéantissement qui lui laissait à peine la faculté de penser et de souffrir. Elle ne pensait pas, elle ne souffrait pas; elle écoutait d'un air distrait ce qui se disait autour d'elle; elle assistait à la vie comme une ombre : c'étaient là ses instants les plus doux.

— M. de Grand-Lieu n'avait point failli au rôle qu'il avait généreusement accepté, et, grâce à lui, M. de Kérouare ne se douta de rien. Le vieux gentilhomme félicita ses enfants, et n'imagina pas qu'il pût manquer quelque chose à leur félicité. Cependant, à mesure que Marie revenait à la vie et à la santé, M. de Grand-Lieu s'éloignait d'elle et se montrait de jour en jour plus froid et plus réservé, toujours affectueux et bienveillant, mais sans sourire et sans tendresse. Marie remarqua ce changement, s'en préoccupa et s'en affligea. Il entrait le matin dans la chambre de sa femme, n'y demeurait que quelques instants, faisait seller son cheval, disparaissait le reste de la journée et ne revenait guère que le soir; il lui arrivait même parfois de s'absenter durant plusieurs jours. Marie n'osait ni se plaindre ni l'interroger, et tous deux s'accusaient mutuellement d'indifférence.

M. de Grand-Lieu venait de renouer les relations politiques qu'il avait rompues quelques mois avant son mariage. La Vendée s'agitait : on y trouvait en-

core le moyen de mourir héroïquement. Ce n'était qu'un jeu, mais on y jouait son sang. Les enfants voulaient continuer les aïeux. On s'armait en silence, on se réunissait en secret, la nuit, au fond des bois ou dans les châteaux solitaires. De temps en temps on voyait des cavaliers passer au galop sur la lisière des forêts : on entendait siffler des balles, dernières escarmouches de la légitimité. Des figures étranges apparaissaenit tout à coup derrière les genêts. On se battait bien, et l'on mourait de même. Pour être des géants, il ne manquait aux fils que la foi de leurs pères. Mais ils ne croyaient pas. Ils avaient plus d'imagination que de conviction; c'étaient moins des héros que des poëtes. Ç'aura été d'ailleurs le dernier mouvement chevaleresque qui se sera vu en France. Aussi ne faut-il pas trop en médire, mais le respecter au contraire, comme toute poésie qui s'en va.

Inhabité depuis le mariage de mademoiselle de Kérouare, le château de Grand-Lieu était devenu un des centres de l'activité des légitimistes. Les chefs s'y rassemblaient plusieurs fois par semaine, et s'y concertaient sur l'emploi de leurs forces. Dans ces assemblées, dont il était l'âme et la vie, M. de Grand-Lieu se montrait d'une exaltation qui, plus d'une fois, effraya les faibles et étonna les forts. De tout temps on l'avait connu ardent, prompt à la guerre, mais jamais exalté ni terrible à ce point. Les plus impatients furent souvent obligés de le modérer. On s'étonnait qu'étant nouvellement marié à une femme jeune et belle, il compromît si légèrement un bonheur qu'il n'avait pas eu le temps de goûter. Mais alors M. de Grand-Lieu reprochait à ses amis leurs hésitations et leur inertie. — Vous n'êtes pas des hommes, leur disait-il, mais

des enfants qui jouent au dévouement et à la guerre. Vous vous êtes laissé séduire et entraîner par la poésie de votre rôle, voilà tout, et rien de plus. Qu'attendez-vous pour agir? A cette heure, il n'y a qu'un homme en Vendée, et cet homme est une femme. Vous n'allez pas à la cheville de vos pères, et vous n'êtes bons tout au plus qu'à mettre en vers les grandes choses qu'ils ont faites. Ils faisaient des poëmes, et vous, vous les chantez. Sa voix était puissante, et plus d'une fois sa parole entraîna l'assemblée.

Le château de Grand-Lieu était merveilleusement situé pour servir de foyer à toutes ces agitations : au milieu des bois, entouré de gorges profondes, on s'y rendait, la nuit, de Nantes, de Clisson, de Tiffauges et des alentours. Parfois aussi, de peur d'éveiller les soupçons, on s'assemblait dans quelque ferme isolée, sous quelque chaume, sûr et fidèle. Ces marches, ces contre-marches, ces rendez-vous mystérieux, ces délibérations entourées de périls, enfin tout ce poétique appareil, plaisaient singulièrement à ces jeunes imaginations. C'était là surtout ce qui les charmait. Il est vrai d'ajouter que la mort ne les effrayait pas : héroïques enfants que leurs mères grondaient au retour.

M. de Kérouare ignorait ces réunions, et lorsqu'il interrogeait M. de Grand-Lieu sur ses fréquentes absences, celui-ci les expliquait de façon à ne point inquiéter le vieillard. Mais il était plus difficile de tromper Marie, et, depuis qu'elle avait recouvré la santé, madame de Grand-Lieu vivait dans des angoisses continuelles, d'autant plus cruelles, d'autant plus dévorantes, qu'elle ne pouvait les confier à personne. Vingt fois elle fut sur le point de s'adresser à

son mari; mais le courage lui manqua. M. de Grand-Lieu n'avait plus pour sa femme qu'une exquise politesse; empressé et presque tendre si M. de Kérouare assistait à leurs entrevues, il reprenait, aussitôt qu'ils étaient sans témoins, sa froideur et sa gravité naturelles. Depuis son mariage, sa figure avait pris une teinte sombre et presque sauvage. Parfois ses yeux brillaient d'un farouche éclat : on le sentait consumé par une ardeur maladive. Lorsqu'il s'éloignait du château, au galop de son cheval, Marie, appuyée sur le balcon de la fenêtre, le suivait longtemps du regard, puis, lorsqu'il avait disparu, sans se retourner jamais, elle s'asseyait en soupirant, et tombait dans une des rêveries dont nous parlions tout à l'heure. Elle en sortait souvent tout en larmes. Qu'avait-elle? elle l'ignorait. Pourquoi ces pleurs? elle n'avait pas songé à Octave.

Marie avait pris l'habitude de ne se coucher qu'après avoir entendu M. de Grand-Lieu. S'il ne rentrait pas, elle passait la nuit debout et sans sommeil; s'il restait deux jours absent, Marie restait deux nuits sans repos. Il est vrai que les absences de M. de Grand-Lieu se prolongeaient rarement au delà de vingt-quatre heures. Cependant, un soir il était parti plus sombre que de coutume, trois jours s'écoulèrent sans le ramener. Vers la fin du troisième, brisée par la fatigue et par l'inquiétude, madame de Grand-Lieu s'était jetée tout habillée sur son lit. Une main de plomb pesait sur ses paupières; le corps triompha : elle s'endormit. Elle dormit longtemps, mais d'un sommeil léger, fiévreux, agité. Au milieu de la nuit, elle s'éveilla en sursaut, et courut précipitamment à la fenêtre qu'elle ouvrit. Elle avait cru, dans son sommeil, entendre des coups de feu. Il n'était point rare, à cette époque, et dans

ces campagnes, d'être réveillé par des bruits pareils. Marie écouta : tout était calme. Cependant elle croyait bien ne s'être pas trompée. Après s'être assurée que M. de Grand-Lieu n'était pas rentré, elle revint à la fenêtre, décidée à veiller le reste de la nuit.

Presque au même instant, elle entendit au pied du château le galop d'un cheval, et bientôt des pas retentirent dans le corridor.

Pour gagner son appartement, M. de Grand-Lieu était obligé de passer devant celui de sa femme. Marie crut remarquer que les pas de son mari étaient moins fermes, moins assurés qu'à l'ordinaire. Son corps frissonna sous un pressentiment funeste. Elle courut à la porte de sa chambre, l'ouvrit et arrêta M. de Grand-Lieu au passage.

— Vous ne reposez pas, Marie? demanda-t-il avec étonnement et d'un ton de doux reproche.

Sa voix était faible, altérée, presque mourante, et, bien que le corridor fût obscur, Marie s'aperçut qu'il se soutenait avec peine.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'avez-vous?

— Souffrez, dit-il, que je vous salue; il se fait tard, nous avons besoin de repos l'un et l'autre.

Marie l'attira vivement dans sa chambre, et le débarrassa, malgré lui, du manteau qui l'enveloppait, tout mouillé par la pluie d'orage.

Ce premier soin rempli, elle examina M. de Grand-Lieu à la lueur de la lampe. Mais aussitôt elle recula d'un pas, par un mouvement d'épouvante : M. de Grand-Lieu se tenait debout devant elle, armé et couvert de sang.

— Vous êtes blessé! s'écria-t-elle!

Il avait reçu, en effet, un coup de feu dans le bras gauche.

— Vous êtes blessé, monsieur! répéta Marie.

— Ne faites pas de bruit, dit M. de Grand-Lieu en la repoussant doucement de la main droite : ce n'est rien, moins que rien; la balle a labouré les chairs. Quelques gouttes de sang, voilà tout. Je regrette vivement d'avoir troublé votre sommeil, cela n'en valait pas la peine.

— Laissez-moi voir, laissez-moi vous soigner, dit-elle d'une voix suppliante. C'est mon devoir, et mon droit peut-être, ajouta-t-elle en hésitant.

— Vous oubliez, Marie, répliqua M. de Grand-Lieu, que ce ne saurait être ni votre droit ni votre devoir. D'ailleurs, je vous répète, ce n'est rien, et demain, au château, nul ne s'apercevra de cette égratignure.

— Ce n'est rien! ce n'est rien! murmura-t-elle d'une voix étouffée. Est-ce donc rien d'exposer vos jours? est-ce donc rien, monsieur?...

— Vous oubliez encore, répondit M. de Grand-Lieu en l'interrompant, que je ne me dois à personne. Est-ce à moi de vous rappeler que je suis libre, et que ma vie n'importe à nulle autre?

— Ah! monsieur! s'écria-t-elle.

— Si vous le voulez, nous en resterons là, reprit M. de Grand-Lieu d'un air sombre. Je vous avais promis de ne jamais toucher au passé : ce n'est pas moi qui ai failli à ma promesse. Je souhaite vivement qu'il n'en soit plus question entre nous. Permettez que je me retire et croyez qu'absent ou présent, je suis uniquement préoccupé du soin de votre bonheur. Si j'échoue, c'est que je suis maudit, et vraiment il ne faudra pas trop m'en vouloir.

— Vous êtes cruel, dit Marie.

— Cruel! vous ne le pensez pas, répondit M. de Grand-Lieu en souriant : non, répéta-t-il encore, vous ne le pensez pas.

— Oui, oui, vous êtes cruel, répéta-t-elle, vous êtes impitoyable. Allez, je vous comprends, vous méditez une horrible vengeance. Je le connais à présent, ce bonheur que vous me préparez. Eh bien! il me fait horreur.

— Vous ne savez rien, vous ne comprenez rien, répondit le jeune homme avec calme. Je ne médite pas de vengeance. Je n'ai pas lieu de me venger. Rassurez-vous donc, Marie; je ne suis ni cruel ni impitoyable. Et, tenez, depuis bien longtemps j'ai une lettre à vous remettre. J'ai beaucoup tardé ; vous étiez faible et souffrante, et je redoutais pour vous quelque commotion dangereuse. Vous ne m'en voudrez pas d'avoir si longtemps attendu? Je veillais sur votre santé. Je vous crois à cette heure assez bien rétablie pour pouvoir désormais, sans danger, vous occuper de votre correspondance. Prenez donc cette lettre. Je n'ai pas besoin de vous dire que le cachet m'en a été sacré.

Parlant ainsi, il lui tendit une lettre qu'il avait tirée de la poche de son habit.

— Monsieur de Grand-Lieu, je vous prie de la lire, s'écria Marie en refusant de la prendre.

M. de Grand-Lieu déposa la lettre sur le marbre de la cheminée et se retira après avoir salué silencieusement sa femme.

Marie demeura longtemps à la même place, la tête cachée entre ses mains, le cœur abîmé dans des pensées amères. Enfin, elle s'approcha de la cheminée et jeta les yeux sur la lettre.

L'enveloppe était au timbre de Paris.
C'était une lettre d'Octave.

---

# CINQUIÈME PARTIE.

A la vue de cette lettre, Marie oublia M. de Grand-Lieu, et la pensée d'Octave, un instant assoupie, se réveilla dans son cœur plus vive et plus terrible que jamais. Elle acheva cette nuit dans les larmes : sans pouvoir se décider à rompre le cachet fatal. Vingt fois elle l'essaya, et vingt fois elle en fut empêchée par une invisible puissance. Il lui semblait qu'en ouvrant cette enveloppe, des caractères de feu allaient s'en échapper; elle croyait les sentir s'agiter et courir sous ses doigts en lignes brûlantes. — Ah! cruel, s'écriait-elle, pourquoi m'avoir écrit, et que peux-tu me dire que je ne me sois dit à moi-même? N'était-ce pas assez du cri de ma conscience? Etait-il besoin d'ajouter tes reproches aux remords qui me déchirent? Mon Dieu! je n'ai donc pas assez souffert? le sacrifice n'est donc pas consommé? Je n'ai donc pas vidé mon calice jusqu'à la dernière goutte? Pourtant, mon Dieu, vous savez par combien de tortures j'ai racheté mon crime. Peut-être mérité-je à cette heure quelque indulgence et quelque pitié. Mon Dieu, soutenez-moi! J'ai été forte contre ma douleur; mais contre la douleur d'Octave, je sens que je vais être sans force et sans vertu. — Ainsi disant, elle couvrait la lettre de pleurs et de baisers, la pressant sur son sein avec amour et la rejetant avec désespoir.

Le matin, au lever du jour, elle sortit du château et se prit à suivre le cours de la Sèvres. On était alors aux premiers jours de juin. De blanches vapeurs flottaient sur la rivière; les oiseaux commençaient à ramager sous la feuillée. Tout emperlés des larmes de la nuit, les bois étincelaient aux premiers rayons du soleil. Marie marchait le long de l'eau; elle connaissait bien ce sentier; c'était depuis longtemps celui de sa douleur.

Après une heure de marche, elle arriva à cette même place où, par un soir d'automne, elle avait reçu les premiers aveux d'Octave. Pour que rien ne manquât à son martyre, ce fut là, sous ces mêmes ombrages, qu'elle résolut de lire la lettre qu'elle avait emportée dans son sein. Longtemps encore elle hésita, longtemps elle roula entre ses doigts tremblants le papier redouté. Enfin, par un mouvement désespéré, elle rompit le cachet, arracha la lettre de son enveloppe, en ouvrit les feuillets, et lut les lignes suivantes :

« Comment mon aimable cousine, vous pensez encore à tous nos enfantillages! Vous voulez que je vous pardonne, et vous promettez de mourir! Décidément il n'est que la Vendée pour les fidélités héroïques. Rassurez-vous, chère Marie; c'est à vous de pardonner; j'avais pris à l'avance le droit de vous absoudre. Il ne tiendrait qu'à moi d'usurper le beau rôle; j'aime mieux vous le restituer. Ma franchise sera mon excuse. Imaginez-vous, ma cousine, que je suis mariée depuis dix-huit mois. Vos remords ont éveillé les miens, et vous me voyez tout confus et tout humilié. Mais aussi, pouvais-je raisonnablement supposer tan

d'amour et tant de constance? Non, sans doute, je n'ai point oublié cette soirée que vous me rappelez, où nous échangeâmes nos serments au clair de la lune. Je me souviens qu'en effet il faisait un temps magnifique, quoique un peu froid. C'était en automne, si j'ai bonne mémoire; vous étiez charmante, et je vois encore vos petits pieds tapis dans l'herbe de la rive. Vienne octobre prochain, il y aura cinq ans de cela. Ainsi, durant cinq ans, vous m'avez aimé, vous m'avez attendu, et la veille de votre mariage, vous m'attendiez encore. Savez-vous, mon aimable cousine, qu'il y a là de quoi me rendre bien honteux et bien fier? Toujours est-il que je ne m'en doutais pas. Je me suis marié sans me soupçonner infidèle. Si vous n'avez pas reçu de lettre de faire part, c'est qu'à dater de juillet 1830, votre père nous avait formellement interdit toute espèce de relations avec le château de Kérouare. Je vous croyais mariée depuis longtemps, et heureuse. Qui m'eût dit que je vous trahissais m'aurait fort surpris, je vous jure. Vous apprendrez avec plaisir que j'ai épousé un excellent parti : quarante mille livres de rente, sans parler des espérances. Il est vrai que ce n'est ni votre grâce ni votre beauté. Comme vous, j'ai dû céder aux désirs de mon père; comme moi, vous vous résignerez. Vous verrez que rien n'est bon, rien n'est efficace comme le mariage pour abattre les folles exaltations de la jeunesse. Vous ne mourrez pas; ne voulez-vous pas que je vive? Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de Grand-Lieu; mais d'après ce que je me suis laissé dire de sa personne, ce gentilhomme me semble vous convenir en tout point. Je regrette toutefois que vous l'ayez épousé précisément parce qu'il était ruiné : ce n'est

pas avec de pareils procédés que se font les bonnes affaires.

» Adieu, mon aimable cousine; je baise vos blanches mains, et vous prie d'agréer les vœux que nous ne cessons, ma mère et moi, d'adresser au ciel pour votre bonheur.

» OCTAVE DUVIVIER. »

Marie lut deux fois, coup sur coup, cette lettre, la première fois d'un œil égaré, la seconde, d'un regard froid et sûr; puis après l'avoir remise sous enveloppe, elle la glissa tranquillement dans la poche de son tablier.

Cela fait, elle demeura longtemps assise au pied d'un chêne, la tête entre ses mains, calme, silencieuse, immobile. Que se passa-t-il en elle? Nul ne saurait le comprendre, qui n'a pas enseveli un vivant dans l'oubli de son cœur. Lorsqu'elle se leva, elle était radieuse et comme transfigurée. Il lui sembla que Dieu venait de l'arracher du néant, et qu'elle assistait pour la première fois aux splendeurs de la création. Elle passa ses mains sur son visage comme quelqu'un qui cherche à se ressouvenir, puis elle promena autour d'elle un regard surpris et charmé. Tout était fête et joie autour d'elle. Les oiseaux chantaient à plein gosier; les insectes ailés semaient l'air de rubis, d'améthystes et d'émeraudes; les vapeurs, qui, quelques heures auparavant, enveloppaient les bois et les côteaux, s'étaient dissipées, et la nature entière s'épanouissait sous les chauds baisers du soleil. Ce fut dans l'âme de Marie une pareille fête. Elle entendait chanter en elle des voix nouvellement écloses; elle sentait l'image de M. de Grand-Lieu se dégager, pour ainsi dire, des

brouillards qui l'avaient si longtemps obscurcie; elle croyait la voir rayonner dans son cœur ainsi que dans un ciel serein. On eût dit une révélation divine. Un sentiment de bonheur, non encore éprouvé, inonda tout son être, ses yeux se mouillèrent de douces larmes, et, posant une main sur son sein :

— O mon noble époux! s'écria-t-elle.

Madame de Grand-Lieu reprit aussitôt la chemin du château. Elle allait d'un pas léger et d'un cœur joyeux. Chose étrange! Octave était aussi absent de sa pensée que s'il n'avait jamais existé. Il s'était abîmé dans son souvenir comme un cadavre dans la mer, sans laisser de sillons ni de rides à la surface. Rien ne restait de lui dans cette âme régénérée.

En arrivant à Kérouare, Marie aperçut le cheval de M. de Grand-Lieu, sellé et bridé, qui attendait son maître à la porte. Elle s'approcha du noble animal, et le caressa de sa petite main. Au même instant M. de Grand-Lieu parut, équipé et prêt à partir. Il semblait ne pas se ressentir de la blessure de la veille.

— Vous partez, vous partez encore! lui dit Marie d'une voix triste et caressante.

Appuyé contre son cheval, M. de Grand-Lieu la contemplait en silence.

— Ne partez pas! ajouta-t-elle d'un ton suppliant.

M. de Grand-Lieu sourit tristement. Marie essaya vainement de le retenir : il était en selle.

— Je vous en prie, dit encore la jeune fille, restez, monsieur de Grand-Lieu, je ne vous demande qu'un jour, un jour seulement. Me le refuserez-vous? ajouta-t-elle en levant vers lui ses beaux yeux remplis de tendresse.

M. de Grand-Lieu ne répondait que par un mélancolique sourire. Cependant son cheval piaffait en hennissant, et déjà l'écume blanchissait le mors.

— Marie, dit enfin le jeune gentilhomme, je ne vous ai jamais vu l'air si heureux que ce matin.

— Ah! oui, s'écria-t-elle avec effusion, je suis en effet bien heureuse.

En ce moment une félicité céleste illumina son doux visage.

— Il paraît, ajouta M. de Grand-Lieu, que vous avez reçu des nouvelles satisfaisantes.

Et il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, qui partit au galop.

Marie, éperdue, voulut le rappeler; mais la voix expira sur ses lèvres, et déjà M. de Grand-Lieu avait doublé la lisière du bois. Elle le suivit longtemps du regard, elle écouta le pas de son cheval; puis lorsqu'il eut disparu et qu'elle n'entendit plus rien, elle se sauva dans sa chambre.

Elle passa cette journée dans d'inexprimables angoisses, et crut que le soir n'arriverait pas. Elle essaya de prendre quelque repos, mais vainement. Elle sortit pour tromper la marche du temps; il lui semblait que l'ombre des arbres, au lieu de s'allonger, restait toujours à la même place. Dans les sentiers qui sillonnaient en tout sens les bois d'alentour, elle vit passer à cheval plusieurs gentilshommes des environs, non pas en troupe, mais un à un, et se suivant à longue distance. Tous étaient armés d'un fusil de chasse à deux coups; mais il était aisé de voir, à leur air mystérieux et sombre, qu'il ne s'agissait pas de plaisir. Marie remarqua qu'ils suivaient tous la même direction qu'avait prise M. de Grand-Lieu. Un grand trou-

ble s'empara de son cœur. Inquiète, alarmée, elle alla trouver son père et l'interrogea.

— Mon père, dit-elle, que se passe-t-il? Depuis longtemps on s'agite autour de nous. Je ne sais rien, je n'ai rien surpris; mais quelque chose me dit que de grands malheurs se préparent. Nous sommes sur une mine qui finira par éclater. Déjà depuis longtemps cette terre tremble sous nos pieds.

Le vieillard voulut rassurer sa fille.

— Je n'ai point de peur, s'écria-t-elle en l'interrompant : mais êtes-vous sûr que M. de Grand-Lieu soit étranger à ce qui se passe? Pourquoi ces fréquentes absences? Hier, il n'est rentré que bien avant dans la nuit, et, ce matin, il est reparti, sans que j'aie pu le retenir. Mon père, ne savez-vous rien de ses desseins? Votre parole aurait peut-être plus d'influence que la mienne. Rappelez à M. de Grand-Lieu que vous lui avez confié le bonheur de votre enfant; depuis longtemps il l'oublie trop, mon père.

— Il ne l'oublie pas, mon enfant, répliqua le comte de Kérouare; je réponds de son amour pour toi et de sa sollicitude. Ce matin encore, avant son départ, nous avons eu un long entretien durant lequel il n'a été question que du bonheur de notre chère Marie. Son généreux cœur n'est préoccupé que de toi : il n'est que l'amour de ton père qui se puisse comparer au sien.

— Il nous fuit pourtant, il nous évite, dit Marie en dévorant ses pleurs.

— Tu calomnies ses intentions, ma fille; il cherche à réparer l'échec qu'a reçu sa fortune, et en ceci, comme en toutes choses, il n'agit qu'en vue de ta félicité. Ce matin il m'en parlait encore, et, près de me

quitter, ce noble jeune homme m'a embrassé en prononçant ton nom.

— Il vous trompe! mon père, il vous trompe, s'écria-t-elle avec des sanglots. Ce n'est point de sa fortune qu'il s'agit, ni de mon bonheur, hélas! mais bien de notre perte à tous.

A ces mots, elle s'arracha des bras de son père et s'enfuit tout éplorée. Je ne sais quel instinct la poussa dans l'appartement de M. de Grand-Lieu : elle y pénétra pour la première fois. C'était l'appartement qu'il avait de tout temps occupé au château de Kérouare. Tout y était en désordre. Une neige de papiers déchirés en mille morceaux couvrait le parquet; çà et là des gouttes de sang toutes fraîches, des armes éparses sur les meubles. Le lit n'était pas défait; il était évident que M. de Grand-Lieu avait veillé toute la nuit. Sur la plaque de marbre de la cheminée, un moule à balles et des traces de plomb figé. Plus loin, des paquets de poudre éventrés et vides. De lettres, nulle part! Marie chercha partout et ne trouva rien. Seulement, dans une boîte de palissandre, le portrait du père de M. de Grand-Lieu, et, dans la même boîte, un bouquet desséché de fleurs des champs, qu'elle reconnut avoir cueillies elle-même et portées tout un jour sur son sein.

Marie sortit de cette chambre, moins rassurée encore et plus tremblante qu'avant de l'avoir visitée; mais en voyant le soleil qui descendait enfin à l'horizon, elle se sentit soulagée d'un grands poids et se prit à respirer plus à l'aise. On assurait dans le château que M. de Grand-Lieu avait promis de rentrer avant la fin du jour. La jeune fille alla s'asseoir au pied du côteau sur le bord de la Sèvres. Le jour bais-

sait, et tous les bruits lointains la faisaient tressaillir comme une commotion électrique. Un paysan du village voisin vint à passer, se rendant à la ville; elle l'arrêta de la voix pour lui demander des nouvelles.

— Que dit-on? que fait-on? Le pays est-il tranquille?

Le bonhomme hocha la tête.

— Les mauvais jours sont revenus, dit-il.

Et il continua son chemin.

Ces quelques paroles avaient glacé Marie de terreur. Cependant, au milieu de ces angoisses, elle éprouvait un sentiment de bonheur, vaste et profond comme la mer, dans lequel elle se plongeait avec ivresse. Au milieu des voix orageuses qui grondaient dans son cœur, il y avait une voix charmante qui par instant les couvrait toutes, et qu'elle écoutait avec ravissement.

Le jour baissait; M. de Grand-Lieu ne revenait pas. A l'heure où les hommes des champs prennent leur repas du soir, Marie gagna la ferme voisine. Elle trouva la famille attablée et causant des affaires du jour. C'était là précisément ce que Marie voulait entendre. Elle prit place sur un escabeau, et elle écouta. Les récits étaient contradictoires. Les uns assuraient qu'on en venait aux mains du côté de Tiffauges, les autres du côté des Herbiers. Tous s'accordaient à dire qu'à Clisson la générale avait battu trois fois durant le jour. Des troupes de Nantes, arrivées de la veille, avaient pris position dans les alentours. Tout le pays était sous les armes. Plusieurs noms de chefs insurgés furent jetés dans la conversation. On ne prononça pas celui de M. de Grand-Lieu; mais Marie crut remarquer qu'on l'observait à la dérobée. Elle

remarquait tout, elle écoutait tout avec une avide épouvante. On parlait aussi de rassemblements mystérieux. Le plus jeune garçon de la ferme affirmait avoir vu, le soir même, plusieurs cavaliers tout armés s'introduire dans le château de la Pénissière. Il en avait reconnu plusieurs qu'il nomma.

— Avez-vous reconnu M. de Grand-Lieu? demanda Marie en s'efforçant de sourire.

— Non, madame, répondit le jeune gars, je n'ai pas vu M. de Grand-Lieu.

— S'il n'était mort, tu aurais vu son père, ajouta le chef de famille, vieux Vendéen incorrigible.

— Vous n'avez eu que trois fermes brûlées sous vous; vous pensez que ce n'est point assez, dit la fille aînée en pressant entre ses bras deux beaux enfants, dont l'un était encore à la mamelle. Vous voulez que nos fils soient aussi malheureux que l'ont été nos pères.

Le vieillard, pour toute réponse, leva les épaules et tourna son regard indigné vers un portrait grossièrement enluminé de Charette, qui pendait à la muraille.

Marie se retira. Il faisait nuit sombre; le ciel était chargé de gros nuages. La foudre grondait au loin; déjà de larges gouttes de pluie s'échappaient de la nuée épaisse. Marie rentra au château. M. de Grand-Lieu n'avait pas encore reparu. M. de Kérouare chercha à faire passer dans l'esprit de sa fille une sécurité qu'il n'avait plus lui-même. Depuis quelques heures, des bruits sinistres étaient arrivés jusqu'à lui. Pendant l'absence de Marie, une visite domiciliaire avait eu lieu au château de Kérouare. On avait saisi dans l'appartement de M. de Grand-Lieu les armes et les

papiers qui s'y trouvaient. Le même jour, à la même heure, de semblables perquisitions avaient été faites au château de Grand-Lieu; un vieux serviteur venait d'en apporter la nouvelle. Au dehors, on avait remarqué, vers le soir, des mouvements inaccoutumés. Des détachements d'infanterie avaient battu les bois environnants; on avait vu les baïonnettes reluire à travers les halliers; à cette heure, encore, on entendait les roulements lointains du tambour qui se mêlaient au bruit du tonnerre; le tocsin sonnait à Clisson, et le vent d'orage en apportait jusqu'à Kérouare les cris de détresse. On essayait de cacher à madame de Grand-Lieu une partie de la vérité; mais la consternation qui régnait autour d'elle lui en apprenait déjà trop.

— Vous dites donc, mon père, s'écria-t-elle tout d'un coup en s'adressant à M. de Kérouare, vous dites que M. de Grand-Lieu vous a embrassé ce matin en partant?

— Et en m'embrassant il a prononcé ton nom, ajouta le vieillard en pressant la main de sa fille.

— Il a prononcé mon nom! dit-elle comme en rêvant.

Puis elle ajouta :

— Ce doit être la première fois que M. de Grand-Lieu vous a embrassé, mon père?

— C'est la première fois en effet, répondit M. de Kérouare.

Elle se leva brusquement, écrivit à la hâte quelques lignes, et demanda Georges, le plus intelligent, le plus actif, le plus alerte de ses serviteurs. Georges accourut.

— Sellez un cheval, lui dit-elle d'une voix ardente, allez au château de la Pénissière, voyez M. de Grand-

Lieu, remettez-lui cette lettre, et soyez de retour dans une heure.

— Oui, madame, répondit l'honnête garçon.

Deux minutes après il passait, comme le vent, sur la lisière du bois.

Au bout d'un quart d'heure, l'orage éclata avec une incroyable furie. Une heure, deux heures s'écoulèrent. Georges ne revenait pas. La pluie tombait par torrents; à chaque instant la foudre éclatait. Enfin, sur le coup de minuit, un cheval s'arrêta devant la porte du château. C'était le cheval de Georges, mais la selle était vide. Ce fut un nouveau sujet de larmes et de désespoir; ce fut en même temps un sombre et terrible présage. Tout le château était debout : on ne parlait pas; on osait se regarder à peine.

Au lever du jour, on entendit de toutes parts résonner les clairons et battre les tambours. Bientôt on put voir des bataillons défiler au loin dans la plaine. Des messagers qu'on avait envoyés aux informations rapportèrent que les troupes se dirigeaient vers le château de la Pénissière, qui se préparait, assurait-on, à faire bonne résistance. Marie ne douta plus que son mari ne fût au nombre des insurgés. Georges avait été trouvé sans vie dans la forêt : son cheval s'était sans doute emporté, et le malheureux avait été tué avant d'avoir pu remplir son message. Madame de Grand-Lieu voulut partir pour aller elle-même arracher son mari aux dangers qui le menaçaient. On eut bien de la peine à lui démontrer que ce projet n'était pas réalisable. En effet, dès le matin, la Pénissière avait été cernée, et c'eût été folie que de vouloir y pénétrer. D'ailleurs il était encore permis de douter que M. de Grand-Lieu comptât parmi les rebelles. — Il t'aime,

disait M. de Kérouare, il sait que sa vie est la tienne; le bonheur l'a rendu ménager de ses jours.

Hélas! Marie le connaissait, ce bonheur, et voilà bien pourquoi elle s'arrachait les cheveux avec désespoir. Chose étrange, encore une fois! au milieu de tant d'émotions, elle ne songea pas à Octave, pas même pour l'accuser et le maudire. Il était mort en elle, ou plutôt il n'avait jamais vécu.

Madame de Grand-Lieu avait pris place à sa fenêtre, observant, écoutant avec une horrible anxiété, l'œil fixe, l'oreille avide, le cœur haletant. M. de Kérouare se tenait debout près de sa fille. Tous les serviteurs étaient rassemblés dans la chambre de leur jeune maîtresse. La Pénissière est si près de Kérouare que Marie aurait pu en apercevoir la toiture, sans les massifs de verdure qui la lui cachaient. Avant ce jour, ce n'était, à vrai dire, qu'une ferme; cette grande et folle journée l'érigea pour jamais en château. Ce fut avec le sang de vingt jeune héros que furent signés ses titres de noblesse.

Cependant tout restait calme. Des paysans qui passaient au pied de Kérouare prétendaient que c'était une fausse alerte, et qu'il n'y avait à Pénissière personne autre que le fermier. Un rayon d'espérance commençait à briller, quand tout à coup un roulement de tambours se fit entendre, et presque au même instant la fusillade s'engagea.

On vit alors un spectacle qui aurait arraché des larmes aux yeux les plus indifférents. Marie tomba mourante entre les bras de son vieux père et tous les serviteurs se pressèrent autour d'elle en pleurant.

A ce mouvement de faiblesse succéda dans l'âme de madame de Grand-Lieu un courage froid et ter-

rible. Elle s'arracha des étreintes de M. de Kérouare, et reprit sa place à la fenêtre. Tout ce qu'on tenta pour l'éloigner fut inutile : l'héroïque fille resta debout, ferme et immobile. Elle mourut ainsi de mille morts, car tous les coups de feu la frappèrent au cœur.

Les décharges continuaient. On pouvait distinguer l'attaque et la riposte, et, pour ainsi dire, les demandes et les réponses. De loin en loin, de lourdes explosions, puis des coups isolés, puis de longs silences plus lugubres, plus effrayants que le bruit même. D'une part, le tambour battait sans interruption; de l'autre, les cors et les clairons sonnaient de belliqueuses fanfares. En même temps partaient des deux côtés des chants également connus de la Victoire; la jeune Marseillaise et le vieil Henri IV se mêlaient au milieu du sifflement des balles.

Madame de Grand-Lieu n'avait point changé d'attitude. Elle était là comme assistant sur quelque place de Grève à l'exécution de son époux. M. de Kérouare sentait, malgré lui, son reste de sang s'allumer. Le vieux coursier hennissait à l'odeur de la poudre.

De temps en temps passaient des curieux qui, s'étant approchés autant qu'ils l'avaient pu faire, du théâtre du combat, en semaient des nouvelles sur leur passage. On les arrêtait, on les interrogeait. Les uns affirmaient que le château pouvait tenir longtemps encore, et que sans artillerie on en viendrait difficilement à bout; d'autres, en souriant, que c'était un enfantillage, et que, pour se rendre maître de la place, il suffisait de quelques hommes résolus. L'on s'accordait sur ce point que les nobles rebelles se défen-

daient comme des lions, et n'avaient d'ailleurs aucune chance de salut. Quelques-uns, cependant, qui prétendaient bien connaître les lieux, assuraient qu'on pouvait aisément s'échapper par les derrières, qui n'étaient point gardés, grâce à la pluie d'orage qui avait inondé les prairies d'alentour. On citait plusieurs gentilshommes des environs, engagés dans cette échauffourée; mais nul ne put dire si M. de Grand-Lieu était de la sanglante fête.

Vers le milieu du jour, on aperçut une épaisse fumée s'élever au-dessus des bois : c'était la Pénissière qui brûlait. La fusillade se tait mais les chants avaient redoublé parmi les assiégés, qui, triomphant dans leur désastre, remplissaient l'air des joyeux éclats de leurs voix et de leurs instruments.

Marie n'avait pas bougé; seulement la pâleur de son front s'était illuminée, et ses yeux brillaient d'une fièvreuse ardeur.

Tout à coup une troupe de cavaliers au galop déboucha du bois dans la vallée. L'un d'eux s'en détacha brusquement et se dirigea vers le château de Kérouare avec la rapidité d'un caillou lancé par une fronde.

Il n'y eut qu'un cri dans l'appartement de madame de Grand-Lieu, un cri de joie et de délivrance.

— Sauvé! il est sauvé! c'est lui!

Marie s'était élancée la première; mais presque aussitôt elle recula avec épouvante.

Ce n'était pas M. de Grand-Lieu.

---

# SIXIÈME PARTIE.

C'était un jeune gentilhomme des environs de Mortagne, le vicomte de W***, ami d'enfance de M. de Grand-Lieu, bien connu au château de Kérouare. Il avait ses vêtements en désordre, les mains et le visage noircis par la poudre; son front saignait d'une blessure profonde. En le reconnaissant, Marie s'était jetée dans les bras de son père. Le jeune homme se tenait debout, silencieux. Au château de la Pénissière, les chants avaient cessé : on n'entendait plus que quelques coups de feu qui se répondaient de loin en loin; une fumée noire et épaisse continuait de s'élever au-dessus des bois.

— Qu'avez-vous fait de M. de Grand-Lieu? s'écria la jeune fille en s'arrachant des bras de M. de Kérouare; qu'avez-vous fait de mon mari?

— Tout ce qu'il était humainement possible de faire pour le sauver, nous l'avons fait, madame, répondit le jeune homme, nos efforts ont été vains. M. de Grand-Lieu a refusé de partager la chance de salut qui nous était offerte. Rien n'a pu l'entraîner, ni nos prières ni notre exemple. Il a protégé notre retraite: nous l'avons tous embrassé en partant. C'est moi qu'il a pressé le dernier sur son noble cœur. J'ai tenté un dernier effort : je l'ai supplié en votre nom, madame. Je lui ai dit qu'il avait assez fait pour son parti, qu'il devait se conserver pour vous, pour votre père, pour notre cause sainte. Adieu, m'a-t-il dit avec un triste

sourire, mon parti ne me doit rien et Dieu seul connaît la cause pour laquelle je veux mourir. Ce sont ses dernières paroles. Peut-être ce papier qu'il m'a chargé de vous remettre vous en apprendra-t-il davantage.

Marie s'empara du papier que lui tendait le vicomte de W***. C'était un testament en bonne forme, daté du château de la Pénissière, par lequel M. de Grand-Lieu léguait à sa femme les débris de sa fortune. Pas un mot, d'ailleurs, pas une plainte, pas un regret, pas un adieu.

— Il est resté seul? demanda la jeune fille.

— Seul vivant au milieu des flammes.

— Alors, ces coups de feu?...

— C'est lui qui vit et se défend encore.

— Partez, monsieur, s'écria-t-elle : on doit être à votre poursuite. Ce château est suspect; cherchez un asile plus sûr. Et nous, mon père, allons, allons sauver M. de Grand-Lieu, ou mourir avec lui!

Sa voix était éclatante, et son visage illuminé.

Au même instant une détonation retentit.

— Mort! s'écria Marie en tombant à genoux.

On écouta. Plus rien! cette explosion fut la dernière; aucune autre n'y répondit.

Le soir de cette mémorable journée on vit un spectacle digne d'une éternelle pitié. Madame de Grand-Lieu et son père sortirent du château de Kérouare et se dirigèrent vers la Pénissière suivis de tous leurs serviteurs. Le vieux comte marchait tête nue, appuyé sur le bras de sa fille : Andromaque et le vieux Priam allant redemander les dépouilles d'Hector. Le cortége s'écoula lentement le long des sentiers.—Tous étaient silencieux; comme leur maître, les serviteurs avaient

le front découvert. Marie ne chancela pas une fois durant ce trajet funèbre. Son pas était ferme, ses yeux ne pleuraient pas. Elle soutenait la démarche tremblante de son père. Au bout de deux heures, ils s'arrêtèrent devant la cour de la Pénissière. M. de Kérouare et madame de Grand-Lieu s'étaint présentés à la porte, deux factionnaires les repoussèrent durement; mais un jeune officier parut, et, s'inclinant avec respect devant cette muette douleur qu'il comprit sans l'interroger, il donna des ordres pour qu'on laissât entre le vieillard et sa fille.

Ils entrèrent. Ces lieux dévastés offraient en raccourci le tableau d'un champ de bataille et l'image d'une ville prise d'assaut. Le château était debout, il n'en restait que les murs; le toit s'était effondré dans les flammes. Les ruines fumaient encore. La cour était jonchée de cadavres, les uns appartenant à la troupe, les autres qu'on avait arrachés de l'incendie, tous frappés par devant, défigurés et à peine reconnaissables.

Les vivants bivouaquaient au milieu des morts. Çà et là des fusils en faisceaux, des tambours et tout l'appareil militaire. Plus loin, des soldats blessés étendus sur des matelas. Le sol était souillé de sang et couvert de débris.

Marie s'avança, sans faiblir, au milieu de toutes ces horreurs. Elle se pencha sur chaque cadavre, les examina tous, froidement, un à un, et s'assura que celui de M. de Grand-Lieu manquait. Un éclair d'espérance traversa son âme désolée.

— Est-ce là, monsieur, tous les morts trouvés dans la place? demanda-t-elle d'une voix émue au jeune officier.

— Tous, oui, madame.

— Et pensez-vous, monsieur, les avoir tous arrachés des flammes? ajouta M. de Kérouare. L'incendie n'en a-t-il pu consumer quelques-uns?

— Quelques-uns ont été peut-être ensevelis sous les décombres, répliqua l'officier; mais je ne le pense pas.

— Il est sauvé! s'écria Marie dans son cœur.

En tournant la tête elle aperçut un soldat qui par un geste silencieux, lui indiquait un coin de la cour ombragée par un mûrier. Marie frissonna, marcha droit au lieu indiqué, poussa un cri, et tomba sur le corps sans vie de M. de Grand-Lieu. M. de Kérouare ayant voulu s'approcher de sa fille :

— Eloignez-vous, mon père, éloignez-vous, dit-elle.

Elle demeura seule agenouillée près du cadavre de son mari, lui parlant à voix basse comme s'il avait pu l'entendre, et couvrant de baisers son front pâle et ses mains glacées. M. de Grand-Lieu avait reçu trois coups de feu dans la poitrine; mais son corps n'avait subi aucun outrage. Son visage était calme et serein; ses belles mains avaient la mate blancheur de l'albâtre.

La douleur de Marie fut grave, sans larmes et sans éclat. Au bout d'une demi-heure elle se releva, et s'approchant de M. de Kérouare, qui s'était assis à quelques pas de distance, courbé sur ses genoux tremblants :

— Du courage, mon père! dit-elle en lui tendant la main.

Ils s'avancèrent vers l'officier pour lui demander la permission d'enlever le corps de M. de Grand-Lieu.

— C'est mon époux, dit la jeune femme.

— C'est mon fils, ajouta le vieillard.

Le jeune homme donna aussitôt des ordres pour qu'on préparât un brancard de feuillage, sur lequel on étendit les dépouilles mortelles du guerrier vendéen. Quatre serviteurs du château de Kérouare le soulevèrent sur les épaules. Lorsque le convoi sortit de la cour, le tambour battit; rangés de front sur une ligne, les soldats présentèrent les armes, et l'officier salua avec la lame de son sabre.

Le brancard marchait en tête; M. de Kérouare et sa fille venaient ensuite, escortés du reste de leurs serviteurs.

Il est à Clisson, sur le plateau de la colline qui domine la rive gauche de la Sèvres nantaise, un cimetière rustique caché sous l'ombrage des hêtres et des chênes. C'est là que M. de Grand-Lieu fut enseveli le lendemain sans pompe et sans honneurs.

A partir de ce jour on vit tous les soirs, à la même heure, madame de Grand-Lieu, en habits de deuil, venir s'agenouiller ou s'asseoir sur la tombe de son mari. Elle y restait de longues heures, et plus d'une fois M. de Kérouare fut obligé de l'en arracher.

Souvent aussi on la vit errer, comme une ombre plaintive, autour du château de la Pénissière.

Il serait difficile d'ailleurs d'imaginer une douleur plus calme et plus paisible. Jamais de sanglots ni de pleurs; toujours affectueuse et tendre pour son père, bonne pour ceux qui l'entouraient; seulement distraite, silencieuse, écoutant à peine, et ne répondant la plupart du temps, que par un pâle sourire.

Cependant, en moins de quelques mois, ses yeux se cavèrent, son front se flétrit, ses lèvres se déco-

lorèrent... Elle ne souffrait pas : elle s'éteignait...

Une matin elle dit à son père :

— Mon père, est-ce que vous m'en voudriez, si je mourais avant vous?

— Tu veux donc mourir? demanda le vieillard.

— Je serais partie depuis longtemps, dit-elle; c'est la crainte de vous affliger qui m'a retenue sur la terre. Si vous voulez, mon père, nous partirons ensemble.

— Quand tu voudras, ma fille, je serai prêt, répondit M. de Kérouare en branlant tristement la tête.

Elle ne parlait jamais de M. de Grand-Lieu et ne souffrait pas qu'on parlât de lui devant elle.

Plus sa fin approchait, plus elle devenait sereine.

Sur le dernier temps, elle était presque joyeuse.

Elle mourut juste un an après la mort de son mari, le jour anniversaire du combat de la Pénissière.

La veille, elle s'était couchée sans avoir pu accomplir son pèlerinage accoutumé. Les forces lui avaient manqué. Le lendemain matin M. de Kérouare entra dans la chambre de sa fille : Marie était assoupie. Le vieillard passa la journée auprès d'elle.

Vers le soir elle s'éveilla, se tourna vers son père, et lui tendant la main avec un céleste sourire :

— Mon père, êtes-vous prêt? dit-elle.

M. de Kérouare garda cette main dans la sienne, et, la sentant se refroidir et se glacer, il se pencha avec effroi sur le visage de sa fille.

La tête de Marie reposait, immobile; l'âme, enfin délivrée, venait de s'envoler, et déjà les anges l'avaient déposée, blanche et sans tache, aux pieds de l'Eternel.

M. de Kérouare suivit de près son enfant. Tous deux furent ensevelis à côté de M. de Grand-Lieu. On montre à Clisson leurs trois tombes.

M. Octave Duvivier, un des agents de change de Paris les plus distingués et les plus spirituels, ayant naturellement hérité du château de Kérouare, s'est empressé de le vendre à un honnête manufacturier de Nantes, qui se propose de le faire abattre et de le remplacer par une filature de coton.

JULES SANDEAU.

FIN.

Dimanche prochain paraîtra la 13me livraison des

# MÉMOIRES D'UN MÉDECIN

Par ALEXANDRE DUMAS,

(1re partie du 4me volume. — DISTRIBUTION GRATUITE.)

---

# Muséum Littéraire.

## DOUZIÈME ANNÉE.

Publication hebdomadaire des romans les plus nouveaux des meilleurs écrivains français, tels que : Eugène Sue, Frédéric Soulié, George Sand, Alexandre Dumas, Paul de Musset, Alfred de Vigny, Eugène Scribe, Honoré de Balzac, Emmanuel Gonzalès, Charles de Bernard, Elie Berthet, Luchet, etc., etc.

ON S'ABONNE : *à Bruxelles, chez les éditeurs, place des Barricades, 12, et chez tous les principaux libraires du royaume et de l'étranger. — Chaque série se compose de 10 volumes.*

---

LA 55e SÉRIE CONTIENT :

EUGÈNE SCRIBE. — Piquillo Alliaga, vol. 6 et 7.
P. FÉVAL. — Le Fils du Diable, 4me vol.
EUG. SUE. — Martin l'enfant trouvé, vol. 2 et 3.
C. DE BERNARD. — Le gentilhomme campagnard, v. 1, 2 et 3.
DE BALZAC. — Une instruction criminelle, 1 vol.
MÉRY. — Une conspiration au Louvre, 1 vol.

DISTRIBUTION GRATUITE DE LA 55e SÉRIE :

A. DUMAS. — Le Bâtard de Mauléon, liv. 4, 5 et 6. (2me vol.)
Mémoires d'un Médecin, liv. 4, 5, 6, 7, 8 et 9 (2e et 3e v.)